

Marseille

LA REVUE CULTURELLE DE LA VILLE DE MARSEILLE

n°268

LES NOUVEAUX TERRITOIRES DE LA CULTURE

La Revue *Marseille* va entrer dans sa 85^e année ! C'est en effet lors des réunions du conseil municipal présidé par Henri Tasso, les 2 mars et 10 juillet 1936, que la proposition d'une publication à vocation culturelle fut adoptée. Depuis, une aventure éditoriale de longue haleine en a fait une collection de référence en France, forte de 296 numéros cumulés dans ses différentes séries avant et après la Seconde Guerre mondiale, un apport exceptionnel pour la connaissance de Marseille.

Après son n° 267 tourné vers le cinéma et l'audiovisuel, la revue poursuit sa présentation d'autres territoires de la culture. En ce mois de février 2021, alors que l'Europe reste bouleversée par la pandémie, que nos chers musées, théâtres, salles de concerts et de danses en tout genre, cirques et autres lieux de rencontres festives, sont fermés au public, nos festivals et biennales écourtés ou reportés... voire annulés, le n° 268 entend souligner en ces moments ô combien difficiles la diversité et la richesse représentées par ces secteurs à Marseille.

Sous la conduite d'éminents spécialistes, organisateurs, plasticiens, artistes, écrivains, animateurs de la vie culturelle, professionnels de tout bord et de toute origine, vous allez découvrir les disciplines, les institutions et associations auxquelles ils apportent leur expérience et leur passion. Ces « *grands témoins* » vous montreront tour à tour plusieurs champs des pratiques artistiques en des lieux de création apparus au fil des années, dont plusieurs, désormais incontournables, sont issus de l'élan donné durant la décennie 1980, qu'il est bon de rappeler à la génération montante.

Des sites multiples souvent atypiques, tels cet ancien hospice du Panier transformé en un espace muséal, la criée aux poissons du Vieux-Port devenue un centre dramatique national, les friches d'une manufacture de tabacs à la Belle-de-Mai reconverties en un espace de travail et d'exposition pluridisciplinaire qui, avec divers endroits attractifs répondant aux noms de Préau des Accoules, Docks des Suds, Montévidéo, Cité des Arts

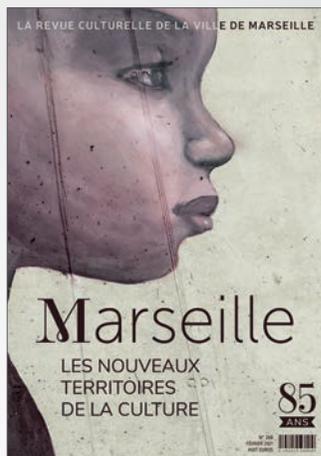
de la rue, participent avec d'autres disséminés sur le territoire urbain à l'alchimie culturelle qui s'élabore au quotidien.

Autant de lieux de fabrique, d'expérimentation et de production à la renommée souvent internationale, ouverts aux Marseillais selon leurs goûts et leurs affinités. Des enseignements de haut niveau les confortent, notamment au sein de l'Institut national supérieur englobant les Beaux-Arts et le Conservatoire créé en mars 2020, de l'Ecole nationale supérieure de danse, de l'Institut méditerranéen des métiers du spectacle, de la Formation avancée et itinérante des arts de la rue ; là-aussi, d'autres consacrent Marseille comme un exceptionnel creuset.

La cité n'en finit pas d'étonner avec ces espaces placés sous des acronymes qui peuvent sembler bizarres : Grim, Gmem, Cirva, Cipm..., avec ses ballets dits classiques ou novateurs, ses orchestres aux musiques expérimentales ou métisses, ses débats d'idées à l'échelle du bassin méditerranéen, et même son *overlittérature* et ses polars dits *marseillais* qui se retrouvent reconfigurés en téléfilms et pièces théâtrales ! Des vibrations nées du rock, du rap, du slam des quartiers nord, du hip-hop bondissant et du street art envahissant, font de Marseille un centre incontournable pour tout amateur des nouvelles cultures urbaines. On y trouve même une rocade autoroutière couverte de fresques gigantesques, volontairement transformée en un musée à ciel ouvert !

Tout ne pouvait être présenté, décortiqué, photographié, tant les disciplines sont nombreuses, multipliant les initiatives avec une offre des plus variées, mais de l'ensemble des contributions et interviews rassemblées à votre intention, chers lecteurs et lectrices, une fois de plus, ressortira une Marseille singulière, fière d'expressions et de novations culturelles, pour vous faire rêver, sourire, réfléchir, aimer encore et toujours !

Patrick Boulanger,
directeur de la revue *Marseille*



La culture, « non essentielle » ?

Fin de l'« exception culturelle française », la culture est devenue futile, voire dangereuse.

Depuis bientôt un an, pour endiguer la pandémie de la Covid-19, salles de spectacle et lieux culturels sont fermés, fatalement condamnés, programmations reportées aux calendes grecques ou annulées, mais aussi voix muselées, corps figés, tant de blessures souvent silencieuses jusqu'au drame... Le danger s'avère être aussi là où on ne le voit pas. L'angle mort de la gestion de la crise sanitaire a pour conséquence de funestes coups d'arrêt, des pertes de sens, de savoir, de savoir-faire, de transmission et, non des moindres, des liens (trop) distendus sinon perdus entre ces femmes et ces hommes, acteurs et garants de l'exception culturelle, et leur public.

L'ampleur de cette offense se mesure à l'aune des vives réactions des acteurs du monde de la culture, comme des élus locaux, le Maire de Marseille, Benoît Payan, déclarant « *l'état d'urgence culturel* ». Nous ne pouvons pas ne plus rien faire... Pour exister ensemble, nous devons nous rappeler que la « culture » est essentielle.

En charge de la revue *Marseille*, j'ai souhaité dans ce numéro consacré aux nouveaux territoires de la culture exprimer notre reconnaissance toute particulière envers ces femmes et ces hommes qui œuvrent depuis tant d'années, parfois dans l'ombre des institutions, sans jamais renoncer à leur passion à maintenir ce lien « essentiel ».

Je tiens à rendre hommage à Michel Schefer, l'« amoureux de la typographie », directeur artistique de la revue *Marseille*, disparu en décembre dernier, pour le travail remarquable qu'il a réalisé de 1978 à 2009.

Véronique Brambilla,
directrice de la publication
Conseillère municipale en charge
de la revue *Marseille*

M SOMMAIRE

n°268

1980 : UN NOUVEAU SOUFFLE CULTUREL

- P.5** ANNÉES 1980,
L'ENTRÉE EN MODERNITÉ
DES MUSÉES DE MARSEILLE
Par Benoît Coutancier
- P.9** EDMONDE CHARLES-ROUX
*Oublier Palerme
et retrouver Marseille*
Par Jean Contrucci
- P.11** *Trois personnages des années 1980 :*
GERMAIN VIATTE,
JEAN-PIERRE ALIS ET
JEAN-LOUIS MARCOS
Par Alain Paire
- P.13** LUMINY, L'ECOLE D'ART
DES COLLINES BLANCHES
Par Pierre Oudart
- P.16** SOUVENIRS D'ÉCOLE
Par Michèle Sylvander
- P.18** DE L'ARCA À LA GALERIE
ROGER PAILHAS
Par Jean-Noël Bret
- P.20** LE CIRVA,
LIEU D'EXCELLENCE
Par Marc Gensollen

En couverture :

Seth, détail de la fresque de l'échangeur de
Frais-Vallon, Rocade L2 © Laurent Carte-Magellan

PLUS DE SONS... ET D'IMAGES

- P.23** PETITE HISTOIRE
DES MUSIQUES
EXPÉRIMENTALES
*et création musicale
à Marseille depuis 1960*
Par Christian Sebille
- P.26** GEORGES BŒUF,
PIONNIER DE LA MUSIQUE
CONTEMPORAINE
Par Henry Fourès
- P.27** LES ENSEMBLES
MARSEILLAIS FEVIS
Par Maxime Kaprielian
- P.28** LE JAZZ À MARSEILLE
AU DÉBUT DU XXI^e SIÈCLE
Par Michel Samson
- P.31** FIESTA DES SUDS : 30 ANS
À COEUR BATTANT !
Par Olivier Rey
- P.34** BÉATRICE DESGRANGES :
*« En 23 éditions, Marsatac
s'est sans cesse réinventé »*
Propos recueillis par Pascal Raoust
- P.36** QUARTIERS NORD, OU
LE « ROCK MARSEILLAIS »
Par Robert Rossi
- P.39** DANS LE LABYRINTHE
ENCHANTÉ DES MUSIQUES
DU MONDE
Par Jeanne Baumberger
- P.43** LA PHOTOGRAPHIE
MARQUEUSE D'HISTOIRES
Par Bernard Muntaner
- P.50** PHILIPPE PUJOL :
*« Je ne me ferme aucune porte
dans le domaine de l'expression, à
condition, bien sûr, d'être crédible »*
Propos recueillis par Karine Michel



© Photo Ange Lorenté



LES CAHIERS DE MARSEILLE N°58

AU COURS JULIEN, LA COULEUR REMPLACE LE GRIS DES MURS !

Par Alexandra Blanc Vêa

Cahier détachable en page 129

ARTS DE LA SCÈNE, IN ET OFF

- P.53** UNE NOUVELLE PAGE S'ÉCRIT POUR LE BALLET NATIONAL DE MARSEILLE
Par Cathy Berbon
- P.56** A MARSEILLE, LA DANSE DANS TOUS SES ÉTATS
Par Cathy Berbon
- P.59** MICHEL KELEMENIS, UN CRÉATEUR INSPIRÉ...
Propos recueillis par Cathy Berbon
- P.60** MACHA MAKEÏEFF : « Marseille, mon port d'attaches »
Propos recueillis par Mélina Kéhayan
- P.63** LE TOURSKY : *50 printemps, des cicatrices, mais peu de rides*
Par Jean-François Cauquil
- P.64** DOMINIQUE BLUZET : « Le théâtre n'est pas simplement un lieu, c'est une ambition, un désir, le bonheur d'être ensemble »
Propos recueillis par Mélina Kéhayan
- P.66** FOCUS SUR LES FESTIVALS MULTIFORMES
Par Cristiano Carpanini, Lou Colombani, Isabelle Juanco et Hubert Colas
- P.69** LA CITÉ DES ARTS DE LA RUE : *penser et panser la ville*
Par Bénédicte Jouve
- P.72** Rencontre avec PIERRE SAUVAGEOT, PROPHÉTIQUE ET INSPIRÉ
Propos recueillis par Bénédicte Jouve
- P.76** LES ARTS DE LA PISTE : *Entre tradition et innovation, un art vif et transgressif*
Par Cathy Berbon

AUTOUR DE L'ÉCRIT

- P.79** LA TRIPLETTE DE LA BELLE VILLE (DE MARSEILLE) : *Ascaride, Blanc, Valletti*
Par Médéric Gasquet-Cyrus
- P.82** OÙ L'ON REPARLE DU POLAR MARSEILLAIS
Par Jeanne Baumberger
- P.83** MARSEILLE, LE NOIR TE VA SI BIEN !
Propos recueillis par Jeanne Baumberger
- P.85** LES QUATRE NUANCES DU POLAR MARSEILLAIS
Par Patrick Coulomb
- P.86** JEAN-CLAUDE IZZO, UN MARSEILLAIS
Par Sébastien Izzo
- P.88** LE CIPM : UNE RESSOURCE DE GRANDE VALEUR
Par Michaël Batalla
- P.90** MARSEILLE ENTRE DEUX RIVES *Les Rencontres d'Averroès dans la Cité*
Par Thierry Fabre

ÉMERGENCE D'UNE CULTURE URBAINE

- P.95** ROCADE L2 : « L'ARTOROUTE » A TROUVÉ SA VOIE
Par Franck Meynial
- P.101** LA FRICHE, UNE HISTOIRE MARSEILLAISE
Par Philippe Foulquié
- P.105** LE CHÂTEAU DE SERVIÈRES : UN DESS(E)IN MARSEILLAIS
Par Bénédicte Jouve
- P.108** HIP-HOP *L'armée des ombres*
Par Julien Valnet
- P.112** B.VICE, 30 ANS D'HISTOIRE HIP-HOP, MAIS PAS QUE...
Par Mbaé Tahamida Mohamed

LA CULTURE À MARSEILLE

- P.115** LA MÉDIATHÈQUE DU PLAN D'AOU
Par Jean-François Cauquil
- P.116** SARAH OUHADDOU ET JEREMIE SETTON
Par Patrick Boulanger
- P.120** TERRE ! ESCALES MYTHIQUES EN MÉDITERRANÉE
Par Xavier Corré
- P.121** LE PRÉAU DES ACCOULES
Par Bénédicte Jouve
- P.122** AU FIL DE LA CULTURE
Par Jeanne Baumberger
- P.126** À LIRE

Les circulations extérieures couvertes et les patios de l'Ecole d'art et d'architecture de Luminy, début des années 1970.

© Archives Municipales de la ville de Marseille - 2Fi98

— M —

1980 : UN NOUVEAU SOUFFLE CULTUREL

— MARSEILLE. LES NOUVEAUX TERRITOIRES DE LA CULTURE —





Le Président François Mitterrand au sortir de l'exposition *Les Echelles du Levant*, au palais de la Bourse, le 8 novembre 1982. © Collection André Ravix

ANNÉES 1980, L'ENTRÉE EN MODERNITÉ DES MUSÉES DE MARSEILLE

Par Benoît Coutancier,
conservateur en chef du Patrimoine

Riches d'une histoire initiée à la Révolution, fruit d'une lente évolution, voyant s'enrichir les collections et se diversifier les thématiques, les Musées de Marseille avaient bénéficié au fil du temps du concours de personnalités artistiques et scientifiques marquantes, de la générosité de mécènes, mais jamais de politique d'ensemble durable n'avait été imaginée pour eux par la tutelle municipale. Les années 1980, qui marquèrent une rupture, ont été vécues et apparaissent encore aujourd'hui comme celles de la mue des Musées de Marseille.

La fin d'une époque

Les Musées de Marseille étaient cependant perçus localement comme actifs. Marielle Latour, conservatrice de profession, avait impulsé dès sa nomination en 1956 le mouvement portant progressivement le Musée Cantini à une place de référence parmi les institutions régionales dédiées aux arts moderne et contemporain. Elle avait également sorti le Musée des Beaux-Arts de sa torpeur dans la décennie 1970, ce palais Longchamp qui fut le siège de productions notables comme l'expérience du « Musée des enfants » portée alors par Danièle Giraudy. La dynamique des musées d'art bénéficiait également au Musée d'archéologie du château Borely, où sa conservatrice multipliait des expositions variées faisant parfois fi de la thématique propre au musée.

6 | L'active réflexion muséologique de l'époque, la professionnalisation progressive des « musées de province » permettaient une évolution scientifique et structurelle favorisant la mue marseillaise. Deux opérations immobilières d'ampleur y contribuèrent également. D'une part, les travaux entrepris derrière la Bourse en 1967 induisirent la création du Musée d'Histoire de la Ville. L'architecte Daniel Drocourt fut chargé de constituer une équipe de jeunes professionnels pour faire émerger ce projet qui ouvrit en 1983, dirigé par Myriame Morel, sa « première tranche » étant consacrée à l'Antiquité. D'autre part, la restauration de la Vieille Charité, débutée en 1970 sous la direction de l'ACMH Jean Sonnier, libéra progressivement des espaces que les musées investirent : de 1971 à 1984, vingt-cinq expositions y furent présentées.

Sous l'impulsion d'Edmonde Charles-Roux, l'ensemble des établissements patrimoniaux de la ville présentèrent en juin 1982 un cycle coordonné de seize expositions intitulé *L'Orient des Provençaux*. Pérennisé par la publication associée de onze catalogues, l'opération fut un succès public qui démontrait les potentialités des partenaires. On ne sut pas combien sa préparation avait été difficile et révélatrice de nombreuses tensions et dysfonctionnements... Pour les musées, ce fut paradoxalement cette réussite qui rendit palpable l'impérieuse nécessité d'une réorganisation. Deux ans après, en 1985, une génération s'effaçant, une page était radicalement tournée.

[1] Germain Viatte, « La vie des musées », Revue Marseille, n° 144, juillet 1986.

Visite présidentielle de l'exposition *Orient réel et mythique* au Musée Borely, le 8 novembre 1982. © Collection André Ravix



Une nouvelle organisation

Besoin de faire fructifier le « savoir-faire » muséologique, nécessaire professionnalisation du « faire-savoir » (communication), utile mutation structurelle (organigrammes, gestion), relève générationnelle des principaux cadres, volonté politique de dépasser la situation présente, tout concourrait à une profonde réforme. Il fut décidé de refondre les structures, de clarifier les objectifs collectifs et de préciser les missions thématiques de chaque musée. La Ville fit appel à des professionnels parisiens, jeunes, mais déjà riches d'expériences : le conservateur Germain Viatte en tant que directeur des musées, le haut fonctionnaire Dominique Wallon comme conseiller culturel.

Repenser l'organisation, présider aux transferts prévus dans l'enceinte de la Vieille Charité, tout en assurant un cycle d'expositions dense et de qualité, tels étaient les objectifs assignés au nouveau directeur. Peu après, celui-ci présentait au public les axes de son action^[1] : « Plus spécialisés, les musées pourront mieux valoriser leur propre patrimoine, et préparer ou accueillir de grandes expositions. Ouverture et diversité doivent être la règle ». Traçant les voies de chaque établissement, il précisait : « La vie des musées ne peut se limiter à l'évènementiel. Un effort doit être fait pour valoriser le patrimoine existant et constamment l'enrichir [...]



Il faut qu'un effort tout particulier et sans doute prioritaire soit entrepris pour constituer des réserves équipées et sûres [...] Les succès d'une politique d'exposition ne doivent pas masquer les difficultés d'une gestion quotidienne qui peut être améliorée, ce développement est l'affaire de la cité, décidée à le soutenir [...] La vie culturelle rejoint ici les impératifs de la vie sociale et économique. »

Germain Viatte s'attela à cette tâche ardue avec le ferme soutien du maire Gaston Deferre, « *carte blanche* » que lui maintiendra son successeur Robert Vigouroux en 1986. Dans le cadre d'une direction des Musées unifiée - le Muséum conservant son autonomie - et installée à la Charité, son action se traduisit rapidement par l'émergence de services administratifs communs, d'un atelier et d'une équipe technique, d'une cellule de communication propre aux musées. Un service de l'animation fut créé. De premières solutions furent données à l'épineuse question des réserves et un atelier de restauration installé.

Une ambition scientifique et un rôle social revendiqués

L'activité scientifique n'est alors pas moins fructueuse, chaque musée tenant sa partition. La politique d'enrichissement des collections est coordonnée, sollicitant en complément des budgets municipaux des subventions de l'Etat, l'aide du Fonds régional d'acquisition des musées, l'assistance du Fonds national d'art contemporain et un mécénat local généreux (Association des Amis des musées présidée par le pr. Georges Salamon). En découla un programme évènementiel d'une réactivité immédiate, mais dessinant l'avenir avec l'installation permanente à la Charité.

En 1986, ce sont quatorze évènements que proposèrent les musées... Tandis que l'exposition *Monticelli* (présentée par le Musée des Beaux-Arts à la Charité) rassurait le

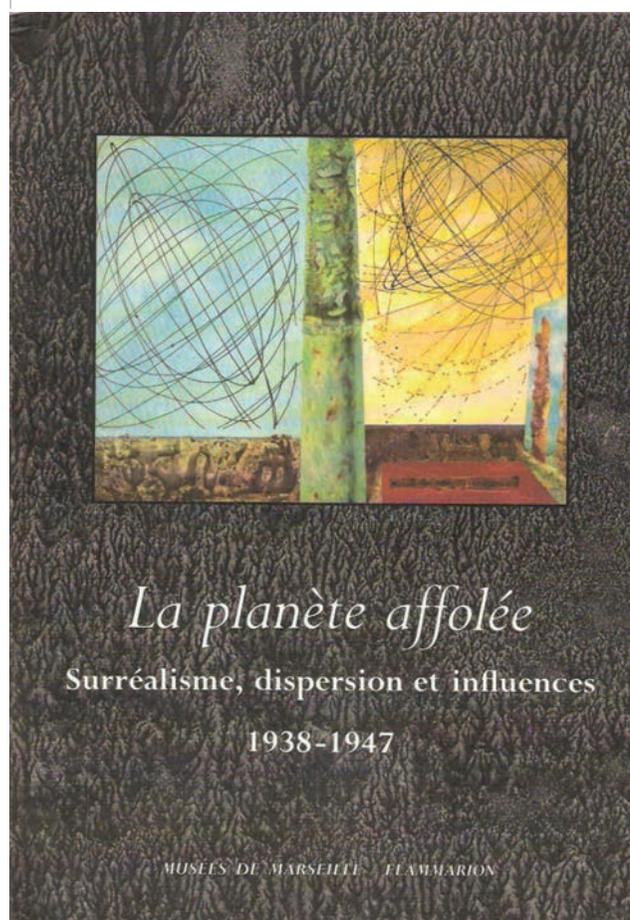
[2] Finalement les années 1980 virent s'y installer l'EHESS, le CNRS, l'INA, la direction des Musées et, au tournant de la décennie, le Musée d'Archéologie méditerranéenne et le MAAOA.

public classique, Cantini ouvrait ses espaces rénovés et affichait un nouveau souffle dédié à l'art contemporain avec *Jean-Michel Alberola*, puis en fin d'année *Michelangelo Pistoletto*. L'équipe du Musée Grobet-Labadié, dirigée par Danielle Maternati, avec *Nouvelles acquisitions* se montrait en train de rassembler ce qui constituerait le Musée des Arts décoratifs de demain. Le Musée d'Histoire affichait sa dynamique et sa vocation à traiter de toutes les périodes historiques avec *Archéologie et projets urbains*, *Navires en forme*, *Mémoire de 36...* Le Musée Borely était encore dans l'attente d'un recentrement thématique clair, d'une nouvelle direction et d'un déménagement à la Charité en 1989.

Cependant l'exposition emblématique de la nouvelle page en train de s'écrire fut *La planète affolée* dédiée au surréalisme et marquant la fin de la restauration de la Charité^[2]. Sous ce titre – repris du tableau de Max Ernst – précisé *Surréalisme dispersion et influences 1938-1947*, l'exposition se déployait sur 1200 m². Elle présentait trois-cent-trente-six œuvres provenant de grandes collections publiques et privées, permettant de développer un propos sur l'exil des artistes surréalistes et leurs contacts avec les créateurs américains. Fruit d'un important travail de recherche, servi par un catalogue marquant l'entrée des Musées de Marseille dans l'édition nationale, ce fut la première occasion de prouver que via ses musées Marseille était désormais en mesure d'organiser des événements d'une envergure internationale. La fin des années 1980 se déroula sur ce rythme. Sans oublier l'exposition *Marseille au XIX^e*, nouvelle synthèse historique collective dirigée par Elisabeth Moggetti et Marie-Paule Vial, qui fut présentée également à Paris au Musée des Monuments français en 1991.

Lors des cérémonies conjointes de départ de G. Viatte et de D. Wallon, le 28 janvier 1989^[3], le maire souligna leur apport au renouveau structurel de la culture à Marseille. Le premier avait réformé et fédéré les musées de la ville, le second contribué au succès de l'action du premier, depuis 1986 en tant que chargé de mission auprès du maire Vigouroux, posant les bases d'une direction des Affaires culturelles puissante. En quelques années, une volonté politique affirmée, servie par des professionnels engagés (et par un ancien travail préparatoire), avait fait entrer les musées dans une autre époque. Confié aux bons soins de la Ville, l'outil muséal était désormais doté des structures et des compétences propres à prolonger les efforts déjà entrepris... Cet élan trouva pleinement à se valoriser jusqu'en 1996 avec Bernard Blistène aux commandes, par de nouvelles créations (MAC, Préau des Accoules, Département de la Mode, Musée de la Faïence au château Pastré) et une dense production événementielle.

Max Ernst, *La planète affolée*, détail sur l'affiche de 1986. © DR



Un héritage à revigorer dans un projet global

C'est aussi dans la logique et la mémoire de cette période, en des temps budgétairement moins cléments et d'une volonté politico-culturelle réduite, que les équipes œuvrèrent ensuite à faire aboutir des projets initiés comme celui des réserves mutualisées et continuèrent de produire des événements de qualité. Cependant on ne peut que constater – plus de trente ans après – que s'impose de nouveau un confortement des structures, une remise en cohérence scientifique du paysage muséal marseillais. Sans doute sommes-nous à la veille d'une mue comparable à celle des années 1980. Si elle demandera quelques moyens matériels, c'est d'abord par la qualité des moyens humains engagés et la clarté des objectifs définis qu'elle pourra s'effectuer. Les équipes, en cours de renouvellement générationnel, s'y activent. L'implication soutenue des musées dans les ambitions d'une véritable politique culturelle de la Cité va de soi.

[3] S. Ed., « Germain Viatte et Dominique Wallon », *Revue Marseille*, n°155, octobre 1989, p. 68.



EDMONDE CHARLES-ROUX

Oublier Palerme et retrouver Marseille

Par Jean Contrucci,
journaliste et écrivain

Nul n'est tenu à prendre l'histoire pour argent comptant, mais on raconte qu'à peine devenue l'épouse de Gaston Defferre, Edmonde Charles-Roux aurait prévenu son mari : « Tu n'auras le droit de me tromper qu'avec une seule, Marseille ». Elle-même la rapportait avec le sourire amusé et l'éclat malicieux dans le regard de la romancière complice d'une vérité historique embellie...

Il n'empêche qu'il y eut une vraie histoire d'amour et de fidélité entre cette grande dame des lettres et des arts et cette ville où - pour ne pas y être née - elle avait ses vraies et profondes racines. Ville qui garde encore les traces tangibles de son passage terrestre et du rôle majeur qu'elle y joua dans la renaissance culturelle marquant les années 1980 à Marseille.

Tout commence en novembre 1966 avec l'attribution du Prix Goncourt à *Oublier Palerme*, premier roman d'une ex-journaliste de mode qui vient d'être remerciée par la direction (new yorkaise) du journal *Vogue*, dont elle était la rédactrice-en-chef, pour avoir mis à la une la photo d'un mannequin à la peau noire, alors que la ségrégation sévissait toujours dans l'Amérique des années 60.

À l'occasion de l'étape marseillaise d'une tournée de signature de la lauréate, l'opinion apprend que cette fille d'ambassadeur^[1], qui a passé une grande partie de sa jeunesse à travers l'Europe au gré des affectations paternelles, est le rejeton d'une prestigieuse lignée de grands bourgeois marseillais, qui, par le jeu des alliances, régna sur le négoce et l'industrie phocéens au tournant des

XIX^e et XX^e siècles. Et l'on découvre à l'occasion qu'Edmonde est la petite-fille de la figure de proue de l'armement marseillais : Jules Charles-Roux (« *Le Grand Jules* »), industriel et mécène, ami des artistes, infatigable défenseur de sa ville natale face au jacobinisme centralisateur, dont Edmonde suivra l'exemple.

Marseille - qu'elle n'avait plus revue depuis la guerre - tombe sous le charme de cette femme élégante qui ne s'est pas contentée de la cuillère d'argent qu'elle avait en bouche en naissant, mais a pris en mains son destin. Marseille n'est pas la seule à être séduite. Gaston Defferre, à qui ceux qui le connaissent mal attribuent une froideur toute huguenote, s'enflamme pour la romancière. Leurs vies désormais liées en seront bouleversées.

L'idylle commence dans la discrétion au lendemain même de la visite du Prix Goncourt 66. Elle est officialisée par les liens du mariage en 1973 et ne s'éteindra en 1986 qu'avec la disparition d'un maire soucieux de l'image d'une ville qu'il n'entendait pas subordonner aux seuls succès de l'O.M. Entre-temps, Edmonde Charles-Roux aura non seulement ouvert son cœur au maire de Marseille, mais aussi son

[1] François Charles-Roux, ambassadeur de France à Prague et au Vatican.

carnet d'adresses, elle qui n'a cessé de vivre immergée dans un monde culturel sans frontières où l'on croisait Louis Aragon et André Derain, Paul Éluard et Coco Chanel, Alberto Giacometti et Orson Welles, Pablo Casals et Robert Doisneau, Yves Saint-Laurent et Jean Genet.

Désormais, sans jamais prétendre à une fonction officielle, Edmonde Charles-Roux sera la conseillère culturelle de Gaston Defferre, partageant l'ambition du maire de réveiller la belle endormie trop longtemps tributaire des talents de passage. C'est le temps où Roland Petit (Edmonde l'appelle « son frère ») pose ses chaussons de danse à Marseille, avec un coup d'éclat qui voit le groupe mythique des Pink Floyd débarquer Salle Vallier pour le ballet écrit pour lui (1972), avant que l'aventure artistique ne débouche plus tard sur la création du Ballet national de Marseille et au-delà sur l'École supérieure de danse.

C'est le temps où les quatorze expositions mémorables de *L'Orient des Provençaux* (novembre 1982-février 1983) investissent musées, archives, Chambre de commerce et bibliothèques pour rappeler les liens séculaires de Marseille avec les autres rives de la Méditerranée ; le temps où la vieille criée aux poissons, ancrée depuis 1909 sur la Rive-Neuve, devient le Théâtre national de La Crieée juste

achevé en 1981 pour être confié à Marcel Maréchal, arraché aux Lyonnais à la fureur de leur maire Louis Pradel ; le temps aussi où la Vieille Charité, sauvée de la démolition promise, ressuscite au terme de vingt années (1960-1980) et inaugure ses 1200 m² de salles d'expositions en se parant aux couleurs du surréalisme avec la remarquable exposition *La planète affolée* (1986) montée sans le secours d'instances nationales par Germain Viatte, venu du Centre Pompidou, qui prendra la direction des Musées de Marseille. Le temps où le vieux Théâtre du Gymnase, figé depuis... le Directoire, racheté par la Ville, retrouve sa place avec l'aide d'un Américain francophile, le mécène Armand Hammer, tandis que le Musée Cantini accroche à ses cimaises Bacon et Hopper.

Le temps aussi où s'opérait une décentralisation *intra-muros* avec Richard Martin au Toursky, Châtot-Vouyoucas au Gyptis, Renaud Mouillac au Merlan, Akel Akian au Théâtre de la mer, Alain Fourneau aux Bernardines, tandis que La Minoterie s'installait à la Joliette. Trente ans avant qu'on lui en décerne le label officiel, Edmonde Charles-Roux, en attirant créateurs et artistes, avait fait gagner à Marseille ses premiers galons de capitale culturelle.



Edmonde Charles-Roux avec le chorégraphe Roland Petit. © Collection André Ravix

Trois personnages des années 1980 : GERMAIN VIATTE, JEAN-PIERRE ALIS ET JEAN-LOUIS MARCOS

Par Alain Paire

Marielle Latour (1918 – 1993), l'ancienne directrice des musées, avait pris sa retraite en 1983. Germain Viatte est nommé en janvier 1985 par Gaston Defferre à la tête des Musées de Marseille. Aujourd'hui pleinement clarifié, un accident de carrière l'avait contraint à quitter le Centre Georges Pompidou dont il était l'un des conservateurs, aux côtés de Pontus Hulten. Germain Viatte a 46 ans ; son logement de fonction se situe dans un appartement du dernier étage du château de la Campagne Pastré qui devint par la suite et pour une brève période un musée de la Faïence provençale. Il entretient d'excellentes relations avec Gaston Defferre ainsi qu'avec Robert P. Vigouroux et Dominique Wallon qui prend en charge les Affaires Culturelles de la Ville.



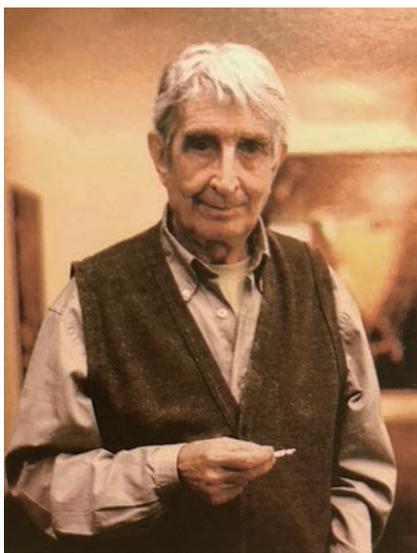
— Germain Viatte. © INA

Deux chantiers de première importance s'ouvrent immédiatement. Le rez-de-chaussée du Musée Cantini est exigu : il est remodelé et bénéficie sur l'arrière du temple de la rue Grignan d'un accroissement de 500 mètres carrés, dotés d'une belle hauteur de plafond. Les pièces de l'ancien hôtel particulier ne sont plus pensées comme un lieu d'accueil d'expositions estivales. Un mixte s'établit : entre deux événements, Cantini déploie sur trois niveaux des éléments de

sa collection. Pour mémoire, là où on avait vu pendant les années 1970, les grandes rétrospectives de Balthus et de Francis Bacon, Valerio Adami, les dessins de Matisse et les travaux de François Rouan, voici que sont programmés Giorgio Morandi (1985), les choix d'André Dimanche (1986) *Peindre dans la lumière de la Méditerranée* (1987), Gérard Traquandi (1987), Louis Soutter (1987), Edouard Arroyo (1988), Antoni Tapiès (1988), Bruno Schulz (1988) et Fred Deux

(1989). Le point d'orgue de cette série d'expositions survient pendant l'été de 1989 : une trentaine de toiles, des aquarelles, des gravures et des dessins d'Edward Hopper sont réunis par Nicolas Cendo. Entre 1987 et 1991, j'étais journaliste-critique d'art au *Provençal* : c'était exceptionnel, je me souviens avoir composé deux grandes pages couleur pour mieux annoncer cet événement Hopper qui attira plus de soixante-mille visiteurs.

Le second chantier des musées concerne l'aménagement de la Vieille Charité dont les espaces pour partie voués à l'administration et aux expositions temporaires sont officiellement inaugurés en avril 1986, au moment de l'exposition *La planète affolée / Surréalisme, dispersion et influences 1938 – 1947*. Dès septembre 1985, la rotonde de la chapelle accueille l'installation d'une pièce de Daniel Buren, *La Cabane éclatée*, commanditée par Roger Pailhas. Pendant les années suivantes, la Charité programme *Sublime Indigo* (mars 1987, exposition imaginée par Françoise Viatte), *Le Corbusier et la Méditerranée* (juin 1987), *Tanis et l'or des Pharaons* (octobre 1988) et *Marseille en Révolution* qui fut préfacé par Michel Vovelle (printemps 1989).



Jean-Pierre Alis. © DR

Pendant ces années 1980, deux galeries d'art contemporain ont joué un rôle majeur : la galerie Athanor de Jean-Pierre Alis dont je vais retracer la trajectoire et l'ARCA, la galerie de Roger Pailhas évoquée dans la présente publication par Jean-Noël Bret.

Jusqu'en 1983, J.-P. Alis (1930 – 2020) fut le gérant d'une entreprise de menuiserie. Ses débuts de galeriste

remontent à 1973 : sous les combles de l'atelier de son entreprise, impasse du boulevard Onfroy, près du Prado, il avait pris l'habitude d'organiser des expositions. Rencontré quelques années auparavant, boulevard de la Libération dans la librairie La Touriale de Jean Puech et Jean-Luc Sarré, Louis Pons est le premier artiste qu'il présente. Pendant une première période, en sus des dessins de Georges Bru, il expose de plus jeunes artistes pour partie liés à l'environnement des Beaux-Arts de la place Carli : Yvan Dumas, Jean-Jacques Surian, Odile Savajols-Carle et Jean-Jacques Ceccarelli. A compter de 1975, ses liens d'amitiés avec les enseignants et les étudiants de Luminy l'incitent à exposer Viallat, Jaccard et Pincemin (1977), Kermarrec (1977, 1980, 1983), Clément et Vila (1980), ainsi que de jeunes plasticiens comme Audat, Pêcheur, Autard, Cerf, Fabre, Mezzapelle, Traquandi et Gérard. Parmi les grandes réussites de l'Athanor de Jean-Pierre Alis, il faut citer les paysages marseillais (les Catalans, l'église Saint-Laurent et le fort Saint-Jean, l'île Maire) qu'il avait commandités en 1995 auprès de Vincent Bioulès dans le cadre d'une co-production avec le musée de Toulon, à cette époque dirigé par l'historien d'art Jean-Roger Soubiran.

Sa galerie connut plusieurs emplacements. Après le boulevard Onfroy, il y eut l'extrémité de la rue Paradis ; en février 1984, Alis élit domicile entre rue de Rome et rue d'Aubagne, au second étage du 2, rue Moustier. Après quoi, sa galerie perdit jusqu'en juillet 2005 : on retrouve l'Athanor dans le quartier de la rue Sainte et du palais de Justice, à partir d'avril 1991 rue Grignan et puis ensuite, jusqu'au terme de 2006, rue de la Taulière.

Le troisième personnage que je crois pleinement emblématique des premières années de cette décennie



Jean-Louis Marcos. © DR

1980 était critique d'art. Jean-Louis Marcos était né à Carmaux en mars 1947, son accent signait ses origines d'homme du Sud-Ouest. Ses appartenances, ses références et ses amitiés étaient multiples : Mai 1968, Londres, Paris et l'Afrique étaient des souvenirs et des destinations qu'il évoquait souvent. Décédé le 27 septembre 2012 des suites d'une longue maladie, Jean-Louis Marcos, par ailleurs auteur de courts-métrages (l'un d'entre eux est consacré à Richard Baquié) signait deux fois par semaine des chroniques dans *Le Provençal*, des articles dont l'insolence, la drôlerie et le mordant pouvaient faire penser aux papiers qu'Alexandre Vialatte fournissait à un autre journal de province, le quotidien *La Montagne*. On retrouve son écriture, la qualité et l'indépendance de ses informations dans un petit ouvrage élégamment imprimé quelque part dans les Cévennes : c'est titré *Petit Abécédaire turlupin d'art contemporain* ; ce fut publié en septembre 2013 par *Le Bousquet-La barthe éditions* - une réédition survenue six mois plus tard permet de récupérer les ultimes exemplaires.



— Les nouveaux bâtiments de l'Ecole, 1968. © Beaux-Arts Marseille

LUMINY, L'ECOLE D'ART DES COLLINES BLANCHES

—
Par Pierre Oudart,
directeur des Beaux-Arts de Marseille

Depuis 1968, l'Ecole des Beaux-Arts de Marseille se trouve à Luminy, ancien domaine familial confisqué après la Deuxième Guerre mondiale pour faits de collaboration. Situé aux portes du Parc national des Calanques, à l'entrée du chemin de randonnée qui mène à Sugiton, le campus universitaire de Luminy est principalement un campus scientifique d'Aix-Marseille Université, qui abrite aussi l'Ecole de commerce Kedge et la sœur de l'Ecole d'art : l'Ecole nationale supérieure d'architecture de Marseille, qui déménagera quant à elle vers la Porte d'Aix en 2023. Cette école, l'une des plus grandes de France, on la doit principalement à trois personnalités : son premier directeur, le peintre François Bret (1918-2004), qui en a conçu le programme et bataillé pour qu'elle existe ; son architecte et bâtisseur René Egger (1915-2016), et Gaston Defferre (1910-1986), le maire de Marseille. Comment mieux retracer l'installation de l'Ecole des Beaux-Arts à Luminy qu'en plongeant dans les carnets de son premier directeur ?

Paradoxalement, c'est à la réforme de l'enseignement de l'architecture décidée dès 1962 par le ministère des Affaires culturelles que l'on doit le projet d'un bâtiment neuf. Il s'agit alors de séparer l'architecture des « Beaux-Arts » en nationalisant les départements « Architecture » de certaines écoles, dont Marseille, grâce à... François Bret qui milite pour cela. Le projet de construction d'une tour à proximité du palais des Arts de la place Carli est alors abandonné. C'est le 1^{er} février 1963 que François Bret, accompagné d'émissaires parisiens, visite la propriété de Luminy qui n'est encore qu'une bastide de maître entourée de terres agricoles. Il s'exclame alors : « *C'est à Luminy qu'il faut construire !* ». L'accord du maire est obtenu dans la foulée.

Cette chronologie met à mal la légende selon laquelle Luminy aurait été choisi pour éloigner les étudiants contestataires de 1968 du centre-ville. En 1963, Marseille finissait sa reconstruction de l'Après-guerre et se lançait dans de gigantesques chantiers pour accueillir la population rapatriée d'Algérie. Les constructions de Luminy sont contemporaines de celles du grand-ensemble de La Rouvière, son voisin. Dès lors, le projet ne traîne pas. François Bret va chercher l'aide de l'Etat, dont il obtiendra qu'il cofinance les nouveaux bâtiments à hauteur de 50 %. Le 20 février de cette même année 1963, trois semaines après le choix du site, il a rédigé le programme fonctionnel de la nouvelle école, en relation constante avec René Egger.

Le 16 novembre 1964, Egger et Bret installent les plans de Luminy à l'hôtel de ville pour obtenir la validation du maire, mais Bret a de nouveaux combats à mener : la commande d'une œuvre dans le cadre du « 1% » et le choix du mobilier, dont il souhaite qu'il soit à la hauteur des nouveaux bâtiments. Pour le « 1% », ce sera Édouard Pignon (1905-1993) qui réalisera tout en haut de l'école un mur-relief monumental en céramique sur le thème des plongeurs, qu'il affectionne. Le mobilier sera réalisé par les Américains Ray et Charles Eames, références du design du XX^e siècle.

Moins d'une année plus tard, Egger et Bret sont une nouvelle fois à l'hôtel de ville, mais il s'agit cette fois de procéder à l'adjudication des marchés de construction... On n'aura pas tardé. Et, le 24 avril 1966, François Bret note dans son carnet que les travaux de terrassement sont terminés et qu'un bloc d'ateliers a déjà 1,50 m de hauteur. La réception des bâtiments de l'Ecole se fera le 14 octobre 1967, presque à temps pour la rentrée. Jusqu'au dernier moment, Bret avait espéré pouvoir faire cette rentrée de l'année 1967-1968 à Luminy et note, d'ailleurs, que certains professeurs et étudiants, le 16 octobre, y sont allés... et « *se sont cassé le nez* ».

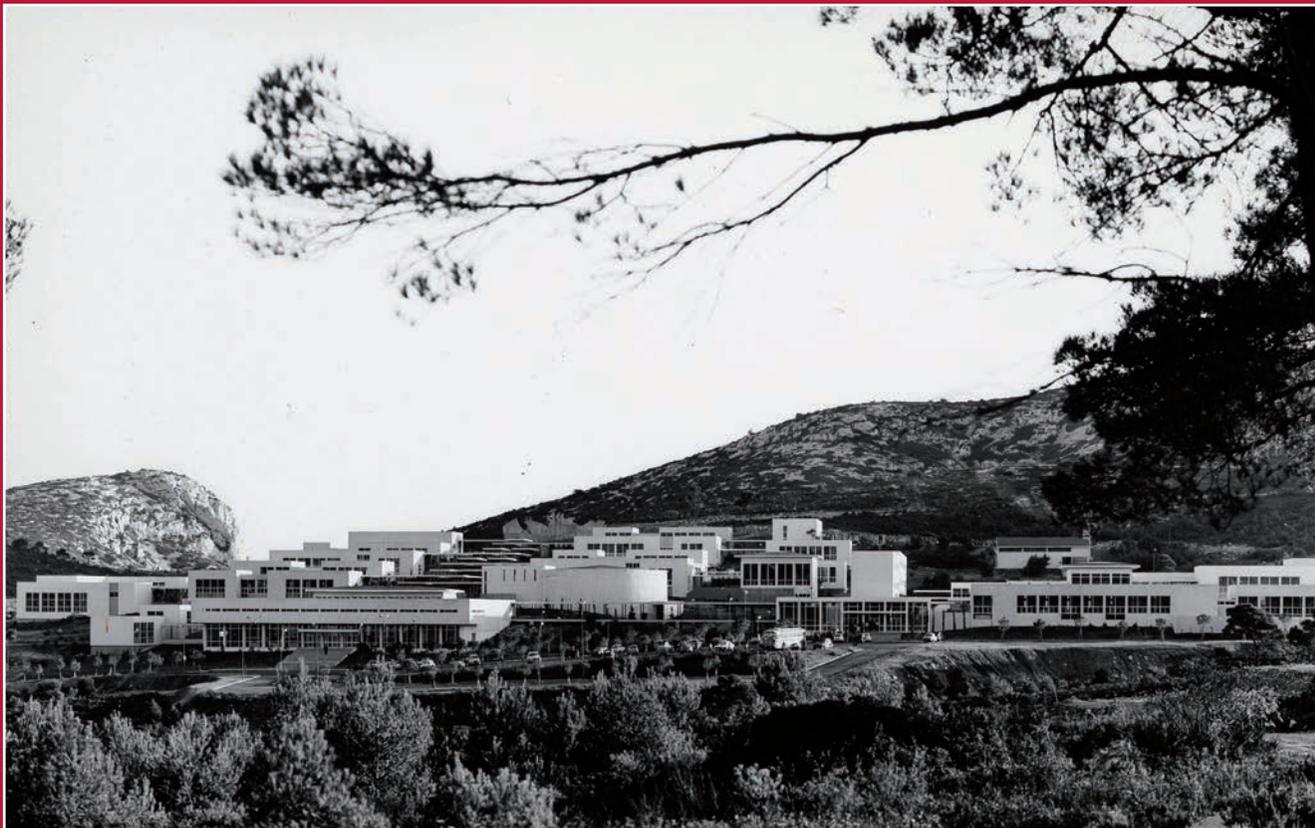
En février 1968, l'administration de l'Ecole quitte la place Carli pour les calanques. Les premiers étudiants des classes propédeutiques s'installent. Le 15 février, Bret rencontre à Paris le ministre André Malraux qui le félicite pour son école « *pilote* ». De mai 1968, François Bret dans ses carnets ne dira rien ou presque : « *Ces jours de mai et juin ont été terribles et je ne peux oublier.* » François Bret ne reprendra d'ailleurs l'écriture de ses carnets qu'en 1970.

Plus d'un demi-siècle plus tard, l'Ecole de Luminy frappe par la netteté de son architecture ; les promeneurs des calanques peuvent admirer la manière dont elle se fond dans le paysage, contrastant en cela avec d'autres bâtiments plus récents, voire encore en construction. On se prend à rêver que les toits-terrasse encombrés depuis pourraient retrouver leurs galets d'origine, parfois imprudemment enlevés pour refaire l'étanchéité des toits. Les photographies de l'Ecole toute neuve laissent rêveur. Ses bâtiments ont reçu du ministère de la Culture le label *Architecture contemporaine remarquable*, ce qui doit inciter à en conserver scrupuleusement l'intégrité, d'abord pour respecter le patrimoine marseillais, mais aussi en mémoire de René Egger et de François Bret.



François Bret devant l'amphithéâtre en construction, 1966.
© Beaux-Arts Marseille

— Vue générale de l'Ecole d'art et d'architecture de Luminy. © Archives Municipales de la Ville de Marseille - 2Fi85



— Des bâtiments de l'Ecole d'art et d'architecture de Luminy vus de la route, le mont Puget à l'arrière-plan © Archives Municipales de la Ville de Marseille - 2Fi87

Michèle Sylvander en compagnie de l'artiste César. © Collection particulière



M SOUVENIRS D'ÉCOLE

Par Michèle Sylvander

Je me suis inscrite à l'École des Beaux-Arts en 1962. Les souvenirs de ces années d'études sont si liés à mon histoire personnelle qu'il m'est difficile de ne pas les évoquer sans une certaine affectivité. L'École située sur la place Carli, tout à côté de la Bibliothèque municipale, un beau bâtiment construit par Henry-Jacques Espérandieu, est alors dirigée par François Bret.

Un édifice de la fin du XIX^e siècle planté au cœur de Marseille avec son grand marché et ses cafés populaires, dont le fameux «Marius» où certains étudiants se révèlent surtout comme de grands joueurs de billard. L'enseignement de façon générale est plutôt académique. Comme professeurs, il y a Georges Briata, Jean Honnorat et François Bouché, entre-autres. Danièle Giraudy, conservateur au Musée des Beaux-Arts,

donne des cours d'Histoire de l'Art. César, sculpteur, ami de Bret allait être en quelque sorte notre premier contact avec l'Art dit contemporain.

François Bret n'est pas seulement le directeur, mais aussi un artiste-peintre. Je me suis retrouvée assez rapidement dans son atelier, installé dans une sorte de baraquement dans la cour. Il y a avec moi Jean-Jacques Surian, Yvan Daumas et d'autres élèves. L'ambiance

est joyeuse, parfois grinçante, mais toujours très productive.

Mentalement, nous habitons Carli. Nous y passons le plus de temps possible. L'enseignement, tout en étant cadré, nous offre pas mal de liberté et nos travaux dépendent aussi beaucoup de nos exigences personnelles. C'est là aussi que je me lie d'amitié avec Marie-Christine Bret et Roger Pailhas qui l'épousera et deviendra mon galeriste dès 1989 pendant une douzaine d'années.

La présence de François Bret se révèle déterminante dans mon désir et mon choix de rester aux Beaux-Arts jusqu'en 1967. L'Ecole abrite également les ateliers d'architecture. Les élèves des différents niveaux travaillent tous ensemble dans de grands locaux relativement indépendants du reste du bâtiment, ouverts jour et nuit. Le perron est l'endroit où tout le monde se retrouve, ce qui permet des échanges aboutissant parfois à des mariages, comme le mien avec Harald Sylvander devenu architecte et le père de mon enfant qui partagea ses premières années avec une mère étudiante, ce qui à cette époque n'était pas si simple.

Les « archis » organisaient aussi, chaque année, un grand bal dit du Rougevin, accompagné d'une fantastique fanfare. Tous les étudiants et les professeurs étaient conviés à rendre cette fête joyeuse et inventive. Je garde de cette ambiance, certes un peu folklorique, un souvenir très heureux. François Bret avait mis fin à des brimades dites de « bizutage », un rituel que de nombreuses générations d'étudiants avaient exercé sur les « nouveaux ».

Bret eut très vite l'intuition et la volonté de rendre son école plus révolutionnaire, et surtout plus visible sur un plan international. Il tint à personnaliser la vocation de l'établissement qu'il allait diriger jusqu'en 1985.

Le projet d'édifier l'Ecole des Beaux-Arts sur le campus de Luminy prit forme

en 1966, Gaston Defferre, alors maire de Marseille, confiant à René Egger, architecte qui avait déjà beaucoup construit pour la ville et bénéficiait d'une grande renommée, la réalisation de l'Ecole d'Art et d'Architecture.

Les bâtiments sont encore en construction, quand François Bret convie en 1967 des artistes comme Jacques Busse, Pierre Alechinsky, Mario Prassinos, Jean Messagier et Edouard Pignon, afin de constituer le jury d'un nouveau diplôme dont il était le créateur. Nous serons huit à le présenter, mais c'est surtout la présence de ces artistes de renom qui nous touchera par sa portée symbolique.

L'Ecole est officiellement inaugurée en 1968. Je pars alors travailler une quinzaine de mois en Tunisie pour l'Institut d'Art et d'Archéologie. A mon grand regret, je ne peux suivre que de très loin les événements de cette année si bouleversante politiquement. On me dira que le mouvement de révolte de Paris n'aura été que relativement virulent à Marseille.

A mon retour, je reprends mes cours pour un an. Luminy bénéficie d'un site exceptionnel au cœur du massif des calanques et ses vastes ateliers donnent envie de se mettre au travail. Alors que je termine mes études, François Bret me propose une première exposition personnelle en 1971 au sein de l'Ecole. Je n'avais pas encore tout à fait pris conscience du courage qu'il fallait pour essayer de devenir une artiste femme et de se lancer ainsi dans un combat où l'on avait toutes les chances d'être vaincue.

François Bret prend l'initiative en 1978-1979 de prolonger son enseignement en créant des ateliers dits publics, répartis dans certains quartiers de Marseille. J'accepte de me charger d'un cours d'enfants.

Je rejoindrai en 2008 et 2009 le cours dit préparatoire dans un local du centre-ville. Une sorte de deuxième chance donnée à des étudiants qui ont raté

leur bac, ou n'ont pu s'inscrire à temps aux Beaux-Arts. Aider ces étudiants déterminés par un désir fort de réussir leur entrée a été une nouvelle expérience que j'ai pu vivre de façon jubilatoire. Cette classe préparatoire a désormais rejoint Luminy.

Je reviens à l'Ecole en 2010 et 2011 pour m'occuper cette fois des élèves de première année avec la nostalgie de ce temps - à part - où tout semblait pour moi encore possible. Je me rends compte à quel point il est agréable de pouvoir disposer de vastes ateliers équipés permettant « d'expérimenter », ce qui me semble essentiel aux Beaux-Arts. En tant qu'enseignante, j'ai donc été à la fois dans et hors des murs, ce qui ne m'a pas empêchée d'établir des liens avec un directeur comme Michel Enrici qui était critique, historien et portait un vrai regard sur les travaux de ses étudiants ou de ses professeurs. Le fait qu'ils soient aussi des artistes lui paraissait important.

Claude Viallat avait déjà enseigné vers 1973, ainsi que Tony Grand, Joël Kermarrec et d'autres... Georges Autard, Gérard Traquandi, Anne-Marie Pécheur, Judith Bartolani, Piotr Klemensiewicz, Jean-Louis Delbès, Jean-Claude Ruggirello, étudiants prometteurs, enseigneront plus tard à Luminy, sauf Richard Baquié, je crois, qui sera en revanche très vite reconnu.

Aujourd'hui, je reste sincèrement convaincue que ces années aux Beaux-Arts ont eu une influence complexe et intéressante sur chacun de nous, l'art restant une vraie consolation. Pierre Oudart, l'actuel directeur, m'a confié un jour, que l'Ecole - à sa façon - avait parfois le pouvoir de sauver des vies... Je le pense aussi. ^[1]

[1] L'exposition de Michèle Sylvander *Juste un peu distraite* au FRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur, accompagnée du livre éponyme avec des textes de Michel Poilvert aux Editions Bik & Book, est prolongée jusqu'au 20 avril 2021.

DE L'ARCA À LA GALERIE ROGER PAILHAS

Par Jean-Noël Bret,
de l'Académie de Marseille



— Roger Pailhas, un visiteur, Bernar Venet, Pierre Soulages, Jean-Noël Bret. Exposition Bernar Venet, ARCA 1984 © Photo Gallois

La galerie Roger Pailhas est née de l'ARCA (Action Régionale pour la Création Artistique), association que nous créâmes en 1982. L'année suivante, elle ouvrait un espace d'expositions de 700 m² au milieu du cours Julien. Son inauguration, le 5 février 1983, avec une exposition de Simon Hantai, fut un événement sans précédent dans l'art contemporain à Marseille ; il préfigurait déjà l'ambition et l'intelligence de ce monde qu'avait Roger Pailhas, nées d'un coup de foudre, trois ans plus tôt, devant un imposant tableau de Pierre Soulages découvert chez une courtière parisienne où, sur une commode à côté, il se trouvait reproduit en pleine page dans la seule monographie qui existât alors consacrée à Soulages. Il comprit immédiatement la force d'attraction et le pouvoir médiatique de l'art avec la possibilité d'acquérir - ce qu'il fit - une œuvre unique dont l'image allait être répandue dans le monde entier par la publication.

En 1984, nous organisons une exposition de Daniel Buren dont le nom ne devait émerger en France que l'année suivante avec le chantier de ses colonnes au Palais Royal. Elle fut suivie quelques semaines plus tard d'une exposition de Robert Combas, alors *star* de la Figuration libre française, dont nous publiâmes la première monographie. Il faut signaler le mérite de Pailhas à publier pour chaque exposition de luxueux catalogues qui furent des outils de travail particulièrement profitables pour les jeunes artistes marseillais que l'ARCA exposa dès le début en alternance avec des figures majeures de l'art, nationales et internationales.

En 1985, ce fut l'exposition *New York, New art. Now ARCA Marseille/New York 85* avec la participation inespérée de la galerie Leo Castelli, première galerie du monde où les plus célèbres artistes exposaient. Quatre ans plus tôt, il avait convaincu de même Denise René d'organiser une importante exposition d'art cinétique et géométrique au parc Chanot dans le cadre de la Fête de la Rose.

L'ARCA devenait un lieu incontournable de l'Art contemporain où se croisaient artistes, critiques, conservateurs de musées de France et d'ailleurs. Les musées de Marseille y acquéraient *La Cabane éclatée* de Daniel Buren, pièce majeure de leurs collections aujourd'hui, et le CAPC de Bordeaux, centre d'art contemporain de référence, la pièce phare de l'exposition Richard Baquié, l'artiste le plus en vue de la jeune génération marseillaise.

Parmi les nombreuses expositions qu'organisa encore l'ARCA, il faut mentionner au moins *Jardin secret* qui rassemblait les collections privées de quatre marchands internationaux de premier plan et *Identité Marseille*, en 1986, consacrée à la génération montante des jeunes artistes marseillais. Organisée en partenariat avec Germain Viatte, directeur des Musées de Marseille, à la Vieille Charité qui venait d'ouvrir, elle présentait vingt d'entre eux et s'accompagnait d'un catalogue qui témoigne encore de l'effervescence culturelle qui se développa autour de l'initiative lancée par Roger Pailhas.

Stimulé par le succès et la tentation de s'inscrire sur le marché de l'art pour participer à ses grandes manifestations internationales, il créait en 1987, en parallèle de l'ARCA, la galerie qui porta son nom en même temps qu'il ouvrait rue de Lodi un second espace. Rapidement son dossier passa les sélections des foires internationales d'art contemporain où il fut admis : la FIAC à Paris, la Foire de Bâle, celles de Francfort et de Madrid ou l'Armory Show à New York. Jamais aucune galerie marseillaise n'avait eu accès à un pareil degré de reconnaissance internationale et, compte tenu de la relocalisation du marché dans le monde, il est peu probable que cela se reproduise.

De g. à d. : Alain Kirili, Marie-Christine Pailhas, Toiny et Leo Castelli, Joseph Kosuth, Jean-Noël Bret, Roger Pailhas. Exposition *New York, New art. Now ARCA*, 1985 © Photo Gallois



Vernissage à l'ARCA, cours Julien, 1986

En 1990, il ouvrait une antenne parisienne, rue Quincampoix, tout près du Centre Pompidou, puis, en 1996, créait Art Dealers, « *la plus petite foire internationale d'art contemporain au monde* », se plaisait-il à dire. Elle réunit néanmoins chaque année à Marseille, jusqu'à sa mort prématurée en 2005, nombre de jeunes galeries dont quelques-unes, notamment la galerie Kamel Mennour, ont connu un brillant parcours depuis. Art Dealers se prolonge aujourd'hui, sous le nom d'Art-o-rama, grâce à Jérôme Pantalacci, son assistant d'alors, qui en fait chaque été un rendez-vous national incontournable de la saison culturelle. Un jury y décerne tous les ans le Prix Roger Pailhas.

La même année, la galerie quittait le cours Julien pour s'installer quai de Rive-Neuve, à deux pas de la Criée. Roger y poursuivit ses activités avec la même passion. A sa disparition, le journal *Le Monde* lui rendait un hommage rare et le MAC, à Marseille, lui consacrait une exposition en 2007 à l'occasion de laquelle Jean-Louis Maubant, le directeur du Nouveau Musée à Villeurbanne, publiait un ouvrage qui retraçait son parcours fulgurant : *Une galerie dans la ville. Roger Pailhas*.

LE CIRVA, LIEU D'EXCELLENCE

Par Marc Gensollen,
de l'Académie de Marseille, président du CIRVA

Le CIRVA, l'acronyme du Centre International de Recherche sur le Verre et les Arts plastiques, est devenu le nom d'un endroit considéré comme un haut lieu de la création dans le paysage artistique français, mais plus encore à un niveau international. Il reste toutefois injustement méconnu de nombreux Marseillais. Initialement créé en 1983, à l'Ecole des Beaux-Arts d'Aix-en-Provence, ce site de création, exemplaire en Europe, est installé trois ans plus tard à Marseille rue de la Joliette, au n° 62, dans les locaux d'une ancienne manufacture de vêtements datant de 1920.

Grâce au rôle moteur de Françoise Guichon, sa première directrice de 1985 à 2010, le Centre acquiert ses lettres de noblesse avec le passage en résidence d'artistes et designers reconnus qui trouvent sur place un outil permettant la réalisation de leurs projets artistiques en travaillant le verre en collaboration avec des maîtres verriers de très haut niveau. Des artistes, comme Erick Dietman, Pierre Huyghe, François Morellet, Robert Morris, Jean Nouvel, Philippe Parreno, Giuseppe Penone, Ettore Sottsass, Pierre Soulages, Martin Szekely et bien d'autres, sont venus mener leurs recherches à Marseille. Les expositions de Gaetano Pesce à la Vieille Charité en 1992 ou de James Lee Byars au Meguro Museum de Tokyo en 1994 et à l'IVAM à Valencia en 1995, ainsi que celle du Musée du Luxembourg font date.

En 2010, la direction du Centre est confiée à Isabelle Reiher. Jusqu'en 2019, elle va conduire une politique d'ouverture du CIRVA. Plusieurs expositions conséquentes sont installées : à Vence, à l'abbaye de Montmajour en 2013, au pavillon de Vendôme à Aix-en-Provence en 2015, à la Villa Noailles et à la Manufacture de Sèvres. *Une Maison de verre* en 2017 au Musée Cantini permet d'admirer une très belle rencontre entre les pièces de la collection du Centre et les œuvres d'Art moderne conservées par le musée. Une double exposition à Venise en 2018 viendra clôturer la mission de la



Julie Richoz, *Vase Joliette*, 2015. Verre soufflé, verre thermoformé et thermocollé. Édition galerie Kreo, Paris, coll. Cirva.
© Julie Richoz ; photo © Cirva / David Giancatarina

directrice. De Jean-Luc Moulène à Jimmie Durham, de Dove Allouche à Francisco Tropea et de Lieven de Boeck à Pascal Broccolichi, nombreux sont les autres artistes qui viendront y élaborer leurs projets. Appelée à d'autres fonctions, elle quitte le CIRVA en 2019 en ayant ouvert ses portes au public et commencé à numériser les données du Centre.

La nomination de Stanislas Colodiet va permettre au CIRVA de renforcer son image d'excellence ; des pièces de la collection sont présentées au palais présidentiel de l'Élysée et à l'hôtel de ville de Marseille. Les projets de restructuration et d'aménagements des locaux se précisent. L'espace devenant trop limité, des solutions sont envisagées pour mettre en dépôt les œuvres afin qu'elles soient conservées dans les meilleures conditions possibles. Depuis 2020, la collection est accessible par internet sur le site du CIRVA. Des documents, croquis, dessins, photographies classés dans les dossiers de chaque œuvre sont rendus consultables par des spécialistes.

Le CIRVA, régi par la loi de 1901, fonctionne avec huit salariés ; cette association bénéficie du soutien bienveillant de la Ville de Marseille, du Département des Bouches-du-Rhône, de la Région Sud et du ministère de la Culture. Sa vocation est de permettre à des artistes d'y venir en résidence pour travailler en atelier un matériau avec lequel ils vont devoir se familiariser. Leurs études sont accompagnées par des professionnels dont ils peuvent bénéficier du savoir-faire. Il fonctionne comme un véritable laboratoire de recherche.

Depuis sa création, le CIRVA a accueilli plus de 250 artistes. En partenariats avec les musées et l'École des Beaux-Arts de Marseille, la Villa Noailles et le Mobilier national, ce lieu d'expérimentations détient des équipements performants, permettant par la diversité des techniques et la capacité des fours, de satisfaire l'ambition exigeante des créateurs et la mise en œuvre de projets artistiques inédits. Au fil du temps, la production artistique depuis la conception des projets jusqu'aux objets finalisés enrichit une collection méritant un lieu de conservation plus adapté qui pourrait faire l'objet d'un dépôt ou d'un transfert de propriété à une institution.

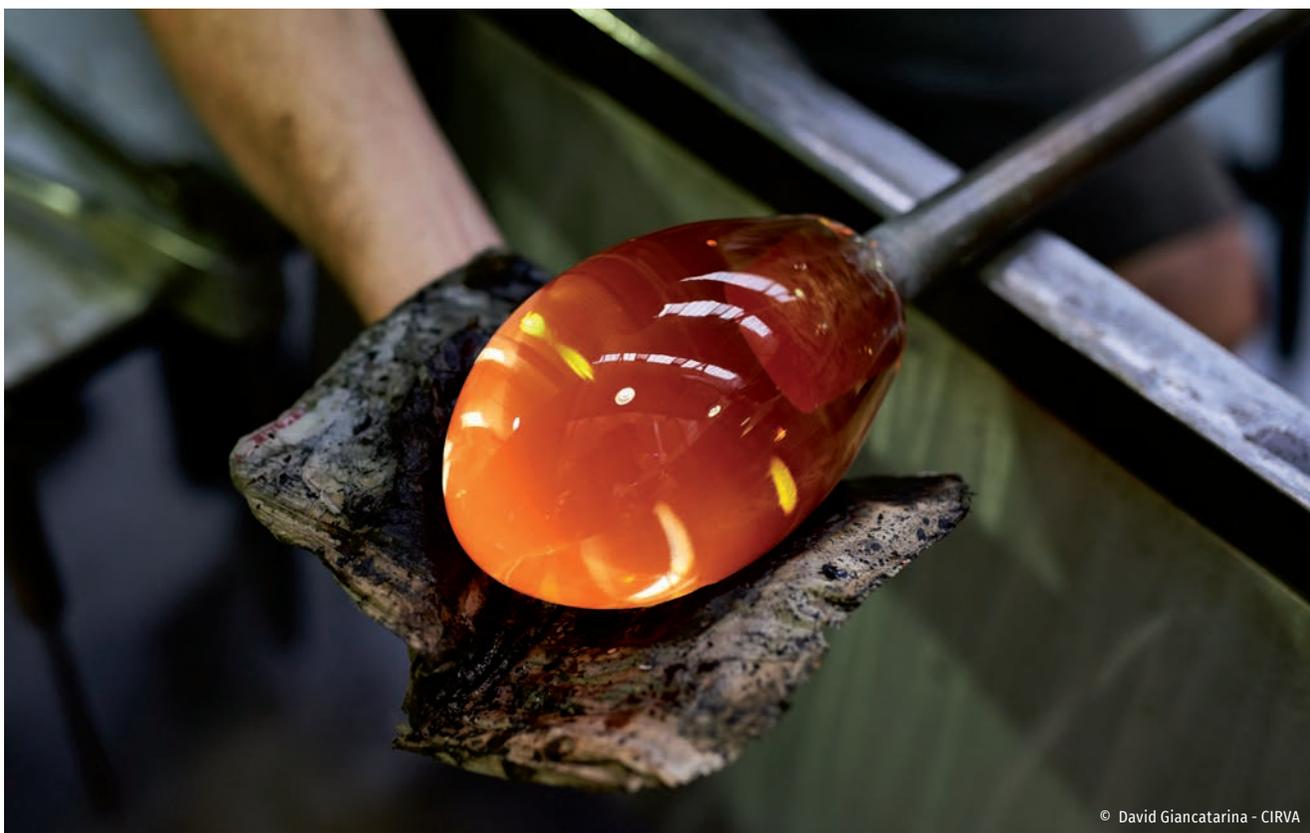
Le CIRVA a également vocation à être visité par le public lors de journées portes ouvertes ou individuellement par des enseignants, chercheurs, étudiants, conservateurs, critiques d'art et photographes de presse. Ils peuvent avoir accès à l'archivage, mais aussi aux essais techniques qui sont autant de traces des recherches, qui marquent les différentes étapes d'une démarche singulière dans un lieu de grande qualité où la matière est façonnée par l'idée.

Programmation 2021 du CIRVA

Jusqu'au 7 juin, le Cirva présente au Centre de la Vieille Charité l'exposition *Evariste Richer, Le Grand Tout* à l'invitation des Musées de Marseille et en partenariat avec l'Observatoire des Sciences de l'univers, de l'Institut Pythéas (Université Aix-Marseille, CNRS et IRD).

Du 7 mai au 6 juin, le Cirva investira La Criée – Théâtre national de Marseille, à l'invitation de Macha Makeïeff et de son équipe, pour une intervention en deux actes. L'exposition d'œuvres de la collection dans le théâtre et la présentation de l'installation de Christian Sebille, *Paysage de propagations #3 – Fusion*, activée dans le cadre du festival *Invasions sonores*, seront complétées le week-end du 4 au 6 juin par une installation inédite déployée dans le petit théâtre avec la complicité de Macha Makeïeff.

Du 18 mai au 24 octobre, le Cirva présentera au château Borely l'exposition *Souffles – 10 designers. 10 ans. 10 vases*, en partenariat avec la Villa Noailles.



A man with glasses and a purple headband is playing a saxophone on a stage. He is wearing a purple suit jacket. The background is dark with some blurred lights.

— M —

PLUS DE SONS... ET D'IMAGES

— MARSEILLE, LES NOUVEAUX TERRITOIRES DE LA CULTURE —

PETITE HISTOIRE DES MUSIQUES EXPÉRIMENTALES

et création musicale à Marseille depuis 1960

Par Christian Sebille,
directeur du GMEM, Groupe Musique Expérimentale Marseille ^[1]

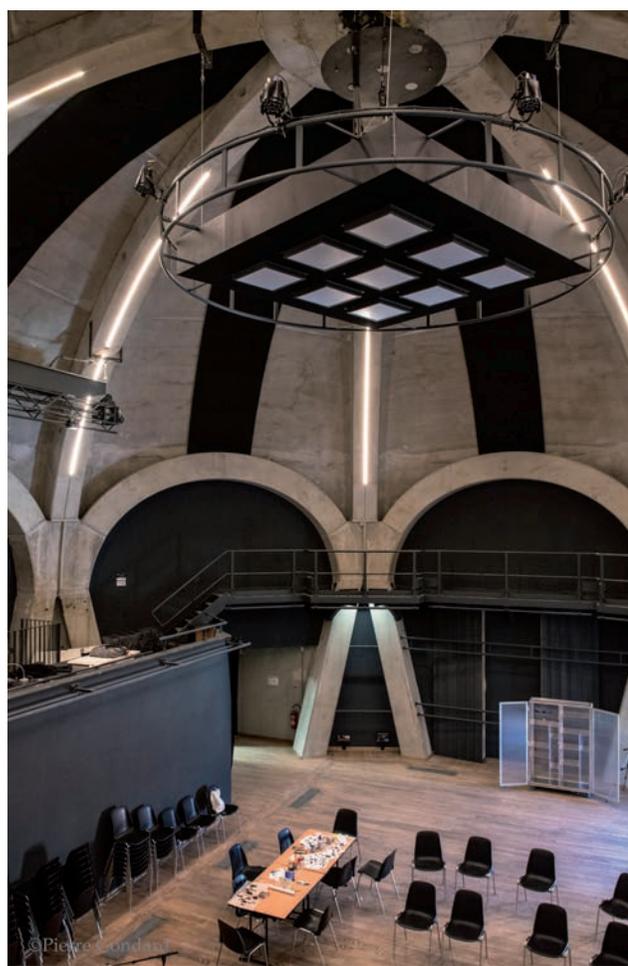
Quelles que soient les personnes interrogées, le Conservatoire de Marseille et son directeur Pierre Barbizet, pianiste réputé internationalement, se trouvent au centre de la genèse de la création musicale dès les années 1960. En 1963, celui-ci crée avec Guy Longnon la première classe de jazz en France. Le ton est donné, Marseille s'inscrit dans la nouveauté et l'originalité.

Le Théâtre du Gymnase, son directeur Antoine Bourseiller laissant le rideau de fer baissé pour que se montent des concerts clandestins, la Maison des Jeunes et de la Culture Corderie avec nombre de petits lieux secrets composent le paysage où les musiciens vont pouvoir se montrer, se former, se rencontrer et créer un territoire fertile.

André Jaume, élève de la classe de jazz, multiplie les initiatives, organise de nombreux événements, notamment avec l'improvisateur Barre Phillips qui s'installera en Provence et deviendra le grand passeur qu'il est, laissant dans son sillage le contrebassiste Claude Tchamitchian qui fondera le label Emouvance et le festival de jazz contemporain Les Emouvantes.

Dans cette dynamique, Jean-Marc Montera, Gérard Siracusa, puis Christian Tarting (poète et écrivain) et Régine Pourchier (administratrice) se regroupent autour d'André Jaume pour créer le Groupe de Recherche et d'Improvisation Musicales (GRIM) en 1979.

Revenons en arrière... En 1968, le directeur du Conservatoire confie la création de la classe de musique expérimentale à Marcel Frémiot et Georges Bœuf. Pierre Barbizet devient une fois encore précurseur en créant la première classe de composition électroacoustique en France. Dans cette dynamique, Marcel Frémiot et Georges Bœuf sont rejoints dès 1969 par les compositeurs Lucien Bertolina – futur



A l'intérieur du Centre National de Création Musicale de Marseille.
© Photo Pierre Gondard

professeur de l'atelier son de l'Ecole d'Art de Luminy, fondateur d'Euphonia et Radio Grenouille – Michel Redolfi – futur directeur du CIRM à Nice, inventeur des concerts subaquatiques – Claude Colon et Jacques Diennet, pour fonder en juillet 1969 le Groupe de Musique Expérimentale de Marseille (GMEM).

[1] à partir d'interviews de Georges Bœuf, Michel Redolfi, Jean-Marc Montera et Paul Gobin.

De gauche à droite : Patrick Portella, Lucien Bertolina, Jacques Diennet, Raphaël de Vivo, Jérôme Decque, Georges Boeuf et Nadine Mistretta. © GMEM



24

C'est à Radio Provence au parc Chanot, veuve de son orchestre, que le directeur Max Cabridens décide de confier les studios d'enregistrement, vides de projet, mais pas de matériel, au groupe d'expérimentateurs. Avec Marcel Frémiot, ils sont proches du GRM à Paris. Ainsi, ils feront venir à Marseille des compositeurs de renommée mondiale, tels Iannis Xenakis et Karlheinz Stockhausen.

La perfection de la recherche

En 1979, Jean-Claude Risset, compositeur expérimenté et brillant chercheur, intègre l'Université d'Aix-en-Provence après avoir participé à la création de l'Ircam à Paris avec Pierre Boulez. Il devient directeur de recherche au CNRS en 1985 et en est médaillé d'or en 1999. Précurseur et maître de l'axe « Art et Science » en France et en Europe, il crée le DEA Acoustique, traitement du signal et informatique appliqués à la musique.

Recherches artistique et scientifique s'exercent dans une proximité dont le GMEM, présidé par Jean-Claude Risset et Georges Bœuf, est le garant artistique. Le GMEM se tourne vers la recherche à tout va avec l'acquisition du Synclavier, premier synthétiseur numérique au monde créé par le compositeur Jon Appleton, profitant de l'expérience américaine de Jean-Claude Risset et Michel Redolfi.

La structuration à partir des années 1980

Marcel Frémiot fonde en 1984 avec Bernard Vecchione Musique Informatique Marseille (MIM), dont la particularité est la recherche sur la pluridisciplinarité. Georges Bœuf devient le premier professeur de la classe de composition au Conservatoire qui formera les compositeurs Régis Campo (actuel professeur de la classe), Clara Maïda, Raoul Lay, Lionel Ginoux, Pierre-Adrien Charpy, Yann Robin...

En 1985, Raphaël De Vivo, nommé à la direction du GMEM, va orchestrer sa structuration et organiser en 1987 le Festival Les Musiques sous forme de rencontres. Le déploiement du GMEM se poursuit en 1996 et prend une nouvelle assise en quittant la rue Sénac (13001) pour emménager rue de Cassis (13008) dans des locaux dédiés aux techniques de la création musicale. Une nouvelle étape est franchie et débouche quelques temps après sur l'obtention du label de Centre national de création musicale en 1997.

C'est en 1991 que Pascal Gobin prend en responsabilité la classe de composition musicale électroacoustique du Conservatoire et opère un rapprochement avec le GMEM. Musicatreize, ensemble vocal et instrumental, est créé en 1987 par Roland Hayrabedian, puis se dote en 2013 d'un lieu

de travail et de diffusion rue Grignan. Raoul Lay fonde en 1994 l'ensemble Télémaque et crée en 2013 un lieu dédié à la musique, le PIC (Pôle Instrumental Contemporain).

Les musiques expérimentales et l'improvisation trouvent leur berceau grâce au développement du GRIM dirigé par Jean-Marc Montera qui, après s'être rapproché du GMEM en 1978 à la rue des Dominicaines, accéda en 1999 à son indépendance, en s'installant au centre d'art Montévidéo (13006) dans le lieu de création créé avec Hubert Colas.

La situation de la recherche évolue également avec la création du Laboratoire Mécanique Musique (LMA). Le chercheur Richard Kroland-Martinet, dont le directeur de thèse était Jean-Claude Risset, constitue le laboratoire Perception Représentations Image Son Musique (PRISM) qui regroupe sous la direction du CNRS l'Université Aix Marseille, dont son département de musicologie.

La dernière période : restructuration et confirmation

En mai 2011, je suis nommé à la direction du GMEM et profite de l'année Capitale européenne de la culture 2013 pour me rapprocher d'autres partenaires et proposer à Alain Arnaudet, directeur de La Friche la Belle de Mai, de construire de nouveaux locaux pour la création musicale.

La situation permet d'envisager une fusion avec le GRIM, qui est opérante dès 2016. C Barré est le plus jeune des ensembles marseillais. Dirigé par Sébastien Boin, il s'est agrégé au GMEM dès 2012.

En 2017, le gmem-CNCM-marseille s'installe à la Friche et intègre de nouveaux locaux d'exception conçus par l'architecte Matthieu Poitevin (Caractère Spécial). Le Module, au sein de la société coopérative d'intérêt collectif dirigée par Alain Arnaudet, ouvre de nouvelles perspectives d'évolution. Dédié à la création musicale, le gmem-CNCM-marseille est un outil de production musicale préoccupé par l'innovation artistique, les enjeux sociétaux et le partage avec les publics. Il devient le plus important centre national de création musicale français.

Le paysage à ce jour est celui que nous connaissons avec ses lieux dédiés (PIC, Musicatreize et le Module), ses ensembles (Musicatreize, Télémaque et CBarré), ses pôles de recherche universitaire et de formation spécialisée avec le Conservatoire (dirigé depuis 2019 par Raphaël Imbert) et l'Ecole d'Art de Luminy. Paul Ramage, le nouveau professeur de la classe de composition électroacoustique, arrivera en ce début d'année.

La création musicale à Marseille marque l'histoire nationale par de nombreux aspects, mais ce qui est le plus frappant tient peut-être dans l'incroyable capacité de ce port de la Méditerranée à intégrer et à s'adapter. Marseille est un territoire de création.



Georges Bœuf (à droite) en pleine conversation avec Jérôme Decque et Joël Versavaud. © GMEM

GEORGES BŒUF, PIONNIER DE LA MUSIQUE CONTEMPORAINE

Ce saxophoniste et compositeur de talent s'en est allé le 25 août 2020. Depuis Marseille, où il a toujours vécu et travaillé, il participa à l'aventure des centres électroacoustiques en France. Enseignant au Conservatoire, il y créa la classe de composition. Il cofonda les groupes GMEM et Télémaque. Auteur d'une centaine d'œuvres instrumentales, électroacoustiques, vocales, mixtes, d'opéras et de musiques de films, il laisse le souvenir d'un créateur attachant, savant passeur d'une nouvelle esthétique sonore (NDLR).

**Par Henry Fourès,
compositeur et interprète :**

Cher Georges

Je pourrais interroger ma mémoire, sur un temps de vie propice à un « présent » commun, partagé, cédant à la tentation d'en lister avec le recul, les éléments les plus marquants. Il me semble pourtant que « Ce qu'il reste », pour reprendre la belle formule de Pierre Sansot, se rapporte plus à un fort sentiment de présence qu'à une succession de souvenirs. Ce que ton engagement de vie, l'expression d'intuition et action généreuses, participent de ce sentiment de don et « ce qu'il reste » en héritage, ne peuvent trouver de traduction dans aucun des inventaires, si foisonnants soient-ils, d'un curriculum vitae.

Les hommages sont nombreux qui témoignent de ton goût pour l'inattendu. Celui de Michaël Dian, qui fut ton élève et in fine ton commanditaire éclairé - faisant de cette proposition qui a provoqué la rencontre avec cette nouvelle de Giono L'Homme qui plantait des arbres un symbole de vie - est l'un des plus justes, dans la traduction de ce qui t'a sans cesse animé : « un conte moral sur l'action opiniâtre et silencieuse d'un homme. »

Nous nous sommes connus très tôt, bien sûr lors de mes visites au Conservatoire, puis au GMEM. L'amitié partagée avec Pierre Barbizet, mais aussi Guy Longnon et Marcel Frémot, jointe à la fonction que j'occupais alors au ministère de la Culture comme responsable

de l'enseignement, puis de la création, m'amenaient souvent à Marseille. Ainsi s'est dessiné sur ces très nombreuses années à l'expérimentation joyeuse un compagnonnage fertile et respectueux fait de l'ineffable d'une complicité toute méditerranéenne entre l'Occitan et le Provençal. A deux reprises je crois, tu m'avais alors invité dans ton festival comme pianiste pour un récital, puis compositeur avec l'orchestre de l'Opéra.

Tu as compris très tôt que « composer à Marseille », comme tu me l'avais évoqué une fois, est aussi composer avec Marseille, son éclectisme, la prolixité de ses cultures, le goût de la langue, la mer alliée avec le soleil, la palette cubiste des couleurs, la pensée enfin, qui comme le vent, va où elle veut. C'est certes être lié à un espace, mais universel, parce que situé. C'est là, la force et le paradoxe de ta singularité qui à la fois embrasse et est embrassée par ce qui l'a généré et la distingue.

Tu auras fait œuvre avec ta musique, mais ce qui est peut-être plus précieux encore, avec ta vie. Ton engagement dans la co-fondation du GMEM, dont tu seras un temps le directeur, puis le président du Conseil d'administration quand tout était à inventer - joint à celui de professeur de composition, qui marquera une génération d'étudiants dont certains, à ton image, sur des aires professionnelles fort diverses - a ensemencé durablement un monde qui ne se réduit pas au seul espace du musical. Ta collaboration fructueuse à l'œuvre de René Allio pour lequel



tu as écrit et réalisé cinq partitions qui participent pleinement de son esthétique de cinéaste en témoigne parmi bien d'autres, dont bien sûr la littérature et le théâtre.

Tu as éveillé des consciences, en a « accompagné » un grand nombre, créé les lieux propices aux rencontres, toujours trouvé par une inlassable disponibilité le temps nécessaire - même quand tu n'en avais pas - pour écouter l'autre, saisir ce qui l'animait, l'accompagner dans cet accomplissement de l'incertain que tout créateur se doit à la fois de craindre et de chérir. Tu as su, Georges, faire ce chemin si ardu vers l'essentiel, ce « travail de culture », avec ce merveilleux souci de vouloir, en pleine conscience de soi, transformer par ton œuvre, mais aussi celui que tu étais, un sentiment d'intranquillité en un sentiment d'humanité.

LES ENSEMBLES MARSEILLAIS FEVIS

Par Maxime Kaprielian,
assistant artistique et chargé de diffusion à Musicatreize

La Fédération des Ensembles vocaux et instrumentaux spécialisés (FEVIS), fondée en 1999 par huit groupes indépendants, dont Musicatreize, rassemble aujourd'hui cent-cinquante-cinq membres, dont cinq à Marseille.

Musicatreize

Fondé en 1987 par Roland Hayrabedian, Musicatreize, le plus ancien des ensembles FEVIS de Marseille, spécialisé dans la création et la voix, explore les possibles du concert *a cappella* au théâtre musical. Actif entre Marseille, la France et l'étranger, Musicatreize, lauréat d'une Victoire de la musique classique, est depuis peu Centre national d'art vocal, lieu de ressources et de coordination pour le chant choral, et s'implique dans une opération expérimentale à l'école.

Musicatreize possède sa propre salle au 53, rue Grignan, 13006. www.musicatreize.org

Concerto Soave

Etabli à Marseille depuis 2007 par Jean-Marc Aymes et Maria Cristina Kiehr, Concerto Soave explore les répertoires baroques français et italiens, mais fait aussi des incursions dans la musique contemporaine, propose des spectacles mêlant cirque, danse, théâtre, musique et développe des actions culturelles originales comme *Digital baroque*. Invité dans les plus prestigieux festivals, Concerto Soave est à l'origine de l'un des temps forts de la culture à Marseille : le Festival Mars en Baroque.

Concert Soave est en résidence à la Salle Musicatreize, 53 de la rue Grignan, 13006. www.concerto-soave.com

Ensemble Télémaque

Télémaque, fondé en 1993, résolument tourné vers les musiques d'aujourd'hui, constitue un espace privilégié pour la création. Il développe des projets nationaux et

internationaux souvent croisés avec des chorégraphes, des auteurs, des metteurs en scène ou des artistes circassiens. Eveiller la curiosité, faire entendre la musique contemporaine sans préjugé esthétique, s'ouvrir à tous les publics, avec une attention particulière en direction du jeune public, sont les missions premières de l'ensemble dirigé par le compositeur et chef d'orchestre Raoul Lay.

Télémaque est situé au Pôle Instrumental Contemporain (PIC), 36 montée Antoine Castejon, 13016.
www.ensemble-telemaque.com

Ensemble Déséquilibre

En 2006, la violoniste Agnès Pyka rassemble plusieurs musiciens, solistes ou membres d'orchestres, autour d'un projet original : explorer les pages méconnues de la musique de chambre. Avec un répertoire vaste allant du XVIII^e siècle à la musique contemporaine, l'ensemble Déséquilibre collabore aussi avec des artistes venus d'autres horizons, comme le pianiste de jazz Ray Lema ou l'ensemble de musique traditionnelle Trio Atar.

Ensemble itinérant, Déséquilibre a ses bureaux au 22 de la rue Fortia, 13001. www.desequilibres.fr

Ensemble C Barré

Dernier né des groupes FEVIS à Marseille, l'ensemble C Barré est consacré à la musique contemporaine et à la création. Fondé par Sébastien Boin avec douze instrumentistes désireux d'explorer de nouvelles sonorités, l'ensemble C Barré s'est rapidement imposé par sa qualité et son originalité dans le paysage local, national et international. Très impliqué dans la transmission et les actions culturelles, il est à l'origine de plusieurs actions de sensibilisation auprès des jeunes publics, tout en défendant la musique d'aujourd'hui dans les plus grands festivals.

L'ensemble C Barré est en résidence au GMEM, Friche La Belle de Mai, 13003. www.cbarre.fr

Chick Corea sur la scène du Festival Jazz des Cinq Continents. © Ville de Marseille



28

LE JAZZ À MARSEILLE AU DÉBUT DU XXI^e SIÈCLE

Par Michel Samson

L'histoire du jazz à Marseille passe par des très hauts et des très bas. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, par exemple, les soldats américains font entendre aux jeunes musiciens du lieu ce qu'on appelle le Bebop qu'ils ne connaissent pas. Au point que Marseille est nommée capitale française du jazz. Légende un peu vraie, comme elles le sont souvent.^[1]

Raphaël Imbert, saxophoniste de talent qui connaît (presque) tout du jazz, est devenu en septembre 2019 directeur du Conservatoire à rayonnement régional de Marseille, le premier conservatoire français à disposer d'une classe de jazz depuis 1963 ! Il se souvient de ses débuts sur scène dans les années 1990 : « Pour écouter du

jazz, il fallait monter à Antibes ou Paris, et parfois à l'Etang des Aulnes. Et Nine Spirit (l'association qu'il a créée, ndlr) avait ses bureaux à la Cité de la Musique, mais on ne jouait jamais à Marseille ». Selon lui, des anciens lui racontaient que quelques années avant, au contraire, ils jouaient « trois à quatre fois par semaine ».

[1] A Fond de cale. 1917/2011, un siècle de jazz à Marseille, de Michel Samson et Gilles Suzanne, Editions Wildproject, 2012.

Un Conservatoire exceptionnel

Pourtant la classe d'une cinquantaine d'étudiants en 2020 a toujours produit des *jazzeux* avides de jouer, qu'ils soient des pro' débutants ou de jeunes élèves. Et ils ont fourni une sorte de terrain local dans lequel s'alimentaient les endroits souvent fragiles aimant cette musique « à consommer sur place » (J.-P. Sartre). A Marseille, ces lieux, où les spectateurs étaient souvent des apprentis, ont servi à ces multiples rencontres plus ou moins éphémères. Le Pelle-Mêle, ce bar branché qui pendant des décennies a proposé des concerts, a disparu. D'autres auront tenu dans ce début du XXI^e siècle.

L'histoire locale du jazz a aussi connu un événement majeur : les jardins du palais Longchamp ont accueilli, à partir de 2000, le Festival des Cinq Continents voulu et créé par Roger Luccioni, médecin, jazzman et élu RPR ayant longtemps été critique de jazz à *La Marseillaise*. On y a entendu des stars mondiales comme Chick Corea ou Archie Shepp, mais l'effort a aussi été mis sur la promotion de musiciens locaux, en première partie de concerts de juillet ou dans les *bœufs* liés à ce festival qui a même offert des places aux joueurs du Mondial de pétanque.

Le bassiste Jean-Yves Abecassis, qui n'a jamais été un musicien professionnel, mais a hanté les nuits marseillaises avec Frédéric Orsi, souligne quand même que l'aide aux locaux ne concernait qu'une partie infime des musiciens pratiquant le swing. Il explique que nombre de jazzmen vivent sans être salariés de cette musique, pratiquant une activité professionnelle éloignée ou en étant professeur de piano comme Henri Florens dont on trouve le nom cité dans bien des soirées. Abecassis souligne d'ailleurs que, dans les lieux où ils jouaient, rares étaient ceux qui leur donnaient des feuilles de paye, seul critère prouvant une activité officiellement rémunérée : l'argent liquide et noir ou le paiement de déplacement arrangeant les organisateurs des soirées.

Ce détail, qui n'en est pas un, évoque une association qui a joué un grand rôle dans le jazz marseillais, créée en 1989 et basée à Vitrolles. Charlie Free a ainsi proposé des soirées hebdomadaires toute l'année dans son Moulin, ayant compris que le jazz ne pouvait pas être joué seulement durant la courte période estivale. Charlie Free est un adepte « *du jazz actuel contemporain* » et, selon son

Le célèbre saxophoniste Archie Shepp. © Ville de Marseille



président Franck Tanifeani, « *ennemi des églises si souvent seules* ». Selon lui, c'est cela qui lui a permis de monter des ateliers hebdomadaires ou à Jazz au collège, et bien sûr à construire un festival sous les platanes durant lequel on a pu entendre Carla Bley ou Pharoah Sanders.

Si je mentionne Charlie Free, qui a encore tenu son conseil d'administration en avril 2019, c'est qu'il s'agit probablement de la seule association qui a toujours rémunéré les techniciens et les musiciens avec des feuilles de paye authentiques. Ce groupe non marseillais a fait jouer trois-cent-huit musiciens, l'essentiel de ses spectateurs venant de Marseille, Vitrolles ou Aix – ce qui n'est pas souvent le cas lors des grands festivals.

Des amateurs passionnés

Si le jazz a continué de vivre dans la métropole, c'est aussi grâce à des militants de cette musique qui ont inventé un lieu. Le Jam, par exemple, situé rue des Trois Rois, au cœur de Marseille. John Massa, « codirigeant et

programmateur » de l'association, raconte : « *L'idée de départ était tout simplement et modestement de créer un lieu où les musiciens marseillais pourraient venir faire le boeuf deux ou trois fois par semaine (...). Nous voulions juste réunir quelques amis et un peu de musique, nous sommes passés à un club qui a proposé entre cent-cinquante et deux-cents concerts par an pendant quatre ans avec, vers la fin, plus de 60 % de programmation de niveau international ! Avec zéro euro de subvention et aucun autre moyen que notre passion. C'était fou, déraisonnable. Heureusement, nous avons eu la chance de rencontrer une belle équipe de bénévoles qui nous a suivis dans cette belle histoire* ».

Le Roll Studio lancé en 2008, par Claire Abram et Claude Norbert, et toujours vivant, est devenu après la disparition du Pelle-Mêle l'un des endroits où se sont produits nombre de musiciens locaux - en général en trio. On accède à cette minuscule salle du Panier en adhérant pour trois sous à l'association. Mais la sonorité est remarquable, l'ambiance tranquille, et on peut rester à déguster une pizza avec les musiciens à la fin du concert.



— Kool and the Gang en juillet 2018. © Ville de Marseille

D'autres, moins célèbres, ont continué à offrir un lieu de rencontres - et d'écoute. L'Inga des Riaux par exemple, ce navire finlandais ancré à l'Estaque, où les vendredis des groupes vaguement pro' jouaient devant quatre-vingts personnes - et où il était interdit de porter des talons pointus.

Une autre association, toujours vivante, le Cri du Port, créée en 1981 pensait aussi que cette musique improvisée méritait d'être connue. Avant de s'installer dans un ancien temple équipé d'un excellent piano Stenway que bichonne Robert Rossignol, luthier professionnel. Ce Cri, qui a produit des centaines de concerts et quelques disques, a d'ailleurs inventé et réussi un pari : faire apprécier cette musique en proposant à des lieux qui n'en sont pas familiers de monter des concerts de jazz. On a entendu du jazz au Cabaret aléatoire de la Friche de la Belle-de-Mai, spécialiste de (très longues) soirées musicales d'une autre nature.

Ce bref aperçu des hommes et femmes qui jouent du jazz à Marseille et ses alentours proches illustre cette idée que le jazz, dont on a toujours annoncé la mort, a (sur) vécu au XXI^e siècle. Mais on ne saurait parler d'une période radieuse. Roman Morello, tromboniste et prof' de jazz au Conservatoire, souligne d'abord que les élèves qui étudient avec lui sont souvent des jeunes adultes « *entre 20 et 35 ans* ». Ils viennent toujours « *pour se perfectionner, et non pour apprendre à jouer de leur instrument* ».

Il lui semble que tous ces apprentis ont compris que les écoles et courants, souvent en France et à Marseille, de divergences ou d'hostilités esthétiques (et financières ?), n'avaient plus grand sens aujourd'hui. Mais ils savent aussi que les rencontres, dans et hors du Conservatoire, restaient le seul moyen d'apprendre et de jouer cette musique, de façon professionnelle ou non.

Et aujourd'hui alors ? En 2019, remarque Morello, « *les jeunes de la classe de jazz jouaient beaucoup autour de la Plaine* », ce quartier où à la fin du siècle dernier le rap marseillais a pris naissance sans que la municipalité de l'époque y trouve le moindre intérêt. Les étudiants allaient donc le plus souvent possible au JAM écouter, rencontrer, jouer la musique qu'ils aimaient ou dans des lieux qui n'ont réussi à vivre que quelques mois, sur le cours Julien par exemple. Dans une pizzeria qui affiche son concert presque privé durant quelques semaines ou devant un resto branché le jour de la Fête de la musique. Mais, avant même ce tragique confinement, il ne sentait quand même pas une effervescence singulière connue dans d'autres périodes...



FIESTA DES SUDS : 30 ANS À CŒUR BATTANT !

—
Par Olivier Rey,
collaborateur de la Fiesta des Suds

Chaque mois d'octobre depuis 1992, les nuits marseillaises se mettent à vibrer de manière singulière, nourries par une joyeuse ferveur populaire : la Fiesta des Suds y fait sa révolution automnale, dans ce rituel immuable, exubérant et musical, qui rythme la vie locale. En trente ans, le festival s'est installé dans l'agenda culturel national et dans le cœur de plusieurs générations de spectateurs. Une longévité remarquable qui tient à sa réinvention permanente pour fidéliser et renouveler ses publics, mais surtout parce que ce rendez-vous expérimente depuis toujours la mixité sociale et culturelle, sans frontière et sans barrière, d'une ville-monde. Plonger dans l'histoire de la Fiesta des Suds, c'est dresser le palpitant portrait du Marseille des trois dernières décennies.

Rarement un événement culturel n'aura été aussi intimement chevillé à l'identité de son territoire, à son âme et à son histoire. Si la Fiesta des Suds est devenue cette institution festive du Grand Sud, c'est parce qu'une passion marseillaise s'est nouée autour de ce rendez-vous hors-norme. Autour de ses musiques en mouvement, de ses lieux féériques, de ses atmosphères atypiques et dans sa manière unique de mettre en scène les cultures planétaires. Car davantage qu'un festival, la Fiesta des Suds s'est conçue dès ses débuts comme un manifeste hédoniste. Un hymne au vivant.

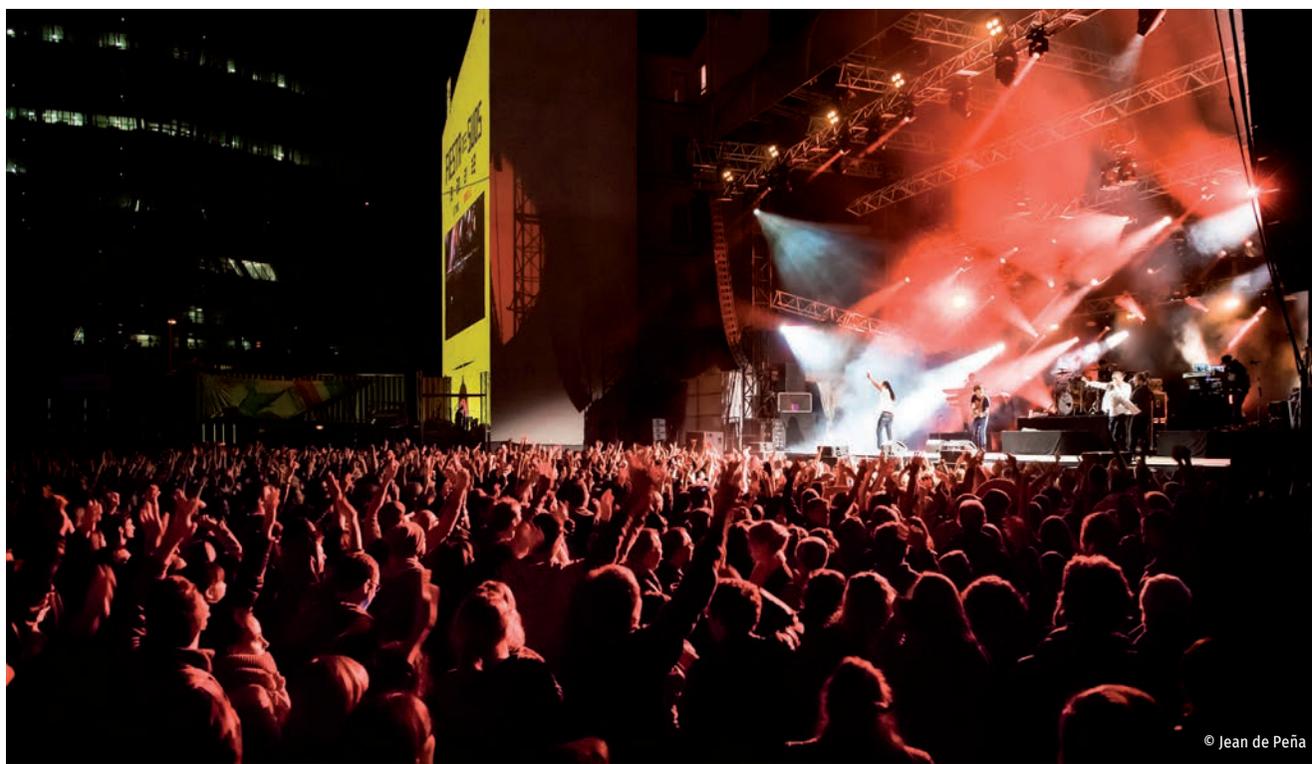
Cette histoire d'amour trouve ses origines en 1992 lorsqu'une bande d'illuminés, portée par la folie douce des pionniers, décide d'agiter les nuits automnales d'une Marseille assoupie. Dans les Docks de la Joliette encore en friches, l'association Latinissimo invente une hybridation insolite pour l'époque, un savant croisement de carnaval sud-américain, de festival global, de feria andalouse et de nouba orientale. Un embarcadère culturel baigné par une bouillonnante ambiance méditerranéenne, propice au mélange des gens, des genres et de générations. Une formule qui deviendra naturellement sa marque de fabrique.

De cette audace naquit la Fiesta, qui, par son intitulé, renverse le paradigme des festivals traditionnels, métamorphosant le spectateur passif en acteur dynamique de l'événement. Vers quels Ailleurs ? Les Suds. Pluriels et sensoriels. Depuis trente ans, ce néologisme génial a

permis de désorienter les publics pour les faire naviguer sous toutes les latitudes et les inviter à célébrer l'art de vivre en Méditerranée.

Dès la première édition, l'adhésion du public est totale : on s'y presse en masse pour prendre le pouls de la création musicale mondiale qui, dans les années 1990, puis 2000, élargit les horizons sonores et fait de la Fiesta des Suds un épicerie européen des musiques du monde : Paco de Lucia, Césaria Evora, Cheikha Rimitti, Gilberto Gil, Oumou Sangaré, Youssou N'Dour, Omara Portuondo, Manu Dibango, Lili Boniche, Kassav', Danyel Waro, Luz Casal, Yuri Buenaventura (...), tout le gotha de la *World music* fait escale à Marseille qui renoue ainsi avec sa vocation portuaire, ouverte sur le monde.

Sur tous les mondes pourrait-on dire. Car la Fiesta aime transcender les frontières et brouiller les repères. Stars, divas, monstres sacrés, icônes populaires, groupes incendiaires, machines à danser, avant-gardes branchées, de la première Techno Party du Grand Sud, Dockland en 1993, aux orchestrations balkaniques de Goran Bregovic, du brûlot explosif d'Asian Dub Foundation aux projets collectifs de Damon Albarn, du rock poétique de Bashung à l'électro-tango de Gotan Project, des envolées lyriques de Catherine Ringer au génie pianistique d'Herbie Hancock, de la salsa épique de Ray Barretto au falsetto mythique de Christophe, toutes les musiques s'épanouissent sous le soleil de minuit de la Fiesta. En prime, tous les héros musicaux locaux, de Jo Corbeau à IAM, en passant par



— La fanfare *La Banda du Dock*. © Jean de Peña



Massilia Sound System, Troublemakers, Quartiers Nord ou Chinese Man, y ont écrit en lettres d'or le plus réjouissant chapitre des musiques actuelles marseillaises.

Cependant, si la Fiesta des Suds cultive si bien sa différence, c'est aussi parce qu'elle sait aimer les regards. Par la création visuelle qu'elle a choyée dans ses décors monumentaux, avec des performeurs d'exception (Ben, Combas, Moya...), des photographes mythiques (Alberto Korda, Sebastião Salgado, Malick Sidibé...), des installations monumentales (les Arbres brûlés du Brésil de Zenildo Barreto) ou des vidéastes prolifiques, avec des années de Fiest'art et une cohorte de plasticiens qui ont transformé l'événement en un déroutant laboratoire dédié à l'Art.

Par ces moments insolites comme cette abrivado chevaleresque sur le Vieux-Port en 1992, ces cavalcades de toros dans les Docks ou ces jeux ancestraux de la Force Basque, ces pyramides humaines des Castellers, ces bals sévillans, ces blocos cariocas et tous ces instants de liesse collective qui puisent dans l'imaginaire des traditions sudistes et qui relient les gens. Intensément.

Par ses lieux monumentaux assurément, héritages d'un patrimoine post-industriel longtemps resté en friche et aux décors majestueux ressuscités par la Fiesta. Parcourir

l'album souvenir des trente ans, c'est voir défiler les transformations urbaines de Marseille et dessiner par l'itinérance du festival les contours d'un périmètre que l'on ne nommait pas encore Euroméditerranée : des Docks de la Joliette (1992-93) au J4 (1994-95 et depuis 2018), en passant par la Manufacture des Tabacs de la Belle-de-Mai (1996) ou les Docks des Suds à Arenc (ancien de 1997 à 2005 et nouveau de 2006 à 2017), la Fiesta s'est faite visionnaire, réenchantant une aire portuaire longtemps boudée par les Marseillais. Désormais, c'est ici que se réécrit une partie de l'avenir de la cité.

Alors forcément, après trente ans de Fiesta, s'amoncellent des données qui donnent le vertige : 240 soirées, 10 500 artistes accueillis, 1 300 000 spectateurs rassemblés, un rayonnement médiatique international et, au-delà de la litanie des chiffres, la sensation tenace d'un rendez-vous culturel qui continue de rassembler et de ressembler à Marseille, dans toute sa diversité, parvenant à rallier le Nord et le Sud en musiques, à mêler ceux qui ne se croisent jamais, dans ce temps éphémère du festival où s'abattent les frontières d'âges, de classes ou d'origines. Un concentré d'humanité, typiquement marseillais, qui fait de la Fiesta des Suds aujourd'hui encore le cœur battant de la ville.



BÉATRICE DESGRANGES* :

« En 23 éditions, Marsatac
s'est sans cesse réinventé »

Propos recueillis par Pascal Raoust,
conseiller culture de la DAC

Revue Marseille : Lors de la première édition de Marsatac connexion, en février 1999, certains s'interrogèrent : quel est cet OVNI culturel qui débarque sur la planète Mars ?

Béatrice Desgranges : Il s'agit d'un festival à destination de la jeunesse marseillaise mettant en valeur la scène des musiques qui font le succès de Marseille à la fin des années 1990 : le hip-hop. De surcroît, la particularité de l'affiche artistique réside dans le fait que tous les artistes programmés sont des Marseillais. C'est aussi un lieu d'innovation technologique puisqu'à cette occasion a été

organisé le premier *live-stream* en triplex avec New York et Paris. Avec la technologie de 1999, le résultat tenait franchement de l'expérimentation, mais il faut saluer l'initiative ! Une manifestation, qui plus est, organisée dans le cadre des célébrations des 2600 ans de la ville de Marseille. Pour tout cela, on peut dire que oui, c'est un véritable OVNI !

R. M. : En 23 éditions, vous avez testé et essuyé les plâtres sur tous les lieux marseillais possibles et inimaginables ; est-ce aussi votre marque de fabrique ?

B. D. : Marsatac est un éternel défricheur... de talents artistiques, certes ; cela fait partie de son ADN, mais aussi de sites et de lieux. Dès son acte fondateur, la proposition est d'amener la pratique culturelle dans des lieux originaux et prestigieux, avec un goût prononcé pour le détournement des usages. C'est ainsi que le festival débarque sur les îles du Frioul en 2002 avec une double implantation sur la plage de Saint-Estève et dans l'hôpital Caroline. Après cette première expérience dans un site de patrimoine, Marsatac concrétise – presque – son implantation dans les jardins du palais Longchamp. Et puis les lieux s'enchaînent : le J4 d'avant le Mucem, le Dock des Suds d'avant et après son incendie en 2005, la Friche Belle de Mai d'avant et après la Capitale Européenne de la Culture en 2013, le Parc Chanot et la plage du Petit Roucas...

* Co-fondatrice de Marsatac et directrice de l'association Orane, organisatrice du Festival depuis 1997.

A chaque nouvelle implantation, dans un double mouvement, Marsatac emmène son public, lui faisant découvrir des endroits inconnus, et initie le lieu d'accueil aux esthétiques chères à Marsatac. Premières vibrations électro au Dock des Suds, premier festival installé sur le J4, première exploration du Mucem en construction, première occupation entière du site de la Friche Belle de Mai, premier festival au Parc Chanot : tout cela, c'est la marque de fabrique Marsatac. Et en matière de détournement, le festival est devenu champion : transformer l'église Saint-Cannat des Prêcheurs en club, le Palais de la Bourse en immense lieu de fête, ou encore l'Abbaye Saint-Victor en auditorium pour accueillir les 80 enceintes du maître de l'électro-acoustique Pierre Henry ! De loin, son plus bel espace de jeux fut la vaste esplanade du J4 - avant qu'elle soit occupée par le Mucem et la Villa Méditerranée et percée d'une darse - offrant un point de vue exceptionnel à la fois sur la rade et sur la ville !

R. M. : Dès le début, vous vous êtes positionnés sur la visibilité et l'émergence de la scène Rap marseillaise, Psy4 de la Rime, Fonky Family... C'est moins le cas depuis quelques années, non ?

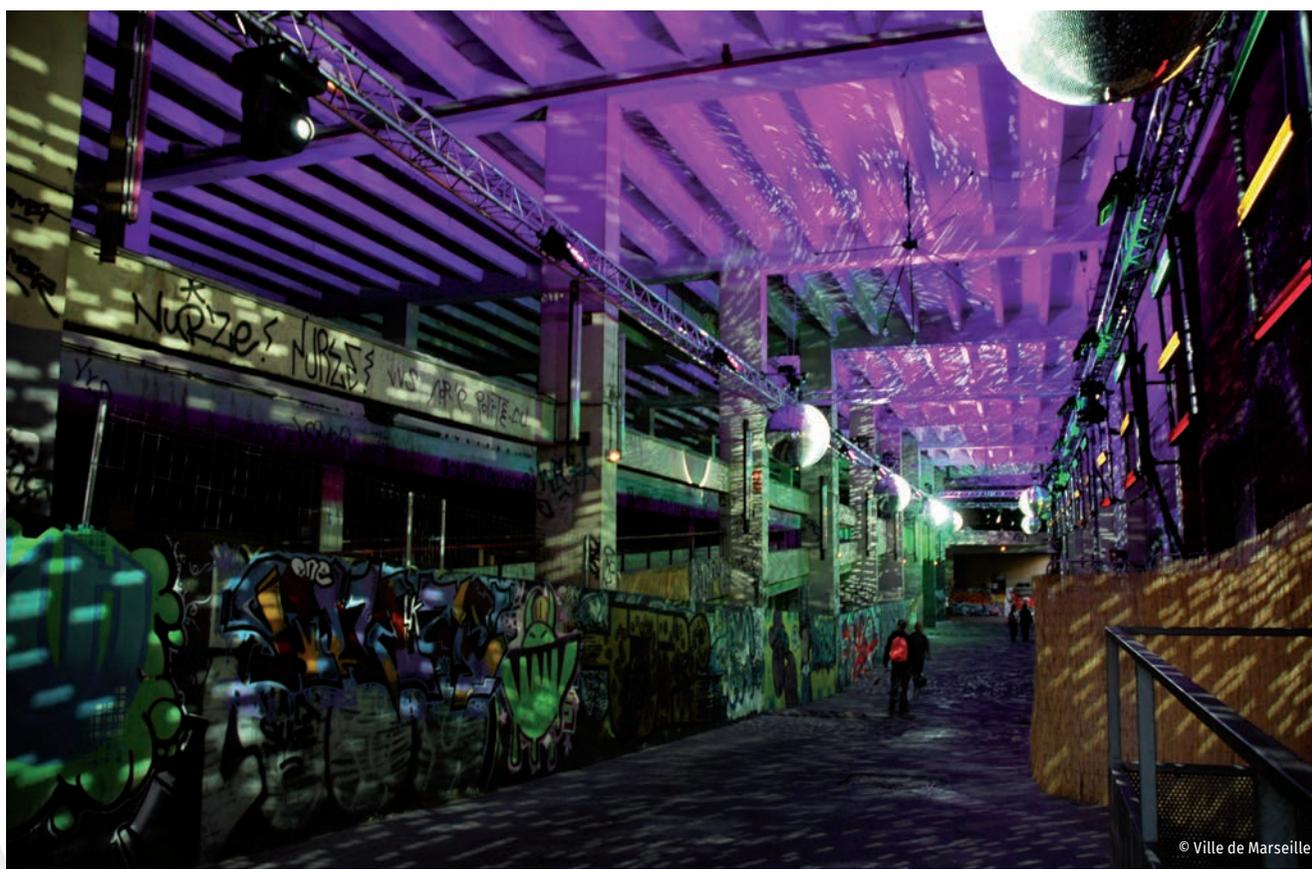
B. D. : Si les premières éditions faisaient la part belle au hip-hop, Marsatac a su s'ouvrir aux talents des scènes techno, rock ou électro en accompagnant les artistes de la scène

marseillaise (Nevché, Nasser, Kid Francescoli, French 79...). Depuis 2018, le hip-hop marseillais revient tellement en force que Marsatac crée, dès 2019, un nouveau projet dédié aux artistes émergents : *La Frappe*. Projet parrainé par la première génération d'artistes hip-hop marseillais (Faf la rage, Sat ou encore Djel de la Fonky Family), il a pour objectif de mettre en selle les nouveaux artistes de la ville (Dirlo, Misa ou encore 237 Undersea).

R. M. : Après la grosse galère partagée par tout le milieu culturel en 2020, vous avez dû annuler comme la plupart des grands festivals. On sait que vous allez rebondir, mais comment ?

B. D. : Toute l'équipe a traversé cette période de turbulence en restant actif et attentif à l'ensemble de ses partenaires, se rendant utile auprès de ceux qui étaient en plus grande souffrance, tels que les étudiants, très isolés dans ce contexte de confinement.

Porté par l'élan d'un premier *podcast*, développé pendant le premier confinement, qui retrace 20 ans de programmation artistique, Marsatac s'apprête à révéler son propre média dédié à la création marseillaise ! Concernant le festival en lui-même, il s'agira pour 2021 de trouver la formule la plus adaptée aux contraintes sanitaires du moment, quitte à reposer entièrement les bases du projet. Mais Marsatac sera toujours là, et plus encore.



QUARTIERS NORD, OU LE « ROCK MARSEILLAIS »

Par Robert Rossi,
chanteur et musicien ^[1]



© Photo Vincent Costarella, 1980.

A la fin des années 1970, tous les groupes de hard marseillais collent, aussi bien par leur appellation que par les textes de leurs chansons, aux stéréotypes et aux poncifs anglo-saxons. Il existe cependant une exception de taille qui réfute à user de la langue « impérialiste » pour assaisonner son rock d'influences diverses et de références locales : Quartiers Nord. Si le groupe est classable dans cette catégorie compte-tenu du look de ses premières années, il s'agit plutôt d'une parodie de hard rock, usant et abusant des clichés du genre pour s'amuser de sa propre caricature. Car l'équipe perçoit le rock au sens large et emprunte allègrement aux musiques traditionnelles, au jazz, au classique ainsi qu'à la variété italienne la plus « douteuse ». Elle passe du rock'n roll déjanté au hard rock sur des textes outranciers empreints de franc-parler marseillais ou à la fusion musicale et à la revendication sociale. Ajoutons à cela une passion pour le théâtre avec la création d'opérettes-rock-marseillaises, sortes de spectacles jubilatoires mêlant deux genres a priori peu conciliables (rock et opérette), et nous voici sur un style singulier que nous aurions du mal à classer par genre et qu'il est plus facile de nommer « Rock marseillais ».

[1] Histoire du Rock à Marseille 1960-1980, Editions le Mot et le Reste, 2017.

Voici comment Michel Embareck perçoit le groupe dans le magazine *Best* en 1982 : « *Marseille possède un groupe hard totalement original, tellement original qu'il n'est pas exportable hors des frontières provençales, si l'on veut en comprendre les textes. Quartiers Nord (qui vient des rues les plus âpres de la ville) chante... en marseillais. Musique dure et humour zappatisant. Sur place, ils ont une cote énorme, due à leur technique impeccable, à leur rôle de pionniers et aux trucs qu'ils racontent. Quartiers Nord est un groupe politique chantant la vie quotidienne des prolos immigrés des cités périphériques. Mais si vous n'êtes pas natifs de la ville, bien branchés sur le parler et les figures de l'endroit, Quartiers Nord, c'est du javanais* ». Plus loin, le journaliste ajoute : « *Plus j'écoute leur premier album et les bandes du second, plus je pense qu'en dépit du handicap que représentent leurs textes pour « l'étranger », Quartiers Nord devrait sortir de ce ghetto. Musicalement, c'est hyper costaud, carré, bien en place. (...) Pourquoi pas Quartiers Nord ? En plus, si l'on cherche à comprendre, c'est marrant et vécu. Alors...»*

Rock des banlieues

Quartiers Nord naît en novembre 1977, avec Alain Chiarazzo, dit Loize et Philippe Troisi à la guitare, Robert Rossi, dit Rock, au chant, François Linget à la basse et Pierre Bedouk à la batterie. Son appellation suggestive, socialement très marquée, répond à l'envie d'inventer un rock empreint du parler populaire de la ville. Les premières répétitions s'effectuent dans un ancien chenil de Saint-Louis. Au *Blues du pâtisier*, au *Demeuré du Rock'n Roll* et aux titres directement inspirés de Led Zeppelin, s'ajoutent des compositions aux passages loufoques inspirés de Zappa. Le premier concert a lieu au Ciné-Viste, le 25 février 1978, suivi immédiatement par celui du 11 mars à la MJC Corderie.

Les passages du groupe s'orientent ensuite vers les Facultés d'Aix et de Marseille. La solidarité des musiciens étant quasiment militante, les répétitions sont parfois carrément annulées pour être remplacées par des séances de tirages d'affiches et c'est le groupe qui, la nuit, affiche l'annonce de ses concerts. Ce mélange de blues-rock dur, chanté en marseillais, virant à des délires « *bêtes et méchants* » à fortes connotations transalpines, reçoit un accueil enthousiaste. Le passage du groupe à la Fac des Lettres d'Aix du 31 mai 1978 bénéficie d'un auditoire de cinq-cents personnes environ, le public étant constitué de « rockers massaliotes », d'étudiants et de professeurs intéressés par le phénomène linguistique. Aussitôt, le chanteur occitan Jean-Marie Carlotti, qui voit en lui le représentant d'un

2001, *L'Odyssée de l'Estaque*, Simiane le 27 juillet 2001. © Bernard Ribet



courant « *francitan* », s'enquiert de lui faire enregistrer son premier album chez un petit label de Cavaillon, la SAPEM, en avril 1980 au studio Gilly Bell de Ventabren, suivi de *Suspect* en 1981 et de *Bancal* en 1983.

Basilic Instinct

En 1987, Quartiers Nord se reforme avec une équipe totalement nouvelle : Robert Rock Rossi au chant, Philippe Troisi à la guitare, Christian Magro à la basse, Christian Bini à la batterie et Olivier Stalla aux claviers. Sa musique est alors portée vers le jazz-rock et le funk. Durant cette période, qui dure jusqu'en 1991, le groupe enregistre deux albums : son dernier 33 tours, *Maman Marseille*, en 1988, et son premier CD, *Fous mais pas fadas*, en 1991.

Après un retour éphémère à un rock-blues plus agressif avec Rock au chant, Loize à la guitare, Laurent Thomann à la basse et Jean-Philippe Meresse à la batterie, concrétisé par l'album *Reliques* (1992), Robert Rock Rossi remonte une équipe avec Hervé Donnadiou et le bassiste Patrick Daraji auxquels se joint le comédien Jacques Huygevelde.

La formation s'adjoit le concours de musiciens différents selon les circonstances, dont le violoniste Nicolas Bufferne, alias Nicolas Zaroff. En 1994, sort l'album *Basilic Instinct*, suivi du concert-spectacle du même nom, le 28 janvier 1995, avec, entre autres, le concours du comédien Richard Martin, du chanteur Jo Corbeau, du violoniste Nicolas Zaroff, des guitaristes Stéphane Hébert et Fabrice Baud, dit Boule, de la chanteuse Marie-Ange Jannuccillo, alias Marie Démon, du claviériste Philippe Torel, alias Phil Spectrum, du chanteur Alain Ortega, du pianiste Henri Gensollen, du percussionniste Riad Bensallem, du guitariste Gilles Maille et du saxophoniste Claude Helick. Le point d'orgue de ce spectacle totalement déjanté reste cependant l'arrivée sur scène d'un troupeau de brebis précédé d'un berger et du groupe folklorique provençal Lou Grihet dou Plan de Cuco.

En 1997, le groupe enregistre l'album *A l'Est de l'Estaque*, avec une partie des musiciens de l'équipe précédente dont Rock au chant, Fabrice Baud et Gilles Maille à la guitare, Guillaume Bonnet à la batterie, à laquelle est venu se joindre le bassiste Étienne Jesel. Dans la foulée, il fête ses vingt ans d'existence par la rencontre des musiciens du moment avec ceux de la formation initiale, le 29 novembre 1997 à l'Espace Julien. Une partie des titres de ce concert exceptionnel paraît, avec des enregistrements plus anciens, dans l'album intitulé *Anthologie Live*.

Opérette-rock-marseillaise

En 1999, Rock entreprend de constituer une nouvelle équipe pour se lancer dans l'élaboration d'un projet qui avait germé dès les premiers mois d'existence du groupe et à ce jour jamais réalisé : la création d'une opérette-rock-marseillaise. À cet effet, il fait appel à la bande élargie : Gilbert Donzel, dit Tonton, et Jean-Marc Valladier se joignent à l'écriture du livret à laquelle la comédienne Edmonde Franchi apporte une contribution importante. En 2000, les chansons du spectacle sortent de façon anticipée sur le dixième album du groupe. Le 9 janvier 2001, l'opérette-rock-marseillaise *2001, L'Odyssée de l'Estaque* est créée au Théâtre Gyptis. C'est un Ovni artistique qui apparaît au groupe comme la concrétisation d'un rêve de jeunesse. Devant l'accueil du public qui jubile et en redemande, l'équipe ainsi constituée se remet à la tâche et crée *Les Aventuriers du Chichi perdu ou La Quête du Gras* en 2003, *La Pastorale mauresque* en 2006 et *Dégun de la Canebière* en 2009, tout en prenant conscience de son rôle de passeur du patrimoine culturel régional avec la revue-rock marseillaise *Les Evadés de l'Alcazar*, créée en 2008.

2001, *L'Odyssée de l'Estaque*, Simiane le 27 juillet 2001. © Bernard Ribet



Quarante-deux ans d'existence

L'activité proprement musicale se poursuit en parallèle comme en témoignent les albums *L'Internationale massaliote* (2003), *Pont Transbordeur* (2005), *Quartiers Nord dessert le 13* (2008), *Les Pescadouze* (2010), *Fainéant et gourmand* (2013). En 2012, le groupe, augmenté d'une section cuivre, crée le spectacle *One Again a Fly* et, en 2014, la comédie musicale et sociale *Tous au piquet !*, dont on retrouve les chansons témoins du passé industriel de la ville et des luttes sociales qui en découlent dans l'album *Le Salaire de la misère* (2014).

En janvier 2018, le groupe fête ses quarante ans d'existence au Théâtre Toursky avec un spectacle sobrement intitulé *Les 40 ans*, sorti en CD et DVD. Aujourd'hui, Quartiers Nord a désormais quarante-deux ans d'existence, enregistré dix-sept albums, créé quatre opérettes-rock-marseillaises, trois revues-rock-marseillaises et une comédie musicale et sociale. Mais l'histoire se poursuit.



Manu Théron et Lo Còr de la Plana lors du Festival Babel Med Music 2010. Photo extraite du livre *La vie en oc. Musique !* d'Elisabeth Cestor et Augustin Le Gall. © A. Le Gall

DANS LE LABYRINTHE ENCHANTÉ DES MUSIQUES DU MONDE

Par Jeanne Baumberger

Polyphonies méditerranéennes, rythmes sud-américains, voix de l'Afrique noire et du Maghreb, « tradinnovation » occitane : Marseille est devenue en trente ans un creuset musical où les sons se métissent à l'envie pour lier le passé et le présent, l'ici et l'ailleurs, le poétique et l'exubérant. Un cocktail entêtant. Sans contre-indication !

On se souvient de l'excellent cocktail mandarin-citron-curaçao préparé par César au mépris des règles de l'arithmétique. Cet art (consommé) de mêler des ingrédients variés selon un dosage au *feeling* se retrouve dans les musiques du monde qui s'inventent aujourd'hui à Marseille. Toutes suivent le principe de base de la *sono mondiale*^[1] : faire appel à tel ou tel patrimoine musical. Parfois dans sa pureté originelle. Plus souvent pour le mélanger à des sonorités venues d'autres traditions, le tout en proportions variables, et quitte à y ajouter un zeste emprunté aux musiques urbaines ! De métissages en fusions, Marseille a développé, en quatre décennies, une créativité reconnue (et enviée) dans ce domaine.

[1] Forcée par Jean-François Bizot, le fondateur du magazine *Actuel* et de Radio Nova, l'expression a été largement adoptée comme synonyme de « musiques du monde ».

La pochette, devenue « culte », du troisième album de Massilia Sound system, *Commando fada* (1995).



Une genèse paradoxale sur un rythme de reggae

Pour en comprendre l'alchimie, il faut remonter à l'orée des années 1980, lorsque Peter Gabriel et autres stars anglo-saxonnes, bientôt soutenus par l'industrie du disque et certains médias comme MTV, se mettent à prôner ces « hybridations » tous azimuts. Marseille semble alors bien loin de ce désir de musiques sans frontières. Tenue pour un « désert culturel », déconsidérée par les élites nationales, elle est en outre tétanisée par une « psychose de l'insécurité » qui, doublée d'une sérieuse tentation xénophobe, l'a quasiment dépouillée du goût de la fête. Et de son identité culturelle propre. Vieux fond provençal oublié, musiques des différentes vagues migratoires ignorées ou cantonnées aux fêtes communautaires, héritage non assumé du « genre marseillais » et autres opérettes de l'Entre-deux-guerres : la ville fait silence sur sa singularité, quand elle ne la renie pas...

De par sa force prescriptrice, la *sono mondiale* va la sortir de l'impasse ! D'abord à bas bruit, dans les années 1980, puis ouvertement au cours de la décennie suivante, Marseille tire enfin parti de son méli-mélo de peuples et de cultures, affirme son identité composite, et se met à l'unisson de la planète ! Le coup d'envoi du processus est donné, de façon assez surréaliste, dans la marginalité des premières radios libres et des MJC, par le chanteur Jo Corbeau. Le premier, il « annexe » le reggae : la rythmique reste jamaïcaine, mais « le rasta de Mourepiane » « toaste » (tchatche) désormais sur des thèmes spécifiquement marseillais (avec comme cri de ralliement le célèbre *Yéba ! Aioli !*).

Il est bientôt suivi par Tatou, qui, dès qu'il aura trouvé des acolytes pour former le Massilia Sound System, optera, quant à lui, carrément pour l'occitan (« *Parla patois !* »). Contre toute logique marchande, la greffe prend : un public d'abord local, puis « nationalplébiscite » - jusqu'à en faire un véritable phénomène - ce « *regg'aioli* » qui célèbre Marseille, son art de vivre, son humour, mais aussi ses colères et ses luttes. Trente-sept ans plus tard, le *òai* reste la consigne !

« Tradinnovation » occitane et multiples fusions...

Le mouvement n'en reste pas là ! Car on assiste bientôt à une époustouflante relecture du répertoire provençal ancien. Alors que le *revival* occitaniste des années 1970^[2] n'avait eu qu'un impact relatif à Marseille (sans doute parce que trop rural), des artistes puissants et charismatiques comme Manu Théron et Sam Karpienia redynamisent ces musiques, leur apportent un souffle innovant et actuel via leurs groupes respectifs et successifs (Gacha Empega, Lo Còr de la Plana, Dupain, Forabandit, De la Crau...).

Un second courant puise à foison dans les traditions musicales du monde et les vivifie par tout un jeu de rencontres, d'échanges et de mises en commun : le vivier local, déjà abondant et éclectique – Gil et Sylvie Paz, Simon Bolzinger, Maurice El Médioni, Bruno Allary, Françoise Atlan, Juan Carmona, Lévon Minassian, Temenik Elektrik – est constamment enrichi par l'apport de musiciens étrangers installés à Marseille (les Iraniens Bijan Chemirani et Shadi Fathi, l'Algérien Fouad Didi, la Chinoise Sissi Zhou, le Vénézuélien Rafael Quintero, le Cubain Ruben Paz, le Brésilien Cristiano Nascimento, l'Italienne Maura Guerrera, l'Indien Nabankur Bhattacharya, le Guinéen Ba Cissoko...).

De Barrio Chino à Rassegna en passant par Les Dames de la Joliette ou Radio Babel, les explorations-fusions des

musiques du Sud - bassin méditerranéen en premier lieu, mais aussi Afrique noire, Moyen-Orient ou Amérique latine - sont particulièrement fructueuses. Elles sont au cœur de la *Marseille's touch*. Et comme ces agiles adeptes du *crossover* sont aussi des pédagogues prosélytes, on trouve, à l'autre bout de la chaîne, à la fois un public fidèle et connaisseur, et quantités de cours où petits et grands s'initient, en amateurs, aux rythmes arabo-andalous, caraïbes, indiens, aussi bien qu'aux polyphonies méditerranéennes !^[3]

Apparition des lieux, multiplication des initiatives

Autre facteur déterminant : l'apparition, entre 1985 et 1995, d'infrastructures qui permettent aux musiques du monde de s'ancrer dans la ville. A l'époque, le périmètre entre la Plaine et le cours Julien, libéré par le déménagement du marché de gros, devient « LE » quartier de la musique ; les anciens entrepôts et autres mûrisseries de bananes se transforment en une myriade de bars musicaux, restaurants et cafés-musique. Beaucoup, à l'instar de la Maison Hantée, sont résolument rock, mais ne négligent pas le reggae et la *world music*. Sur le cours même, en lieu et place de la Halle Decugis, s'ouvre, en 1984, l'Espace Julien, qui, d'emblée, se positionne comme un lieu d'expression et de diffusion professionnel (et professionnalisant) des musiques actuelles et des musiques du monde. C'est toujours le cas trente-sept ans plus tard !



Sam Karpienia, l'homme qui prouve que l'occitan est une langue rock ! © DR

[2] On pense en particulier à Jan-Màri Carlòtti et son groupe pionnier Mont-Jòia. [3] Les enseignements se développent dès les années 1980 : un ex-soliste du Ballet national du Cameroun, Bami Tsakeng, ouvre la première école de percussions africaines de Marseille en 1983. La même année, l'association Ecume inaugure des échanges culturels et des enseignements croisés, spécialement musicaux, entre pays du bassin méditerranéen, expérience qui trouvera un aboutissement, en 2015, avec la création de l'ambitieux Institut international des musiques du monde à Aubagne.



— Autour du fondateur, Bruno Allary, les musiciens de la Compagnie Rassegna : Hassan Boukerrou, Sylvie Paz, Fouad Didi, Carine Lotta et Julian Babou

© Patrick Gherdoussi

La Fiesta ne sera jamais exclusivement dédiée aux musiques du monde, mais celles-ci y tiendront toujours une place essentielle. De Cesária Evora à Khaled, en passant par Paco de Lucía ou Alpha Blondy, les plus grands noms de la *world music* s'y produiront, sans oublier les autochtones (Ah, l'anthologique « *concert des 30 ans* » du Massilia...). De plus, Latinissimo, l'association organisatrice, aura l'excellente idée de créer, en 2005, une manifestation spécifiquement dédiée au genre, Babel Med Music, conjuguant rencontres professionnelles dans la journée et concerts publics le soir. Faute de financements, la manifestation s'était arrêtée en 2018, mais elle est en train de renaître de ses cendres (cf. p. 123), signe que Marseille reste un point de référence pour les musiques du monde.

En guise de conclusion...

Cette réussite, on l'a vu, tient essentiellement à l'audace et à la créativité d'artistes singuliers et poètes, travaillant « au coup de cœur », loin des formatages de l'industrie musicale. C'est là sa force (artistiquement), mais aussi son talon d'Achille (économiquement). Ajoutons une dernière chose : que l'on s'intéresse ou pas aux musiques du monde, leur forte présence à Marseille dit vraiment quelque chose d'essentiel sur la ville, la perception qu'elle a d'elle-même et l'image qu'elle renvoie.

En 1987, au lendemain du quatrième attentat à la bombe contre la Maison de l'Étranger, son directeur, Spyros Theodorou, déclarait : « *On ne peut pas répondre au racisme par la rationalité. Moi, j'y réponds par la beauté des spectacles que je propose, par l'émotion qu'ils suscitent.* » Dix ans plus tard, en 1997, Massilia Sound System renchérissait avec la chanson *Ma ville est malade* : « *Lançons un grand débat, parlons d'identité/ Montrons à tous ces pébrons que nous savons ce que c'est / La Provence a des valeurs ; j'ai nommé : l'hospitalité/ Oublions le doute et la peur ; c'est de l'avant qu'il faut aller !* ». Avec ces musiques comme antidote (aux discours d'exclusion) et comme boussole (pour savoir où l'on va sans oublier d'où l'on vient), les Marseillais sont bien outillés pour suivre le conseil !

LA PHOTOGRAPHIE MARQUEUSE D'HISTOIRES

Par Bernard Muntaner,
critique d'art, commissaire d'exposition

Depuis son avènement, la photographie n'a cessé de tracer des repères à chaque mouvement du temps. Elle nous renvoie aux comportements et aux modes de vie, qu'elle soit sociale, migratoire, familiale, professionnelle ; elle parle de l'élégance des modes changeantes, des monuments aux architectures à l'esthétique novatrice, des paysages qui entourent la ville et la transforment, des ports et des moyens de navigation, de l'urbanité évolutive avec ses grandes voies qui se déploient sous les voitures toujours plus nombreuses... Les photos les plus récentes garantiront à nos descendants ce que les anciennes nous ont légué : des marques pérennes de l'histoire d'une société en marche et en expansion.

Marseille a été dès le début un creuset prolifique, un sillon fertile pour les amateurs et les professionnels de la photographie. Beaucoup de photographes y sont nés, d'autres y vivent et y travaillent au quotidien ; c'est par eux que la photographie continue à marquer des histoires, et pas seulement marseillaises. Ils sont de ceux-là, les quelques noms qui suivent. Qu'ils aient pratiqué la photographie de façon documentaire, plasticienne, poétique, critique, ils ont inscrit leur vision du monde, réel ou fantasmé, avec ce médium qui met à distance, pour mieux le voir, ce qui pourrait nous échapper.



Marc Chostakoff

h79, île d'Endoume, 2014

Marc Chostakoff s'est fait connaître par sa série « Horizons ». Face à la mer, il prend des prises de vues du plan d'eau et retravaille ses images sur ordinateur afin de leur donner une réalité transmutée où se conjuguent étonnement, fantasme, illusion, inquiétude et poésie. Ces images se singularisent par la présence d'espaces évidés, creusés dans l'eau. On se confronte alors à son impossible saisissement. Là, devant les îles, près des calanques, la mer est pliée en escaliers comme pour mieux accompagner notre descente dans les abysses et en découvrir les fonds secrets chthoniens, ou celui du monde du silence. Fascination de l'image qui nous rend vraisemblable une impossible réalité.

Marc Chostakoff, né à Casablanca en 1961, diplômé des Beaux-Arts de Marseille. Il débute ses premières recherches de créations numériques en 1989, et ses premières images sont exposées en 1992. Publications : Mer de nuages, Félix Ziem à Marseille.



Alfons Alt

Skyline Marseille 19,21- 120 x 200 cm, 2013-2020

Les œuvres d'Alfons Alt font se rejoindre la photographie et la peinture. Ces deux expressions tendent à distendre et à resserrer un propos antagoniste qui ouvre le champ de la réalisation artistique vers une fusion de deux techniques s'affirmant dans leur différence et leur complémentarité. Notre perception en est troublée, et se fraie un chemin spéculatif dans un propos singulier qui caractérise ses œuvres. On suit le geste du pinceau qui a déposé les pigments aux endroits choisis de la photo. Elle se départit alors de sa structure première pour engager ses signifiants réalistes dans une aventure picturale gestuelle et abstraite. Les champs d'expressions apparemment éloignés constituent un resserrement visuel qui souligne la question de l'entre-deux ; à la fois dans ce qui sépare et ce qui réunit, procédé qu'il nomme « Altotype ».

Alfons Alt, né en Bavière en 1962, s'installe en France et à Marseille en 1985. Il se forme aux procédés anciens chez J.P. et C. Sudre, puis chez J. Guillumet à Barcelone. Publications : Monographie. Effondrement des certitudes. La Voie de l'écuyer. Altitude, Massilia, Warum Nicht ?



Gérard Detaille

Cathédrales à quai, 2007

Il prolonge une lignée de photographes emblématiques, celle de son père Albert et de son grand-père Fernand, qui succéda au célèbre Nadar venu s'installer sur la Canebière en 1897. C'est comme s'il y avait eu un passage de relais, par appareil photographique interposé, durant plus d'un siècle, pour traduire la vie marseillaise, dans ce qu'elle a de plus pittoresque et de modernité. C'est ce que raconte l'agitation et la vie des gens, les nombreux métiers, les zones industrielles, les ports, les constructions et les démolitions diverses qui ont changé au cours des décennies le visage et l'attrait pour la cité. Trois parcours qui nous laissent en mémoire des clichés empreints de nostalgie du temps d'hier et dans quelques années celui d'aujourd'hui... Dans cette photographie, le rapprochement inattendu entre ce ferry et la cathédrale de la Major, illustre symboliquement la présence contiguë de ces temps espacés.

Gérard Detaille, né à Marseille en 1948. En 1971, il succède à son père ; il s'oriente plus particulièrement vers la photographie industrielle, développe les techniques nouvelles, introduit la photo aérienne, le panoramique et le grand format. Fort d'un fonds photographique exceptionnel qui remonte à 1880, il assure avec son épouse Hélène la conservation et la diffusion des Archives Detaille : un patrimoine rare et extrêmement précieux pour une ville comme Marseille. Publications : Marseille Naguère. Marseille, un siècle d'images. Le Pays d'Avignon. Detaille, trois générations de photographes à Marseille, en Provence, en Méditerranée. Marseille : le Quai de la Fraternité...



Serge Assier

Le Repos de Neptune - Pietracorbara, novembre 1989

Il a photographié de grands noms du cinéma et de nombreux écrivains. En approchant le visage de ces auteurs, poètes et romanciers pour les photographier, il a coexisté avec l'écriture, les mots, la pensée, lui qui quitta l'école très tôt à 14 ans. Il côtoya des figures emblématiques, tels René Char, Fernando Arrabal, Yves Bonnefoy, Michel Butor, Marguerite Yourcenar, Marguerite Duras, dont certains d'entre eux accompagnèrent ses photos de leurs écrits. Est-ce l'expérience du jeune berger adolescent, familiarisé avec la vie simple des animaux dans la nature, qui a développé le regard bienveillant du photographe, et qui a su rendre compte de cette humanité généreuse dans ses clichés ? On y découvre un regard aimant et le respect de l'altérité sur les sujets de la vie de tous les jours. La photo reproduite ici illustre bien la délicate et respectueuse attention portée à un lieu dépouillé de fortune, où la lumière, venue de l'ailleurs d'une fenêtre, dessine la chevelure et la barbe du personnage dans l'authentique présence d'une humble majesté.

Serge Assier, né en 1946, dans le Luberon, vit et travaille à Marseille. Ses photos sont dans plusieurs musées dont le Centre Pompidou, l'International center of photography, à New York, la Bibliothèque nationale de France. Publications : René Char/Serge Assier. Quatre rives et un regard. Cannes, 20 ans de festival. Good Mistral. 3140 m² sur le Vieux-Port. L'Estaque. Cronaca di Roma. Correspondances, Portraits d'écrivains.



Camille Moirenc

Les trois phares de Marseille, 2018

46

La prise de vue associe ici trois architectures remarquables et emblématiques de Marseille aujourd'hui : au loin, comme un passé bien protégé par le présent, Notre-Dame de La Garde est encadrée de deux architectures contemporaines poursuivant la projection dynamique de ce à quoi tient la ville : le parti pris d'un rapprochement passé et futur. Les photos de Moirenc allient la rigueur de la composition à la sensibilité d'un regard sur les espaces paysagés et le monde vivant dans quelques coins de nature où se manifeste l'humain. Ses vues d'hélicoptère nous font découvrir des espaces inaccessibles pour chacun de nous. Ses prises de vues de la côte marseillaise nous offrent une géographie s'étalant sur 115 kilomètres, enrichissant les repères spatiaux qui nous sont familiers, ceux découverts uniquement à l'occasion de nos promenades ou de nos randonnées.

Camille Moirenc, né en 1966 à Aix-en-Provence. Publications : 438 km du littoral des Bouches-du-Rhône. Rhône, un fleuve. Marseille, l'Heure bleue. Dracénie, Terres de Provence. Ma Provence. Marseille la métropole. Marseille, nouveau portrait.



Olivier Rebufa

Balade sur la Corniche, 1990

Entrer dans le monde d'une échelle réduite. Se faire tout petit pour jouer avec les jouets. Être l'amant, l'ami, le patron de Barbie, et inventer des histoires d'un quotidien miniature, où l'amour, les tâches ménagères, le voyage, les vacances, l'érotisme, tout ce qui nous est familier, est rejoué dans un décor qui rend vraisemblable le simulacre. La prise de vue de ses photomontages raconte une autofiction, où l'humour rejoint la vraie vie et d'autres sublimées, qu'entourent la poésie et le merveilleux de l'onirique. Qui n'a jamais imaginé entrer dans la voiture téléguidée de son enfance ? Le photographe amène Barbie, sa dulcinée, faire un tour de Corniche en décapotable, pour admirer la mer. L'instantané se fait lors du passage devant *La Porte de l'Orient*, le monument aux Armées d'Afrique ; clin d'œil malicieux pour celui qui est né à Dakar...

Olivier Rebufa, né en 1958 à Dakar, vit et travaille à Marseille. Depuis 1998, son travail élabore un grand photo-roman avec, comme personnages principaux, la poupée Barbie dans sa version occidentale, puis africaine, et son autoportrait découpé en taille réduite. Publications : Au Royaume de Babok. Olivier Rebufa, portrait de l'artiste en morceaux. Olivier Rebufa. Opening Book.



Christian Ramade

Les Flots Bleus, 1998

L'entièreté de ses photographies est issue de ses voyages, marcheur toujours accompagné de son appareil photographique en bandoulière. Le jour, la nuit, il capte des ambiances particulières, qu'elles soient d'un climat atmosphérique et poétique dans ses vues de Marseille, ou d'une rencontre incongrue entre des événements qui se télescopent comme dans la série des « *Faux semblants* » qui construisent des rencontres analogiques bien venues. Cette photo emblématique de la brasserie des Flots Bleus sur la Corniche associe la vertigineuse composition en courbes ondulantes à la nostalgie de ce lieu aujourd'hui détruit. Pérennité photographique et permanence de la mémoire.

Christian Ramade, né en 1947 à Marseille, collabore pendant dix ans avec le réseau des « 100 sites historiques de la Méditerranée » (Nations Unies), crée le festival Aubagne en Vue. Publications : Marseille vraiment. Marseille, Chemin d'intimité. Ceci n'est pas une carte postale. Œil Étonné...



Emmanuelle Germain

Renversée, 2013 (Barbara Sarreau, danseuse et chorégraphe)

Dans une photo de paysage *animé*, c'est le fond immobile qui pousse le personnage vers nous, alors que, pour Emmanuelle Germain, « *C'est le personnage qui révèle le paysage* » en effectuant une chorégraphie improvisée avec l'espace urbain que la photographe a précédemment, et longuement choisi. Dans cette photo, le corps est en mouvement, en suspension, il crée une partition visuelle avec la rigueur graphique et immobile de l'environnement. Autorité de l'architecture et fragilité de la danse, instant éphémère dans un espace partagé.

Emmanuelle Germain, née en 1970 dans les Côtes d'Armor, vit et travaille à Marseille. Étudie la photographie à The Art Institute of Boston, et à l'ENSAV La Cambre, Bruxelles. Publication : Opening Book.



Franck Pourcel

Homme à quai, Port Autonome, 2005

48

Dans cette photo, on pourrait voir se rejouer le désir de départ de Marius pour un ailleurs fantasmé, lorsqu'il regardait s'éloigner les navires avec ses rêves restés sur les quais du Vieux-Port. Cette photo traduit aussi « *le laissé pour compte* », l'oublié, qui est aussi au cœur de la réflexion de l'auteur, qui pose son regard entre ce qui est « *habitable et inhabitable, acceptable ou inacceptable* », des questions qui s'avèrent pour lui prépondérantes dans une vie au capitalisme hégémonique. Son important travail qui s'est concrétisé à travers *Ulysse et les constellations*, retrace son périple : « *J'explore depuis de nombreuses années un paysage méditerranéen renouvelé, en interrogeant sa modernité où se confrontent immuabilité et changement. J'élabore avec la Méditerranée une nouvelle géographie plus humaine, plus sensible et personnelle.* »

Franck Pourcel, né en 1965 à Avignon, vit et travaille à Marseille. Publications : Ulysse ou les constellations. La Petite mer des oubliés. De Mer, de pierre, de fer et de chair. Histoire du Port Autonome de Marseille. De Gré ou de force. Noailles à l'heure de la réhabilitation.



Gilles Martin-Raget

Une silhouette de Marseille tandis que des voiliers régatent en rade sud durant la Semaine Internationale de Méditerranée, 1991

Cette photo est d'autant plus remarquable qu'elle est inattendue. Elle ne rend pas compte des couleurs habituelles, des différents bleus de la mer et du ciel, des voiles saturées de couleurs, des paysages marins à la végétation d'un vert profond sur fond de rochers blancs, et, enfin, de la forte lumière. Ici, l'atmosphère est plus mystérieuse, plus soyeuse ; c'est l'étrangeté d'un extrême couchant qui nous dévoile le paysage. Les formes se découpent en silhouettes noires, comme une écriture d'ombres, sur un plan d'eau doré et luminescent. Les voiliers animent de leur va-et-vient l'entre-deux des collines opposées. On entendrait respirer doucement le clapotis de l'eau.

Gilles Martin-Raget, né à Arles en 1955, vit et travaille à Marseille, où il exerce le métier de journaliste et photographe de mer. Publications : Le Patrimoine de Marseille, une ville et ses monuments. Marseille en mer. 13^e ciel, photographies aériennes des Bouches-du-Rhône...



Bernard Plossu

Vue de la Major depuis le Mucem, 2015

Il est fidèle depuis le début à son Nikkormat de 50 mm qui rend compte de vues « sans façon », à l'apparence banale, sans artifice et sans les déformations technologiques des objectifs sophistiqués. C'est ce parti-pris qui fera sa signature, celui d'un regard intimiste sur la famille, les rues des villes graphitées par des ombres très noires, les voyages proches ou lointain, la vie des gens, les portraits. Comme il le dit : « *La photographie, c'est une disponibilité au hasard, (...), et on a celui qu'on mérite. On ne prend pas de photos, mais ce sont les photos qui vous prennent.* » On ne saurait mieux dire que ses photos ne sont pas le résultat d'une anticipation, mais d'une rencontre avec l'instant-sujet que la sérendipité qui fait grâce au hasard révèle à notre aptitude à agir.

Bernard Plossu, né en 1945 au Sud Vietnam, vit et travaille à La Ciotat. Publications : Roma. Le Voyage mexicain. Le Souvenir de la mer. Rétrospective 1963-2006. L'Étrange Beauté de la ville d'Hyères. Western Colors. 2CV, un air de liberté. L'Amour de la marche. La Montagne blanche, randonnées sur la Sainte-Victoire. Monet intime.

Il faudrait encore citer de nombreux autres acteurs qui ont Marseille en question ou qui y sont installés pour y travailler leur création, dont quelques-uns d'entre eux : **Antoine d'Agata** sort ses photos de la nuit, qu'elle soit physique ou mentale, c'est dans l'obscurité qu'il développe une esthétique parfois violente, où les corps et les sentiments rejoignent ses obsessions – **Carolle Benitah** revisite d'anciennes photographies de famille sur lesquelles elle brode au fil rouge une traçabilité autobiographique et fictionnelle – **Patrick Box**, proche des artistes marseillais, nous a montré, avec son regard, l'intimité de leurs ateliers – Les photos de **Ariadne Breton-Hourcq** sont plongées dans un univers graphique ouaté où rien ne pèse, ni ne pose – **Jean-François Debienne** se tourne vers un patrimoine industriel témoignant d'un passé englouti, qu'accompagnent des souvenirs d'enfants, de parents ou grands-parents ouvriers-acteurs – Chez **Monique Derégibus**, les photos rendent compte de territoires spécifiques, proches ou lointains, dans lesquels le statut de l'image et du regard interrogent l'interprétation du visible et de sa lisibilité – **André Forestier** travaille sur le paysage urbain, et rend compte des activités humaines qui refigurent l'environnement partagé – **Sophie Guin** donne à voir le silence de ses photos, dans des intérieurs empreints d'une discrète intimité – **Yohanne Lamoulère** s'imprègne de la ville de Marseille pour souligner les fractures des habitants et des habitations des quartiers nord, dans une fragilité poétique en morceaux – **Michel Lamourdedieu** met en scène des modénatures d'architectures qui se révèlent en limite de leur ombre portée – **Fabrice Ney** s'intéresse au paysage et à tout ce qui implique la trace des lieux dans le temps, une quête dans une vision sociologique – **Matthias Olméta** utilise le procédé de l'ambrotype qui favorise les noirs de velours profonds, révélant, comme surgis d'un temps ancien, les portraits d'enfants et de personnes âgées, ou des natures mortes profondes – **Claire et Philippe Ordioni**, inventent un théâtre baroque où les invités sortent de leur isolement d'anonymes pour devenir le sujet exposé en pleine lumière – **Michèle Sylvander** convoque souvent la photographie pour enrichir ses recherches artistiques dans ce qui est son « *très intime chemin d'investigations* ».

PHILIPPE PUJOL :

« Je ne me ferme aucune porte dans le domaine de l'expression, à condition, bien sûr, d'être crédible »

Propos recueillis par Karine Michel



Journaliste, auteur et réalisateur, Philippe Pujol a fait de Marseille son territoire. Au travers de reportages, de livres et plus récemment de films documentaires, il nous livre un travail exigeant et passionné sur les quartiers populaires de la ville et la misère de ses habitants. Privilégiant la rencontre et l'émotion, il passe de l'écrit à l'image sans transition, avec l'envie d'explorer toute forme d'expression.

Revue Marseille : Marseille est au cœur de votre œuvre. Est-ce une source inépuisable d'inspiration ?

Philippe Pujol : Oui. Pour les mille prochaines années, sans problème ! A Marseille, il y a une universalité qui évoque en même temps la Méditerranée, l'Europe et le monde. Ici, la mixité est intégrée depuis plusieurs siècles. On dit de Marseille qu'elle est une ville violente. Je ne le crois pas. C'est une ville bruyante. Une ville qui a un langage commun dans son vocabulaire et ses centres d'intérêt, où existe une effervescence culturelle permanente et une population qui s'adapte à tout. C'est la grande force de Marseille. C'est pourquoi, journalistiquement parlant, elle est dotée d'un intérêt éternel. Même si je n'en ai pas toujours fait mon seul sujet de fiction, j'en ai fait mon territoire au sens professionnel du terme. En revanche, je ne suis pas corporatiste et que ce soit dans la musique, le dessin, la photo, le dessin animé... , je ne me ferme aucune porte dans le domaine de l'expression, à condition, bien sûr, d'être crédible.

R. M. : Quelle a été votre motivation pour passer de l'écrit au documentaire ?

P. P. : Je fais de l'audiovisuel depuis toujours, sans avoir fait d'études dans ce domaine. Déjà, pour mon mémoire de maîtrise de biologie des populations, j'avais réalisé un film documentaire qui représentait l'homme comme un animal dans la ville ! Aujourd'hui, dans la réalisation de films documentaires, c'est la complémentarité qui m'intéresse. La possibilité d'exprimer ce qui n'est peut-être pas passé dans mes livres et qui touche à l'émotion du spectateur par la voix, la musique, le visage, le mouvement... Même si *La Fabrique du monstre* a sensibilisé le lectorat des quartiers nord, mon but est d'élargir mon audience aux

classes populaires. C'est d'elles dont je parle. Il est très difficile de s'intéresser à la population des quartiers tout en les intéressant en retour. C'est ce qui m'anime et que j'essaie de faire.

R. M. : Vous entrez dans des milieux plutôt fermés avec votre caméra. Comment y parvenez-vous ?

P. P. : C'est ma marque de fabrique... Ce n'est pas sur mon nom que les portes s'ouvrent. Tout l'enjeu est d'instaurer un climat de confiance. Je n'ai pas eu plus de mal à entrer dans le milieu de l'Islam pour *Djellabah-basket* que dans celui des stups. A partir du moment où les gens me font confiance, ils ont confiance en ma caméra. Ensuite, il faut trouver le bon niveau de proximité, tout en respectant la distance et surtout ne jamais trahir les propos, y compris de ceux que je considère comme « *les méchants* » ou de ceux qui ne correspondent pas à mon idéologie.

R. M. : Vous ne commentez pas toujours vos films documentaires. Pourquoi ?

P. P. : C'est la grammaire de l'image qui fait tout le boulot. En cela, il faut rester raisonnable avec la subjectivité. Par exemple, *Péril sur la ville* est un film subjectif. Je ne prétends pas que ce soit l'unique vérité, mais j'ai respecté mon angle. J'aurais pu y rajouter la vie impossible que mènent certains jeunes aux habitants de Saint-Mauront ou l'intolérance poussée de quelques riverains... Cela se comprend sans commentaire. J'essaie d'être honnête et le plus juste possible.

R. M. : Justement, pourquoi avoir choisi Saint-Mauront pour le tournage de *Péril sur la ville* ?

P. P. : Parce que je pense que ce quartier va disparaître de façon inéluctable. Je n'ai aucun espoir. Un an et demi après, il n'est déjà plus comme je l'ai filmé. Je voulais montrer les derniers instants d'un quartier vivant et pauvre. Aujourd'hui, il n'est plus que pauvre. C'est Brooklyn dans les années 1980, *Do the right thing* de Spike Lee au format documentaire. Pour autant, les personnages ne savent pas qu'en jouant avec le jet d'eau dans la rue ils reproduisent une scène du film. C'est génial. C'est aussi la preuve qu'ils ne font jamais semblant.

R. M. : Quid des solutions pour la jeunesse des quartiers populaires marseillais ?

P. P. : Je crois beaucoup à l'industrie du cinéma à Marseille. C'est pourvoyeur d'énormément d'emplois qui font rêver la jeunesse. Sans devenir acteur, il y a une cinquantaine de métiers possibles autour du cinéma. Prenons exemple sur le modèle économique de la série *Plus belle la vie*.

Les jeunes parlent tous deux à trois langues ; c'est quand même farfelu de ne pas utiliser ce potentiel. Quelques cent-quatre-vingts langues sont recensées à Marseille. Alors, concurrençons Barcelone qui a le monopole de la traduction dans l'audiovisuel en créant, par exemple, une maison de la traduction en lien avec l'Université.

R. M. : Dans *La Fille qui ne veut pas sortir de chez elle* réalisé pour Manifesta 13, vous nous faites entrer dans un univers plus proche du cinéma. Vous envisagez de réaliser un film ?

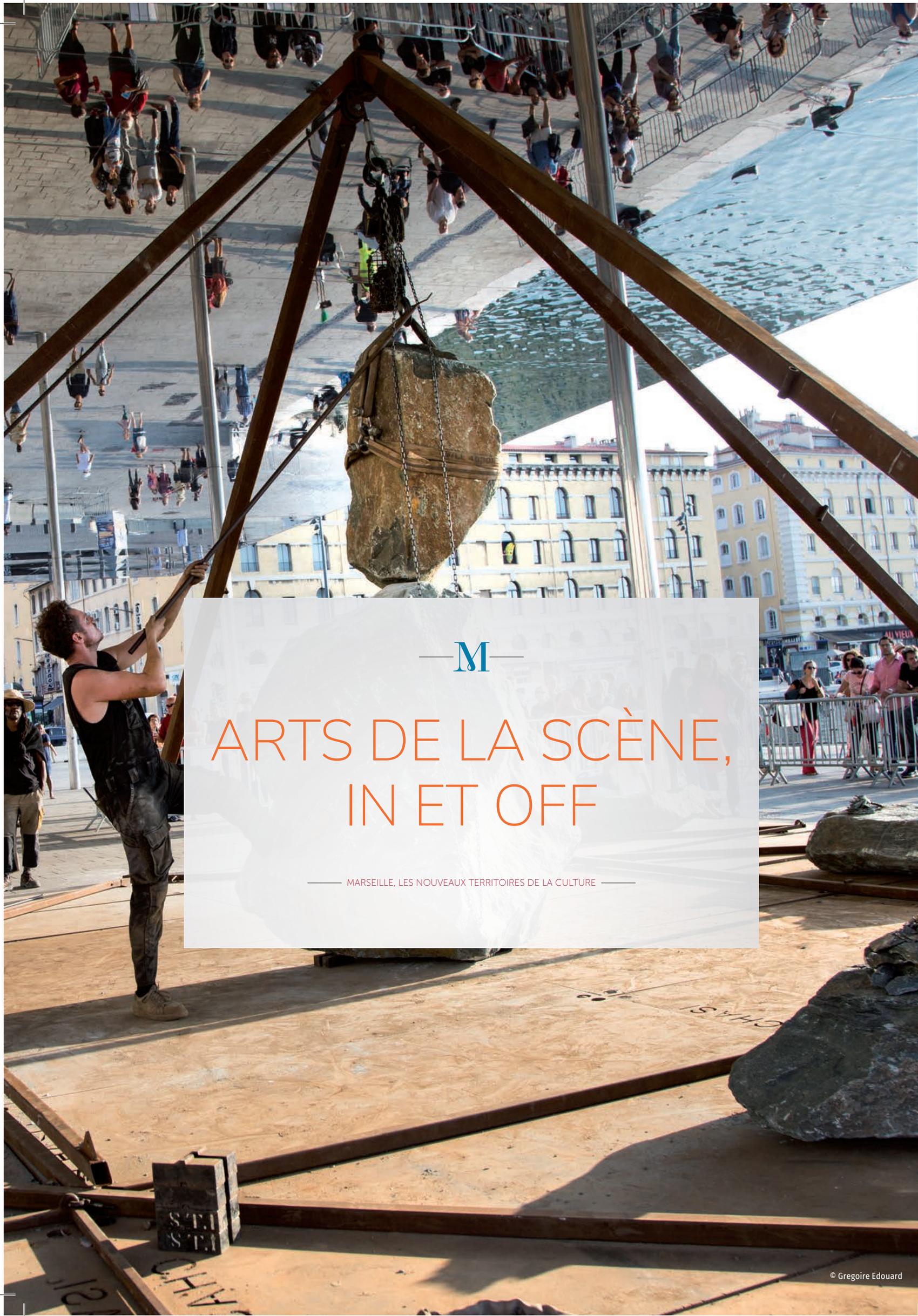
P. P. : J'ai un grand projet de film de fiction sur les jeunes, style cinéma réaliste américain, très *Sundance*. Pas les *wesh wesh* des quartiers ou la petite bourgeoisie à la française style Rohmer. Plutôt un film qui se rapprocherait de *Juno* de Jason Reitman ou *Elephant* de Gus Van Sant. En France, on ne sait pas faire des films de *teenagers*. J'ai tout en tête... le *pitch* est prêt ; j'ai déjà travaillé sur toute la structure. Il ne manque que les moyens. Mais j'ai très envie de montrer cette jeunesse ultra majoritaire qui vit dans les banlieues pavillonnaires et qu'on ne regarde pas.

R. M. : Vous êtes un citoyen engagé dans la vie de la cité. Quelle en est votre vision aujourd'hui ?

P. P. : Marseille a subi un bombardement de spéculation immobilière comme si quarante mille logements s'étaient effondrés ces dernières décennies. Je crois qu'il faudra au moins trois mandats successifs de bonne gestion de cette ville, peu importe avec qui pourvu qu'on mette en place un vrai projet de reconstruction. Il faut du temps et surtout de la transparence. Il n'y a pas le choix ! Enfin, il faut mesurer à quel point cette ville gagnerait à réconcilier ses quartiers populaires et ses quartiers sud, dotés d'un langage commun. Cela passera par des projets culturels ambitieux qui feraient se déplacer, en même temps, le public de Jul et celui de l'Opéra. C'est le but et cela ne peut se réaliser qu'avec le soutien des institutions.

R. M. : Quels sont vos projets ?

P. P. : La liste est longue ; le temps me manque ! Sur le feu, j'ai trois documentaires, deux projets de théâtre avec le Festival de Marseille et un projet musical. Tous sont lancés. Je travaille également sur un scénario de fiction pour l'adaptation de l'un de mes livres, mais il est trop tôt pour en parler. Enfin, j'ai un projet de série attendu depuis longtemps par Gaumont. Mais en ce moment, ce qui me démange, c'est l'envie d'écrire mon prochain livre, un *scoop* : le sujet n'est pas Marseille !



— M —

ARTS DE LA SCÈNE, IN ET OFF

— MARSEILLE, LES NOUVEAUX TERRITOIRES DE LA CULTURE —



Room With A View, première création du collectif (LA) HORDE, février 2021. © Aude Arago

UNE NOUVELLE PAGE S'ÉCRIT POUR LE BALLET NATIONAL DE MARSEILLE

Par Cathy Berbon
Conseillère Culture Arts de la Scène

Le départ de Roland Petit, qui s'est effectué dans une ambiance pour le moins tendue, n'a pas permis une succession sereine depuis plus de vingt ans, tant il avait façonné le Ballet National à sa mesure.

D'un point de vue artistique, les directions suivantes, assurées successivement par Marie-Claude Pietragalla, Frédéric Flamand, Emio Greco et Pieter Scholten, qui avaient tout à reconstruire en termes de productions et de visibilité du Ballet National ne l'ont pas inscrit dans de nouvelles aventures singulières et marquées.

Le Ballet National de Marseille, devenu Centre Chorégraphique National en 1984, ne s'est pas adapté aux profondes mutations qu'ont occasionné les changements de direction artistique, tant il était modelé en fonction du projet initial. L'Etat et la Ville ont tiré profit des enseignements des différentes crises traversées par cet établissement depuis le départ de son fondateur afin de le projeter dans un nouveau projet fédérateur, porteur d'une image forte et spécifique.

La nouvelle identité du Ballet National de Marseille et son audience locale, nationale et internationale s'affirment dans un projet innovant, singulier et unique ancré dans ce territoire, afin de permettre au BNM de redevenir un lieu d'excellence, comme il le fût du temps de Roland Petit et ne l'a plus été depuis. C'est ainsi que le choix de la nouvelle direction du collectif (LA) HORDE, composé de Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel, s'est imposé à la tête du Ballet National de Marseille le 2 septembre 2019.

Ces trois jeunes artistes, issus des arts décoratifs et du champ chorégraphique, fondent (LA) HORDE en 2013, nom choisi pour sa capacité d'inclusion et d'expansion, afin d'explorer les codes de diverses disciplines dans les milieux de l'art vivant et des arts visuels en plaçant le corps au centre de leur création. Ils signent notamment des œuvres issues de leurs rencontres avec différentes communautés en ligne afin de définir ce que devient la danse après l'avènement d'Internet, définissant le phénomène sous le terme des « danses post-internet ».

(LA) HORDE réalise un premier court-métrage, *Novaciéries*, en 2015 sur ce thème et gagne ainsi une visibilité au sein de festivals internationaux. Forts de collaborations artistiques diverses, ils créent *To Da Bone* en 2017, qui évoque une révolte intime de la jeunesse et interroge le rôle des réseaux sociaux.

Ils proposent une installation performative de grande échelle lors de l'édition 2017 de Nuit Blanche à Paris et accompagnent Christine & the Queens à la direction artistique de ses concerts en 2018-2019. *Marry Me In Bassiani* avec les danseurs(ses) du Ballet Iveroni de Géorgie et la chorégraphie du chœur de *Lady Macbeth au District de Mtsensk* de Chostakovitch mis en scène par Fanny Ardant à l'Opéra d'Athènes voient le jour en 2019.

Leur connexion à la jeune création contemporaine, leur important et significatif réseau français et étranger, ont motivé le choix des partenaires publics qui ont retenu à l'unanimité et avec enthousiasme leur projet pour le Ballet National de Marseille actuellement à un tournant de son histoire. Ainsi, à travers son projet POST BNM, (LA) HORDE propose une dynamique d'ouverture et de partage dans une vision transversale et transmédia.

Room With A View, première création du collectif (LA) HORDE. © Aude Arago



Création collective, curation multiformat, accueil de compagnies centré sur la jeune création, collaborations avec des écoles d'arts et de danse, plateforme internet et actions culturelles renouvelées sont les grands axes du projet. Au cours de son premier mandat, (LA) HORDE prévoit en particulier de créer un triptyque : pièce pour plateau, performance pour l'espace public et lieux divers, films et vidéos, et d'inviter d'autres artistes à proposer leur univers.

Leur première création pour le Ballet National de Marseille *Room with a view* avec l'artiste Rone, figure majeure de la scène musicale électronique actuelle, présentée sur les plus prestigieuses scènes replace la Compagnie dans une visibilité exceptionnelle. *Room With a View* relate la beauté du chaos. Le spectacle s'intéresse aux mouvements souterrains qui nous animent, de la colère au sentiment amoureux. Ici, chorégraphie et musique s'allient pour dépeindre l'état d'être des générations actuelles, en quête de sens, que ce soit à travers la fête ou le combat. Ici, le corps est le lieu de l'exorcisme de la colère.

Avec cette nouvelle équipe et leur futur projet, on peut espérer une fertilisation croisée qui permette une présence de la danse plus forte et plus marquée auprès de publics variés, une accessibilité plus large aux outils culturels et plus efficace en termes d'aménagement durable du territoire.

Au regard du contexte d'implantation de ce projet, de l'analyse de l'écosystème de la danse en région et du paysage chorégraphique national et européen, ce changement d'orientation propose une réelle transformation pour le Ballet National de Marseille, en impulsant une nouvelle dynamique, innovante qui corresponde à la fois à l'ADN de Marseille, lieu d'expérimentation de nouvelles formes d'écritures chorégraphiques comme en témoigne la présence de nombreux créateurs, et réponde aux priorités de l'Etat et de la Ville en matière de soutien à la jeunesse et de développement de l'Education artistique et culturelle.



Marine Brutti, Jonathan
Debrouwer et Arthur Harel
du collectif (LA) HORDE.
© Olivier Metzger



La Barbe bleue, Kelemenis&cie. © Photo Didier Philispart

A MARSEILLE, LA DANSE DANS TOUS SES ÉTATS

Par Cathy Berbon
Conseillère Culture Arts de la Scène

Marseille est une ville pleine de vie, attirante, foisonnante de ressources et de talents qui ne demandent qu'à s'exprimer. Marseille dispose d'un patrimoine culturel symbolique de son passé glorieux et cultive l'art d'y accueillir les créateurs majeurs de la scène culturelle actuelle. Pour l'art de la danse, Marseille et ses artistes ont tissé une histoire commune et se projettent ensemble sur l'avenir. En plein renouveau, la danse, à Marseille, a su se faire une place originale dans le paysage national et tire profit de l'élan qui l'a portée pour faire émerger des pôles d'excellence couvrant des champs artistiques innovants et très diversifiés.

SELF PATTERNS de n+n Corsino, navigation chorégraphique en réalité augmentée disponible sur smartphones et tablettes.
© Danse 34 Productions

Marseille, en « bonnes Compagnies »

Au-delà du Ballet National de Marseille dirigé par le collectif (La) HORDE, des compagnies résident à Marseille, rayonnent au niveau national et sont présentes sur les plus grandes scènes étrangères.

Parmi elles, trois des plus emblématiques de la diversité du paysage chorégraphique marseillais : Kelemenis&cie, n+n Corsino et Ex-Nihilo.

Kelemenis&cie ou l'art du partage

Michel Kelemenis, amoureux du mouvement et des danseurs, de ces instants exceptionnels où le geste bascule dans le rôle, articule ses créations autour de la recherche d'un équilibre entre abstraction et figuration s'essayant à la narration avec des pièces en direction du public jeune. Pour son style personnel, qui allie finesse et performance, le chorégraphe est sollicité par les ballets des plus prestigieux opéras.

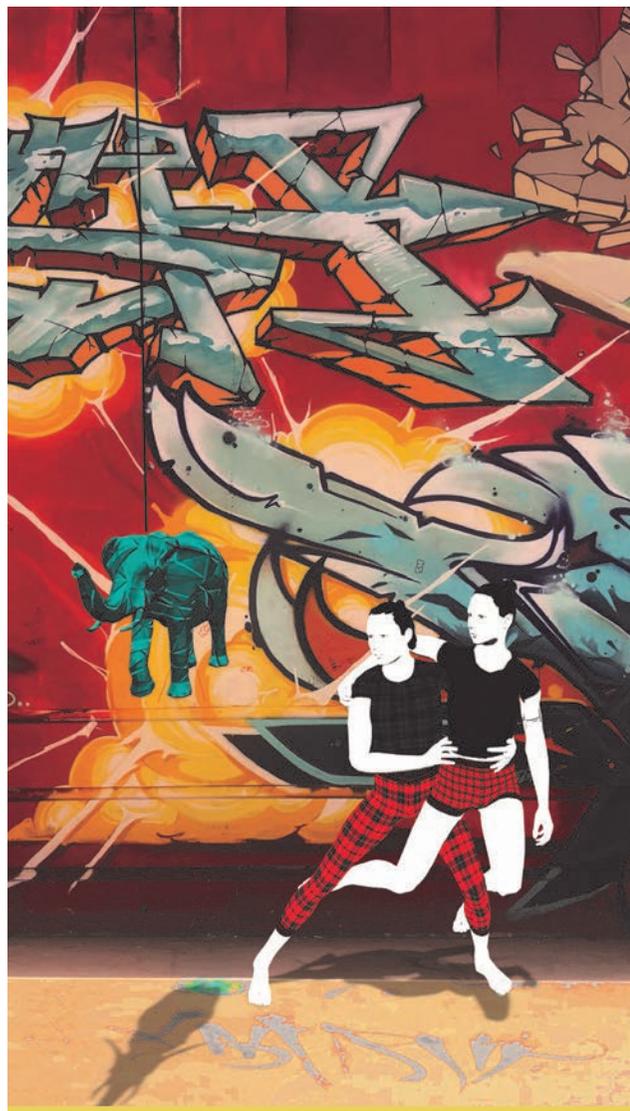
Il accorde à la musique contemporaine une place essentielle en sollicitant les œuvres originales des compositeurs actuels. Il cultive l'art du partage et de la transmission en menant de nombreuses actions croisant création, pédagogie, échange au sein de formations supérieures et professionnelles avec des artistes d'expressions différentes et des compagnies internationales.

n+n Corsino ou l'art de faire danser les pixels

Nicole et Norbert Corsino sont chorégraphes et chercheurs ; intéressés par la cinétique des corps et des paysages, ils explorent les territoires où la danse peut surgir et s'écrire afin de donner à voir comment le mouvement des corps les modifie.

Ils changent d'espaces de représentation pour la danse en montrant leurs fictions chorégraphiques sous la forme de films ou d'installations dans les plus prestigieux musées d'art contemporain et en proposent une nouvelle vision où l'image, le son et le texte se combinent en navigations sensorielles inédites.

Ils hybrident danseurs réels et danseurs numériques, nourrissant leur recherche sur les virtualités offertes à



la représentation de la danse par un usage singulier des nouvelles technologies comme les tablettes tactiles ou les smartphones.

Ex-Nihilo ou l'art de révéler l'espace urbain

C'est cet espace urbain d'ici et d'ailleurs qu'ont décidé d'investir Anne Le Batard et Antoine Bigot, créateurs d'Ex-Nihilo, faisant le choix de travailler à l'extérieur ; ce n'est pas un simple glissement du lieu de l'art, mais de faire tout à la fois l'expérience d'une rencontre avec un espace, urbain ou naturel, et d'une relation à l'autre, passant, habitant ou spectateur.

La danse comme « prise d'espace » au milieu du mouvement de la ville et dans l'immensité de son étendue, un partage des territoires de l'art qui ouvre une adresse à un large public. Ex-Nihilo nous donne à voir la danse dans des lieux inhabituels, une expérience du regard qui nous laisse entrevoir ces lieux, souvent délaissés ou abîmés, par la poésie même du geste.

Marseille, lieu de « fabrique expérimentale »

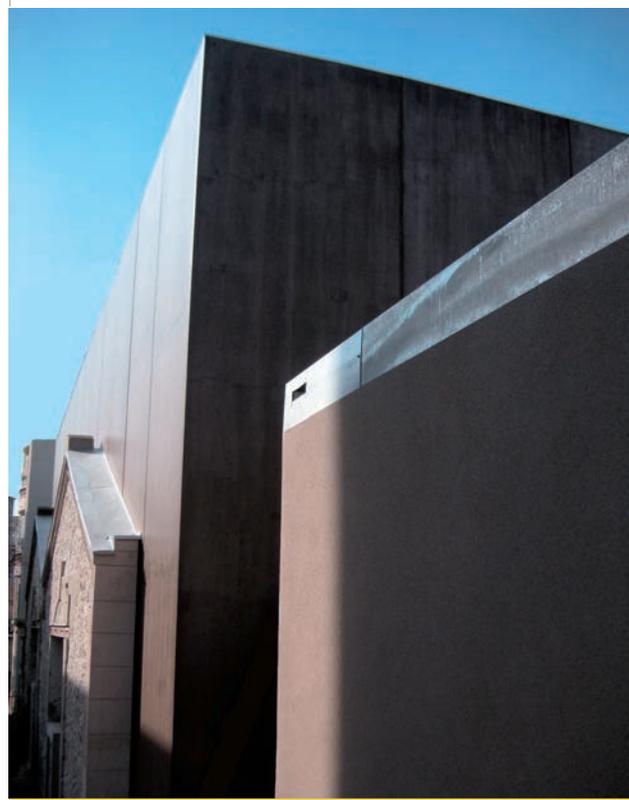
Marseille fait le pari risqué, mais ambitieux de soutenir et d'accompagner l'émergence de nouvelles formes d'expression de l'art chorégraphique au travers de lieux permanents de fabrique et d'expérimentation, parmi lesquels KLAP et Scène 44.

KLAP-Maison pour la Danse

KLAP-Maison pour la Danse, dirigé par Michel Kelemenis, un équipement de deux-mille m² dédié à la création et à la culture chorégraphiques, a été inauguré le 28 octobre 2011. Aussitôt, KLAP a amplifié les actions fondamentales de Kelemenis&cie autour du cœur battant de la création : l'accueil de compagnies, le partage artistique éducatif et culture chorégraphique.

KLAP développe chaque saison *Question de danse*, un festival de projets de jeunes chorégraphes, vitrine du sud de la France d'un nouveau réseau européen de production et de circulation d'artistes repérés dans l'actuel tissu professionnel, choisis pour la qualité et la pertinence de leur démarche.

KLAP-Maison pour la danse. © Michel_Kelemenis



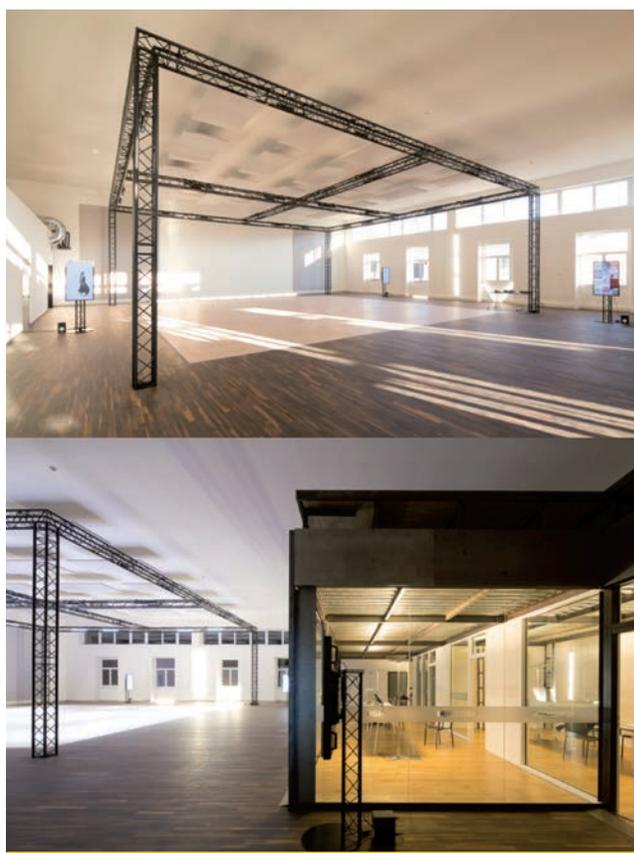
Scène 44 - Scène européenne de Création chorégraphique et d'innovation numérique

En octobre 2013, la Ville se dote d'une plate-forme européenne de création chorégraphique et d'innovation numérique, baptisée Scène 44, placée sous la direction de Nicole et Norbert Corsino.

Ce *cluster culturel* valorise les relations en art-recherche-industrie et s'articule autour de trois axes :

- un pôle de création d'art numérique porté par la compagnie qui accueille des artistes et des chercheurs en résidence autour de projets singuliers questionnant le rapport du corps en mouvement face aux outils numériques et aux nouvelles scènes de représentation,
- un pôle de ressources et de veille technologique, « *hub créatif* » qui matérialise les processus collaboratifs avec les industries et les laboratoires innovants,
- un pôle de médiation artistique, scientifique et culturelle axé sur la sensibilisation et l'accès au savoir de nouveaux publics.

Ces incubateurs de jeunes talents sont les marqueurs d'une ville visionnaire et rayonnante, entrant de plein pied dans le XXI^e siècle et permettant à Marseille de se placer parmi les plus grandes plateformes européennes de création. Marseille affiche, aujourd'hui, sa singularité, accompagne ses talents en devenir, accueille les talents d'ici et d'ailleurs et les exporte aux quatre coins du monde.



Scène 44. ©Scène 44



MICHEL KELEMENIS, UN CRÉATEUR INSPIRÉ...

Directeur de Kelemenis&cie et
du KLAP-Maison pour la Danse

Propos recueillis par Cathy Berbon,
Conseillère Culture Arts de la Scène

Revue Marseille : Pourquoi le choix d'installation de la compagnie à Marseille ?

Michel Kelemenis : La compagnie naît à Paris en 1987 : la déconcentration des moyens accordés à la danse s'annonce, mais la reconnaissance est encore fortement centralisée. A l'occasion de la programmation marseillaise de notre premier programme en 1989, des perspectives germent sur l'écoute spontanée des Théâtres du Merlan et du Gymnase, comme sur celle des collectivités territoriales et de l'Etat. Rapidement, les actions de sensibilisation autour des répétitions et des représentations restituent les moyens confiés pour la création vers la communauté. Le gala des dix ans au Festival de Marseille rend audible le besoin d'un équipement spécifique à la danse qui prend, en 1999, la forme d'un premier studio, aussitôt partagé. L'équipement qui, d'abord complémentaire, devient rapidement supplémentaire, puis indispensable à l'activité chorégraphique, fonde la pensée d'un outil plus ambitieux.

R. M. : Pourquoi l'envie de créer KLAP-Maison pour la danse ?

M. K. : Le modèle national d'équipement pour la danse se compose d'espaces de répétitions et de financements de production essentiellement dédiés au créateur directeur, augmentés de missions. Dans ce contexte, la danse ne maîtrisant que partiellement les moyens de son existence, il s'est agi de conceptualiser, pour la deuxième ville de France, un équipement inédit, complet, capable de combiner

recherche, création, représentation, lien au territoire et développement des publics à même de couvrir l'ensemble des étapes et besoins de la production de spectacles. Depuis 2011, Marseille dispose de ce lieu de visibilité permanente pour la danse, capable de collaborer avec les opérateurs traditionnels du spectacle. Dix ans plus tard, KLAP demeure un équipement unique à cette mesure ; ne lui manquent que la mission et la capacité d'une diffusion d'envergure.

R. M. : KLAP : pour qui, et pour quoi faire ?

M. K. : Outre notre compagnie, entre repérages de nouveaux talents et artistes confirmés, soixante-dix équipes habitent annuellement ces murs depuis l'ouverture. Membre d'EDN-Réseau européen des Maisons de la danse, KLAP agit entre région et Europe. La programmation *Une Saison de danse à Marseille* est rythmée par les résidences de finalisations que couronnent les nombreuses *Premières*. Le Festival *Question de danse* expose la création chorégraphique dans tous ses états, quand le *Festival + de Genres* reflète les transformations de la société. Ancrée dans son quartier populaire, KLAP développe de nombreux programmes combinant découvertes, spectacles et pratique, en direction de l'enfance et la jeunesse. Les danseurs en formation y déploient leurs premiers élans. Au service d'un public nombreux, pluriel, transgénérationnel, curieux et fidèle, KLAP propose un tarif militant unique à 5 € pour découvrir de grandes signatures de chorégraphes comme des premiers essais d'artistes en devenir.

MACHA MAKEÏEFF :

« Marseille, mon port d'attaches »

Propos recueillis par Mélina Kéhayan



Marseille. Terre d'accueil de mon melting pot personnel : Russes blancs, Italiens et Basques. Marseille terre de promesses aussi, puisque les hasards croisés de l'histoire les fit se rencontrer, s'unir et se pencher sur mon berceau. Après que la parentèle fut poussée vers d'autres horizons, telle une réponse à mes rêves d'enfance, le reflux du courant nous rappela à nouveau sur les rives phocéennes. Puis vint l'âge de mes premiers émois artistiques, celui des Beaux-Arts, du Conservatoire, des notes enchantées du piano de Pierre Barbizet. Ce maître qui m' enjoignait de partir, « parce que les artistes s'en vont ». J'en rêvais. A 18 ans j'ai quitté Marseille pour Paris, le vaste monde, la vie d'artiste.

Et voilà que Marseille, qui faisait figure d'un amour de jeunesse, me remet la main au collet : le théâtre national de la ville, le Théâtre de la Criée, cherche son capitaine. Comment ne pas y entendre un appel providentiel ? Une chance inespérée de pouvoir me poser précisément à cet endroit et d'inventer une Maison qui sache à la fois accueillir les artistes et prendre soin de son public. Une décennie plus tard, La Criée est devenue ce que l'on avait alors imaginé.

Ce n'était pas évident, mais il s'agissait d'endosser une responsabilité qui laissait nulle place à la fantaisie personnelle - la mission de centre national d'art dramatique exige des créations de qualité irréprochable - tout en ouvrant un espace immense à la créativité. D'autant que se profilait cette perspective inouïe que fut Marseille Capitale européenne de la culture. La ville fut portée vers le beau, sublimée par des urbanistes architectes de talent, propulsée par une énergie formidable, inédite, engendrée par le travail commun de la grande famille des opérateurs culturels.

L'ambivalence gestionnaire- artiste

Sans une équipe soudée, rien de ce que l'on a entrepris n'eût été réalisable. Il nous a d'abord fallu réveiller la « belle endormie », prendre soucis de chacun, du plateau à l'accueil en passant par les bureaux et jusqu'aux équipes de maintenance. Restaurer une confiance mise à mal par un air empoisonné, au sens propre, car saturé d'amiante. Nous nous sommes battus, pendant plus de deux ans, et tous ensemble nous avons gagné cette bataille. La traversée fut éprouvante et magnifique à la fois ; elle nous a unis, rassemblés un peu plus chaque jour autour d'un projet commun.

Administratrice, mais artiste à la fois. Un frottement permanent entre deux sphères qui s'enrichissent, qui se heurtent aussi. On voudrait alors se dédoubler, bousculer les agendas, avoir plus de temps pour la chose artistique. C'est pourtant cette dualité qui m'intéresse. Broder au fil à fil avec chaque public et chaque artiste.

J'ai souhaité élargir le champ du cadre strict de la mission de centre d'art dramatique, encourager la transversalité des disciplines de la scène. Si l'on m'avait confié un petit



théâtre, j'aurais inventé autre chose. Mais comment m'empêcher de rêver danseurs, saltimbanques, magiciens, face au plus grand plateau de la ville ? Une scène en effet. Plus qu'un théâtre, c'est d'une scène dont il s'agit. Une scène ouverte sur le quai, posée à cet endroit précis, face à la mer.

Une topographie qui constitue l'intelligence de la Maison d'où suinte le vif argent des poissons. Elle raconte qu'on

arrive à Marseille par la mer, parfois de façon heureuse, souvent de façon tragique. Une thématique qui a enrichi chaque saison et qui ne cessera de nous animer. De cette topographie est née « La première fois... par la mer », un programme pour la jeunesse créé avec la Compagnie Fruitière. Embarqués du côté du Mucem, les enfants traversent la rade au large des côtes, puis abordent la ville par la mer. À bord du bateau, un conteur explique que c'est

probablement ainsi que leurs parents ou leurs grands-parents ont découvert Marseille. Les enfants accostent quai de Rive-Neuve, et, pour la première fois, ils poussent la porte de la Criée pour y voir un spectacle.

Une scène ouverte à tout... et à tous.

Les initiatives vers un public plus jeune n'ont cessé de se multiplier. Une jeunesse qui était une priorité dans notre agenda dès la première heure et qui aujourd'hui remplit un tiers de nos salles. Grâce aux écoles, grâce à des enseignants formidables qui nous aident à tisser ce lien, grâce à des associations comme l'Ecole de la Deuxième chance, Mom'Criée, Culture du Cœur et de nombreux autres collectifs situés au centre de la

diversité et des solidarités urbaines, qui nous aident à jouer notre rôle d'acteur du tissu social.

Le public... Comment défier l'intimidation, permettre à chaque visiteur de se dire « C'est fait pour ». Et d'y revenir. Notre mission, par le relais des artistes et des équipes, est cette appropriation. Le chemin est encore long, mais nous avançons pas à pas.

Les artistes enfin. Nous leur devons la plus grande considération. Nous opérons sur des échelles très différentes : valoriser la proximité en accompagnant les talents de nos quartiers, de notre territoire, mais également des compagnies et des créations qui viennent du bout du monde. La scène ne peut se contenter du cycle court. Des troupes d'Afrique

du Sud que nous présente Jan Gossen aux échappées chez les Inuit, les Massaï et prochainement les Hadza, ces derniers chasseurs-cueilleurs de Tanzanie, grâce à Philippe Geslin qui nous livre ses carnets de voyage.

Notre théâtre tient absolument à être ouvert non seulement à toutes les disciplines que lui permet sa scène, mais aussi à toutes les civilisations qui nous sont offertes d'applaudir. Je rêve de saisons à venir encore plus fortes, encore plus brillantes que les précédentes. Car la traversée de cette épreuve qu'est la pandémie nous enjoint à ne rien lâcher, à n'abandonner personne, ne sacrifier aucune des créations qui n'ont pas eu droit de scène, tout en continuant à créer. Des levers de rideau, encore et encore.



Richard Martin, créateur
du Théâtre Toursky.
© Ville de Marseille

LE TOURSKY : *50 printemps, des cicatrices, mais peu de rides*

Par Jean-François Cauquil

Incontestablement, le Théâtre Toursky et son créateur, l'inaltérable Richard Martin, auraient mérité un tout autre anniversaire pour célébrer les cinquante ans du lieu ! Las, la salle de Saint-Mauront n'échappe pas à la règle, contrainte à subir cette année de pandémie qui oblige les rideaux de scène à rester baissés, met les acteurs au chômage, les compagnies et les structures culturelles en péril.

Avec une énergie intacte, cet utopiste revendiqué, militant de la première heure pour un théâtre populaire, de combat, « *un théâtre fraternel, intelligent, mais pas hermétique* », trace inlassablement son sillon méritoire au cœur de l'un des quartiers le plus déshérités d'Europe.

Fort d'une première expérience parisienne nourrie par les événements de mai 68, ce Niçois d'origine retrouve la Méditerranée et surtout Marseille où il se sent chez lui dans ce carrefour des cultures, lui, le « *citoyen du monde* ».

Après deux années passées à la direction du Théâtre Massalia où il joue notamment *Le Journal d'un fou* de Gogol, mis en scène par sa compagne Tania Sourseva, il investit un hangar du 3^e arrondissement le jour de la disparition du poète d'origine russe Axel Toursky, qui fut compagnon de route des surréalistes à Marseille. Nous sommes en 1970, le Théâtre Toursky est né.

Léo Ferré en sera le premier soutien, nouant avec Richard Martin une « *fraternité indéfectible* ». Dans le sillage de Ferré, Bedos, Devos, Nougaro, Moustaki, Le Forestier, Barbara... contribueront à asseoir la réputation de ce théâtre militant. Fidèle en amitié, chaque année Richard Martin rend hommage à Léo, le poète. Convaincu que l'Art peut changer le social et les mentalités, l'équipe du Toursky va multiplier les initiatives, jour après jour, pour tisser des liens entre le quartier, la Méditerranée et la citoyenneté.



Dès 1974, alors que la « *Politique de la ville* » n'existe pas encore, la troupe embarque dans son Théâtrobus pour aller porter Shakespeare, dans une version revisitée de *Roméo et Juliette*, au pied des cités. Plus tard, dans les années 2000, l'Institut international de théâtre méditerranéen mettra vingt-quatre pays en réseau, embarquant une centaine de saltimbanques à bord d'un porte-hélicoptères roumain désarmé pour livrer un message de paix et de fraternité aux peuples de la Méditerranée. Trois campagnes de la sorte se succéderont. Dans le même temps, au Toursky, université populaire, ateliers, débats, expositions, échanges avec les habitants et le tissu associatif, se multiplient en marge des spectacles.

*« A l'école de la poésie :
on n'apprend pas, on se bat. »*

Léo Ferré

Un demi-siècle après l'ouverture du Toursky, ponctué de grèves de la faim, pour certaines homériques, celui qui se définit comme un « *guerrier de la culture* » n'a pas dévié de sa trajectoire. L'artiste a pris des coups, l'homme a subi des blessures, mais l'engagement du saltimbanque est demeuré intact pour faire triompher la liberté d'expression. Son théâtre qui « *tente de s'élever en rempart contre toutes les formes de violence et les intégrismes* » est plus que jamais indispensable à Marseille.

DOMINIQUE BLUZET :

*« Le théâtre n'est pas simplement un lieu,
c'est une ambition, un désir,
le bonheur d'être ensemble »*

Propos recueillis par Mélina Kehayan



© Caroline Doutré

Revue Marseille : Comment devient-on administrateur de théâtre après une carrière d'acteur ?

Dominique Bluzet : Ma rencontre avec le théâtre a été accidentelle. Je rêvais d'être avocat de Droit pénal lorsque, à 17 ans, je poussai pour la première fois la porte du Cours Simon pour y accompagner un ami. Coup de foudre : j'ai compris immédiatement que ma vie serait dédiée à la comédie. La dichotomie que permet le jeu d'acteur, celle d'être à la fois moi et quelqu'un d'autre, représentait une

source d'émerveillement. Comment John Wayne devenait un type normal en rentrant chez lui après avoir tué dix Indiens avec son colt ? Il lui suffisait de changer de costume...

A 23 ans, j'ai eu la chance de me voir confier la direction d'un théâtre parisien, puis de mettre en scène des opéras portés par d'éminents chefs d'orchestre ; je jouais dans les plus beaux théâtres, je tournais pour la télé, puis le cinéma... J'avais atteint la fin d'un cycle et j'éprouvais

le besoin de me mettre en danger pour échapper à la tentation mortelle de reproduire ce que je savais faire. Pour y parvenir il me fallait quitter Paris.

R. M. : Pour Marseille ?

D. B. : En effet, c'est là que Marseille entra dans ma vie. Pendant deux ans, j'y ai assuré la codirection du Théâtre du Gymnase au fond d'un gouffre financier. Une période où ma relation à la ville fut distante et solitaire : mon épouse et mes enfants étaient à Paris et je vivais dans un petit meublé rue de la République. Mes trajets quotidiens se limitaient à la Canebière et à la traversée du cours Belsunce. Lorsqu'en 1993 Robert Vigouroux me confia l'administration du Gymnase, j'avais eu la chance de jouer à la Criée avec Marcel Maréchal ; Marseille venait de m'ouvrir plus largement ses bras, m'invitant à partager des tablées festives aux accents du Sud, des bains de mer à Sormiou dans les reflets du soleil levant... J'avais sillonné le littoral en scooter et enfin saisi le caractère méditerranéen de la ville, me renvoyant à mes origines maternelles corses. Je suis tombé fou amoureux de Marseille et je décidai de ne plus la quitter.

R. M. : Marseille, Aix... Comment aborder deux villes culturellement si différentes ?

D. B. : Marseille et Aix sont complémentaires. Cela m'a permis de réussir avec succès l'entreprise théâtrale qui m'a été confiée. Aix m'a donné le sens du beau, Marseille le sens du vrai, de l'identité, du pourquoi. Par quels phénomènes cette ville parvient-elle à être à la fois si mélangée et si fracturée ? Capable d'élans de solidarité extraordinaires et en même temps de tant d'indifférence ? Des contradictions qui maintiennent l'esprit en éveil et forcent une remise en cause permanente.

Le Gymnase-Les Bernardines s'inscrit dans un îlot en pleine paupérisation, en mal d'identité. Le constat est douloureux, mais il stimule l'imagination, celle de prendre part à la renaissance d'un quartier, de réenchanter la rue. Je rêve que le public, les Marseillais, identifient le Gymnase à un état d'esprit, celui du spectacle bien sûr, sous toutes ses formes, mais aussi de la convivialité et d'une alternative à l'isolement, à la solitude. Le théâtre n'est pas simplement un lieu, c'est une ambition, un désir, le bonheur d'être ensemble.

R. M. : Dans quelle mesure l'année 2020 vous a-t-elle éprouvé ? Comment aborder la suite ?

D. B. : Deux évènements ont bouleversé la vision de mon rôle de directeur de théâtre. Au mois de février j'apprends que le Gymnase, dont le bâti s'effondre, est condamné à

fermer pendant trois saisons ; en mars survint la pandémie et la nécessaire clôture des lieux culturels. Le confinement m'a offert une plage de réflexion inattendue, un espace pour rêver.

Les portes du théâtre sont closes, ma fonction n'est donc plus d'y accueillir le public. J'ai imaginé une saison 2021-2022 intitulée *Aller vers* qui inverse notre relation au public en sortant le théâtre de ses murs, pour aller à la rencontre des spectateurs, dans la ville, dans les lieux que les gens fréquentent naturellement et dont ils connaissent les codes. Cela va nous permettre d'initier un lien plus personnel et intime, de renouer avec une génération, notamment les 20-50 ans, qui a déserté nos salles, mais aussi de démontrer pourquoi, en ces temps difficiles, il demeure essentiel d'investir dans la rénovation d'un théâtre.

R. M. : Concrètement quelles en seront les directions artistiques ?

D. B. : Au comptoir des cafés marseillais, des comédiens de renom « offriront des vers » aux consommateurs, leur faisant lecture de textes célèbres de notre répertoire. Parallèlement, suivant un parcours en spirale allant du centre-ville jusque dans l'arrière-pays, Philippe Caubère interprétera *Les Lettres de mon Moulin* d'Alphonse Daudet dans des espaces aussi atypiques que des centres-sociaux ou des usines. Des chorégraphes introduiront l'art du mouvement du corps dans les écoles. La danse, incarnation d'un lien commun entre les nombreuses communautés qui cohabitent, mais qui ont du mal à communiquer. Enfin, les voûtes des églises résonneront de sermons méconnus signés Marcel Pagnol !

R. M. : Une nouvelle page se tourne pour le théâtre marseillais ?

D. B. : Depuis vingt-cinq ans nous jouissons d'une grande liberté, mais aussi d'une indifférence de la part de la municipalité. L'attention nouvelle que nous portent les élus me permet d'espérer...

La culture nécessite ambition et courage. Il faut oser, oser affirmer que c'est indispensable !

Dominique Bluzet dirige les Théâtres du Gymnase et des Bernardines à Marseille, le Théâtre du Jeu de Paume et le Grand Théâtre de Provence à Aix-en-Provence.

Moun Fou, de Rara Woulib, au Festival de Marseille. © Pierre Gondard



FOCUS SUR LES FESTIVALS MULTIFORMES

Festival DANSEM

Fondée en 1996, L'Officina est une association dédiée à la production, la diffusion et la création de différents formats artistiques, notamment dans les disciplines chorégraphiques. Créé en 1998, le Festival DANSEM – Danse contemporaine en Méditerranée, est l'activité centrale de L'Officina, englobant la production et la diffusion de compagnies chorégraphiques en partenariat avec des structures culturelles de Marseille et sa région. Vingt-et-une éditions durant, DANSEM a été un révélateur de la scène chorégraphique contemporaine développant, sur le long terme, les échanges internationaux, l'émergence de différents formats artistiques liés à l'espace

géographique et symbolique de la Méditerranée.

Nacera Belaza, Alessandro Sciarroni, Taoufiq Izzediou, Bouchra Ouizguen, Mustafa Kaplan et Filiz Sizanli, Nejib Ben Khelfallah, Radouane El Meddeb, Farah Saleh, Pep Ramis et Maria Munoz, Thomas Aragay, Raffaella Giordano, Georges Appaix, Marc Vincent, Danya Hammoud sont parmi les artistes avec qui DANSEM a construit des liens dans la durée. Depuis 2018, les structures L'Officina et Parallèle fusionnées sous une même entité portent un projet commun, autour d'un même objectif, d'un même nom, celui de Parallèle.

Cristiano Carpanini,
fondateur et directeur de L'Officina

Festival Parallèle

Né en 2006, ce festival est dédié aux pratiques émergentes internationales et met à l'honneur les nouvelles formes artistiques pluridisciplinaires. On y voit des spectacles de danse, de théâtre, des performances, des expositions d'art contemporain, ou encore des projections de films, dans une quinzaine de lieux culturels marseillais. En plus de son festival, Parallèle, en tant que pôle de production international, accompagne des artistes dans le développement de leurs projets (dialogue artistique, recherche de financements, mise en place de temps de résidence, inscription dans les réseaux de production et de diffusion, gestion des tournées...). Parallèle est

aussi acteur de plusieurs projets de coopération internationale réunissant une myriade de partenaires, soutenus par l'Union Européenne. Tous ces artistes accompagnés et productions internationales convergent vers le festival, une fois par an.

Selon les actualités de la ville de Marseille, Parallèle produit des projets exceptionnels comme *Maravilloso*, festival éphémère en espace public reliant le centre-ville et le nord de Marseille à l'occasion de Marseille Provence 2018, ou encore l'exposition *Ruche-Hive, Abraham Poincheval* au Centre de la Vieille Charité à l'occasion de Manifesta 13 Marseille.

Lou Colombani,
direction et programmation Parallèle
Pôle de production international
pour les pratiques émergentes

Festival de Marseille

Le Festival de Marseille mélange les genres et les cultures. Spectacles de danse, de théâtre, concerts, installations, performances, cinéma, rencontres et fêtes sont au programme de son temps fort estival, centré sur le langage universel du corps et du mouvement. Créé en 1996 par Apolline Quinrand, la première édition rendit hommage à la Méditerranée et s'installa à la Vieille Charité. D'année en année, le Festival voyagea de lieu en lieu, du parc Henri Fabre au Théâtre de la Sucrière, en passant par le Hangar 15 sur le Grand Port Maritime de Marseille et la Salle Vallier, avant d'investir les années suivantes d'autres lieux emblématiques. Il devint le premier grand festival marseillais dédié avant tout à la danse contemporaine et permit de découvrir des artistes invités pour la première fois à Marseille, tels Sasha Waltz, Anne Teresa de Keersmaeker, Wim Vandekeybus, Israel Galvan, Josef Nadj, Saburo Teshigawara, Alvin Ailey,

Bill T. Jones, Akram Khan, la Batsheva Dance Company, Rocio Molina, Sidi Larbi Cherkaoui, entre autres...

En 2015, alors qu'il fête ses 20 ans, un nouvel horizon se profile avec l'arrivée à sa tête de Jan Goossens qui signe en 2016 sa première programmation. Celui-ci conçoit dès lors un projet généreux et ambitieux dans lequel Marseille, le monde des artistes et des citoyens imaginent et créent ensemble une cité et un avenir communs : un festival inspiré par sa ville dans toutes ses dimensions, qui s'appuie sur la richesse et la diversité de l'ensemble de la population marseillaise, un festival à la fois international et méditerranéen, cosmopolite, inclusif et émancipateur, en dialogue permanent avec Marseille et ouvert à tous les Marseillais. Ainsi les projets de cocréation avec les habitants apparaissent dans chacune de ses éditions : *100% Marseille*, de

Rimini Protokoll, *Gala*, de Jérôme Bel, *Le Sacre*, création avec trois-cents Marseillais conçue par Alain Platel, ou encore *Moun Fou*, de Rara Woulib...

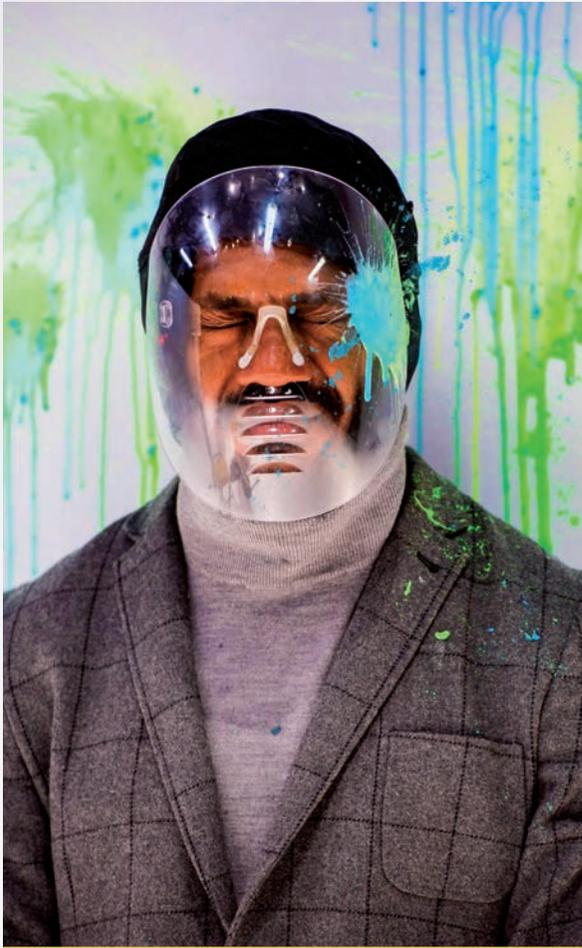
Après une année 2020 bouleversée, 2021 ouvre un nouveau chapitre. Comment se réinventer en festival de demain ? Artistes, penseurs, personnalités politiques et activistes, opérateurs et associations, citoyens et non-citoyens, jeunes et minorités : comment faire tous ensemble de Marseille un laboratoire de la cité de demain ? En renforçant le lien avec la ville, le lien à la création et aux récits communs. Et en retrouvant un espace partagé d'émancipation et d'imagination, avec Marseille et la Méditerranée, avec les Suds et le monde.

Isabelle Juanco,
responsable communication
et développement
du Festival de Marseille



— *Moun Fou*, de Rara Woulib, au Festival de Marseille. © Pierre Gondard

Julian Hetzel, *The Automated Sniper*. © Bas de Brouwer



Gisele Vienne, *Kindertotenlieder*. © Mathilde Darel



Dana Michel, *Mercurial George*. © Jocelyn Michel

Festival Actoral

Actoral est un festival international qui dédie son projet artistique aux écritures d'aujourd'hui. Chaque automne durant trois semaines, plus de deux-cents artistes français et internationaux rejoignent Marseille pour y présenter leur création, donnant à voir et à entendre la diversité et la vitalité de la création contemporaine. Le chemin se dessine depuis vingt ans. Il a pris forme avec la naissance de Montévidéo, lieu de résidence et de création. Très vite, il s'est agi de présenter dans le cadre de deux week-ends le travail que les artistes élaboraient au cours de leur résidence artistique. Ainsi les rencontres d'Actoral sont nées et sont devenues le point d'orgue des activités de Montévidéo.

Chemin faisant, les rencontres ont concentré notre regard vers ce que

l'on appelait à l'époque les nouvelles écritures scéniques. C'est ainsi que de jeunes artistes émergents comme Philippe Quesne, Gisèle Vienne, Chloé Delaume... y ont fait leurs premiers pas. Des rencontres qui mêlaient à la fois le renouveau de la poésie sonore, les romanciers et les nouvelles générations de l'art vivant. Puis élargissant le spectre de notre regard, nous avons interrogé le domaine des écritures dans tous les aspects de la création contemporaine : musique, cinéma, danse, arts visuels, etc. Il y avait en arrière-pensée l'idée de rechercher un renouveau des écritures de plateau et la pluridisciplinarité des formes de recherche.

L'autre idée, inscrite dès l'origine du festival, était celle de proposer, au-delà d'un temps fort autour de l'art contemporain, d'établir des partenariats avec d'autres structures de la ville. Dès les premières années, la plupart des

théâtres ont répondu présents, sentant la nécessité de nouvelles formes de collaborations capables d'enrichir et de favoriser l'écoute d'un nouveau public vers l'art et de (re)trouver le désir de la curiosité. Le Théâtre du Gymnase, La Minoterie, le Frac, le Cipm... ont rejoint dès le début ce mouvement. En 2007, les rencontres sont devenues festival international et se sont développées grâce à l'enthousiasme, à l'encouragement et à l'espoir qu'a fait naître en nous Marseille-Provence 2013, Capitale européenne de la culture. Au cours des années qui ont suivi, Actoral a consolidé ses partenariats avec de nombreuses structures, allant jusqu'à créer une biennale internationale Actoral Montréal, écho de la création entre nos deux continents.

Hubert Colas, auteur de théâtre, metteur en scène, directeur d'Actoral

LA CITÉ DES ARTS DE LA RUE :

penser et panser la ville

Par Bénédicte Jouve



L'entrée de La Cité. © ville de Marseille

La création de La Cité des arts de la rue à Marseille est emblématique d'une reconnaissance des arts de la rue à l'échelle nationale, mais aussi internationale. Cas unique au monde, cet espace d'expérimentation et de développement regroupe sur un même site création, formation, construction, diffusion, médiation de pratique de l'art dans l'espace public. L'expression elle-même « arts de la rue » est en pleine mutation. Aujourd'hui, attentifs et fermement en prise avec leur époque, les acteurs de La Cité interrogent leurs pratiques pour renforcer le lien entre les habitants et la ville.

La promotion Nathalie Pernette 2019-2021 de Formation Avancée et Itinérante des Arts de la Rue (FAI-AR). © FAI-AR / Augustin Le Gall / Haytham



Une cité dans la cité

Réalisation hors norme, en évolution constante, La Cité des arts de la rue proprement dite voit le jour à l'aube des années 2000. Avant cela, dès 1995, Michel Crespin (fondateur et alors directeur depuis treize ans du centre national de création Lieux publics) et Pierre Berthelot (co-directeur artistique de la compagnie Génèrik Vapeur) s'associent pour fonder à Marseille un outil à la hauteur de leur ambition pour les arts de la rue. A l'époque, Lieux publics est le seul centre de création spécifique en France et Génèrik Vapeur, une compagnie de renommée internationale. De cette alliance, naît le projet de La Cité des arts de la rue.^[1]

Soutenue par l'Etat, La Cité des arts de la rue s'impose pour les collectivités territoriales, au premier rang desquelles la Ville de Marseille en tant que maître d'ouvrage. En 1999 le Conseil municipal entérine sa réalisation, à l'emplacement de l'ancienne bastide des Aygalades. Ladite bastide n'est déjà plus qu'un souvenir lors de la création de l'autoroute sur son site dans les années 1950. Cette grande percée urbaine s'accompagne de l'installation d'une huilerie

industrielle qui ferme définitivement ses portes à la fin des années 80. Les 36 000 m² de friche industrielle deviennent le berceau de la Cité.

La fabrique du commun

Les années 1990 voient la rationalisation et l'organisation des arts de la rue en quête de reconnaissance et de financements. C'est le tournant décisif : le désir de liberté et d'expression des « *artistes de rue* » comme on les nomme à l'époque s'étoffe d'une envie de transmission et de la mise en place d'outils structurants. C'est le cas du réseau In Situ à partir 2003, avec l'apport européen, soit le co-financement de spectacles et leur mutualisation en Europe.

Depuis 2005, la Cité accueille la Formation Avancée et Itinérante des Arts de la Rue (FAI-AR), l'unique établissement d'enseignement supérieur artistique en Europe dédié à la création en espace public. Durant vingt-deux mois, des artistes venus de la planète suivent cours théoriques, ateliers et expérimentation. Le cursus valide le master *Ecritures scéniques en espace public*, en partenariat avec Aix-Marseille Université.

[1] Avec les Ateliers Sud Side, Gardens, Karwan, Lézarap'art.

Beaucoup d'intervenants sont eux-mêmes des artistes en activité et une grande partie du cursus s'effectue hors les murs. Ces périodes d'itinérance s'apparentent aux résidences d'artistes et peuvent amener les futurs diplômés jusqu'en Asie, comme en 2016-2017 où ils ont travaillé avec des artistes coréens œuvrant eux aussi dans l'espace public.

Une nouvelle orientation : La Cité s'ouvre à la cité

Depuis le début des années 2000, selon Jean-Sébastien Steil, directeur de la FAI-AR, « *La Cité raconte davantage ce que peut être une ville lorsque l'on l'imagine et que l'on la construit avec les outils de l'art* ». Une volonté commune anime tous les acteurs de La Cité pour qu'elle s'ouvre de plus en plus au public. Des temps de performance et d'accueil y naissent constamment.

Citons *Un dimanche aux Ayalades*, balade dans le jardin de la cascade des Ayalades, avec visite commentée du site en cours de renaturation par des artistes et des personnes en parcours d'insertion professionnelle. Depuis 2016, cette action à la croisée de l'emploi, de l'artistique, de l'aménagement urbain et de la défense de l'environnement participe à la politique d'emploi du territoire inédits, tout en rendant accessible au public un espace naturel souvent mal connu.

On parle beaucoup à La Cité de fabriquer du lien avec les habitants, via un constat commun : les architectes, les urbanistes, les « concepteurs de ville » (comme les collectivités) exercent des disciplines complémentaires des compétences des résidents de La Cité. Ceux-ci tendent de plus en plus à ausculter des espaces de rencontres, créer des temps de convivialité et de partage qui rendraient la ville vivante autrement, plus hospitalière.

Ce qui est inventé à La Cité va donc bien au-delà de l'animation pure de temps forts, festivals ou grandes manifestations - par ailleurs appréciés et appréciables - pour évoluer de plus en plus vers l'invention d'un rapport différent entre artistes et habitants. « *Sur des questions de vivre ensemble, d'aménagement et d'urbanisme, je pense que les professionnels des arts en espaces publics peuvent ou doivent être concertés. Les acteurs actuels creusent et défrichent les champs du social et de l'humain pour écrire leurs projets* » résume Germain Prévost, alias Ipin, artiste plasticien, artiste contextuel et artiste urbain contemporain.^[2]

Tous ces créateurs ont définitivement leur mot à dire pour inventer la ville de demain, au carrefour des questions sociales, environnementales et d'éducation, en usant de l'art comme levier commun. Une expertise à écouter et à valoriser, dans l'intérêt de tous.

Renseignements :

www.lacitedesartsdelarue.net

www.faiar.org



[2] Travail *in situ* dans l'espace public, initiateur avec Stéphane Moscato du Mur du Fond, situé à La Cité des arts de la rue. Cet espace de création murale accueille des artistes étrangers venus pour intervenir plastiquement sur ce mur.

Rencontre avec PIERRE SAUVAGEOT, PROPHÉTIQUE ET INSPIRÉ

Propos recueillis par Bénédicte Jouve

72

Pierre Sauvageot est une figure connue et identifiée de la création sonore dans l'espace public, tant à Marseille qu'à l'échelle internationale. Compositeur, inventeur d'objets artistiques sonores, il dirige depuis 2001 Lieux publics, un espace de création et de production ancré dans La Cité des arts de la rue.

Revue Marseille : Comment voyez-vous l'avenir de la création artistique dans l'espace public actuellement ?

Pierre Sauvageot : Nous vivons une période étonnante de bascule. La question de la Covid est bien sûr omniprésente. Au-delà du fait que cela nous bloque en tant qu'acteurs culturels, cela nous oblige également à repenser, à réfléchir sur le long terme : que faisons-nous, où allons-nous et à quoi servons-nous ?

Nous vivons actuellement au sein de la Cité une période de restructuration. L'ensemble de notre projet n'a de sens que si des artistes interviennent dans l'espace public. Il existe sur ce site deux enjeux.

Le premier est très local. Le lieu doit être une place publique, transparente dans le quartier, où les habitants du quartier des Aygalades puissent venir, par exemple pour acheter des légumes (ndlr : un marché de producteurs locaux s'installe



sur le parking de la Cité, le premier dimanche de chaque mois) ou tout simplement se promener ou traverser pour se rendre à la Viste. Nous devons de plus en plus être un espace ouvert et non une réserve d'artistes enfermés les uns avec les autres.

Le deuxième enjeu est marseillais. La Cité doit rayonner dans toute la ville. Il faut que ce qui se fabrique ici soit vu, existe dans la ville. C'est encore trop peu présent. Nous avons fabriqué un outil unique au monde, qui produit de nombreux spectacles. Ils essaient ensuite dans toute l'Europe et, finalement, assez peu à Marseille.

R. M. : Les arts de la rue ne seraient-ils pas bien accueillis à Marseille ?

P. S. : La question du contexte est essentielle. On ne peut pas faire la même chose à Saint-Henri ou aux Goudes. Il faut pouvoir travailler l'adéquation avec le territoire. Et puis, aujourd'hui, je n'emploie quasiment plus l'expression « arts de la rue ». Elle renvoie à une notion de rendez-vous populaires, de festivals... que j'aime beaucoup, mais qui est un peu dépassée. Je préfère parler d'art contextuel. Une œuvre dans l'espace public va résonner différemment si

elle est là le jour ou la nuit, dans un quartier passant ou désert, si elle parle des habitants ou pas, etc.

R. M. : Et donc, à Marseille ?

P. S. : Il existe aujourd'hui à Marseille une très forte demande d'impliquer les citoyens, les habitants, les enfants... Cette demande sociale est très forte ; il faut être capable d'y répondre. Le danger, ce serait de ne faire que de « l'animatoire », qu'il n'y ait plus de parole d'artiste, de décalage singulier. Au-delà du fait d'apporter des spectacles, « voilà on a fait un spectacle, on va aller le poser quelque part », il faut savoir comment on écrit en fonction d'un territoire. Il faut faire du sur mesure, développer des choses en fonction des sites, mais d'un autre côté on ne peut pas faire que du sur mesure. Avec le même spectacle, en s'imprégnant de chaque lieu, on peut faire en sorte que chaque représentation soit différente.

R. M. : La récente piétonisation du bas de la Canebière ne vous a-t-elle pas donné envie d'investir le lieu ?

P. S. : Voilà un exemple très concret d'un espace qui cherche encore sa vocation. L'usage n'a pas encore été trouvé. Il s'est passé depuis toujours des choses très intéressantes sur cette artère si connue, emblématique du centre de la

ville. Tout récemment encore, lors des *Dimanches de la Canebière*. Des choses comme ça doivent pouvoir exister à nouveau, dans l'espace public, dans une dimension ludique, dans un espace où l'on peut jouer, dans tous les sens possibles du mot « jouer ».

Il existe une multitude de raisons de ne pas jouer dehors, à l'extérieur : les conditions atmosphériques, les nuisances pour les riverains, les bruits urbains aux alentours qui perturbent le spectacle... La plus-value de jouer dehors, c'est de magnifier la proposition ! Il faut que le lieu ne soit pas seulement un écrin dans lequel on joue, mais la possibilité, en inscrivant le spectacle dans un territoire, de révéler ce territoire.

C'est le challenge à réussir. Et encore plus à Marseille, parce que cette ville a beaucoup à faire avec l'espace public en tant qu'espace de rencontres, d'échanges et de partages. Malheureusement, nous vivons dans une période où les habitants ont tendance à se méfier, à avoir peur des autres, à se replier sur eux-mêmes. J'ai lu dans l'étude de Winy Maas pour la Biennale Manifesta que Marseille est la ville où existent le plus d'impasses privatisées. Nous sommes en plein dans ce phénomène où les habitants se barricadent, ne vont plus dans le centre-ville. L'espace public est vécu comme inquiétant ou inhospitalier.



— A piece of 2 - Balancing Human Sized Rocks, par Nick Steur, dans le cadre de l'édition 2018 de Travellings. © Gregoire Edouard



Les Kaléidophones de la compagnie Décor sonore. © Gregoire Edouard

74

R. M. : Vous pourriez intervenir sur les aménagements urbains, justement, pour les rendre moins inhospitaliers...

P. S. : Il existe un courant d'architectes et d'aménageurs qui réfléchissent à ces problématiques, des structures comme Yes We Camp ou le collectif ETC, des gens qui cherchent à faire vivre des espaces. Nous sommes tout à fait complémentaires. Dans le domaine de l'architecture temporaire, il y a beaucoup de choses à développer. Tout cet aspect de ville transitoire, de ville qui se transforme... La Cité des arts a un rôle à jouer.

R. M. : De quelle manière, selon vous ?

P.S. : Il y a une envie de proposition festive, très grand public, qui est dans l'air du temps. Elle correspond complètement aux envies des artistes d'être au bon endroit, au plus juste, avec les habitants, ceux qui portent les projets. Je constate une volonté très forte d'être au-delà d'une proposition purement spectaculaire. Cela nous questionne sur la notion de création. Notre rôle n'est pas seulement de produire un spectacle après l'autre, nous sommes aussi là pour réfléchir à une nouvelle manière de parler aux gens, pour aider ceux qui cherchent de nouveaux formats. Nous ne devons pas perdre de vue cette notion de création. Dans l'espace public, lieu de consensus par essence, nous ne devons pas produire uniquement du consensus. Les artistes sont aussi là pour jouer un rôle de poil à gratter.

Lieux Publics

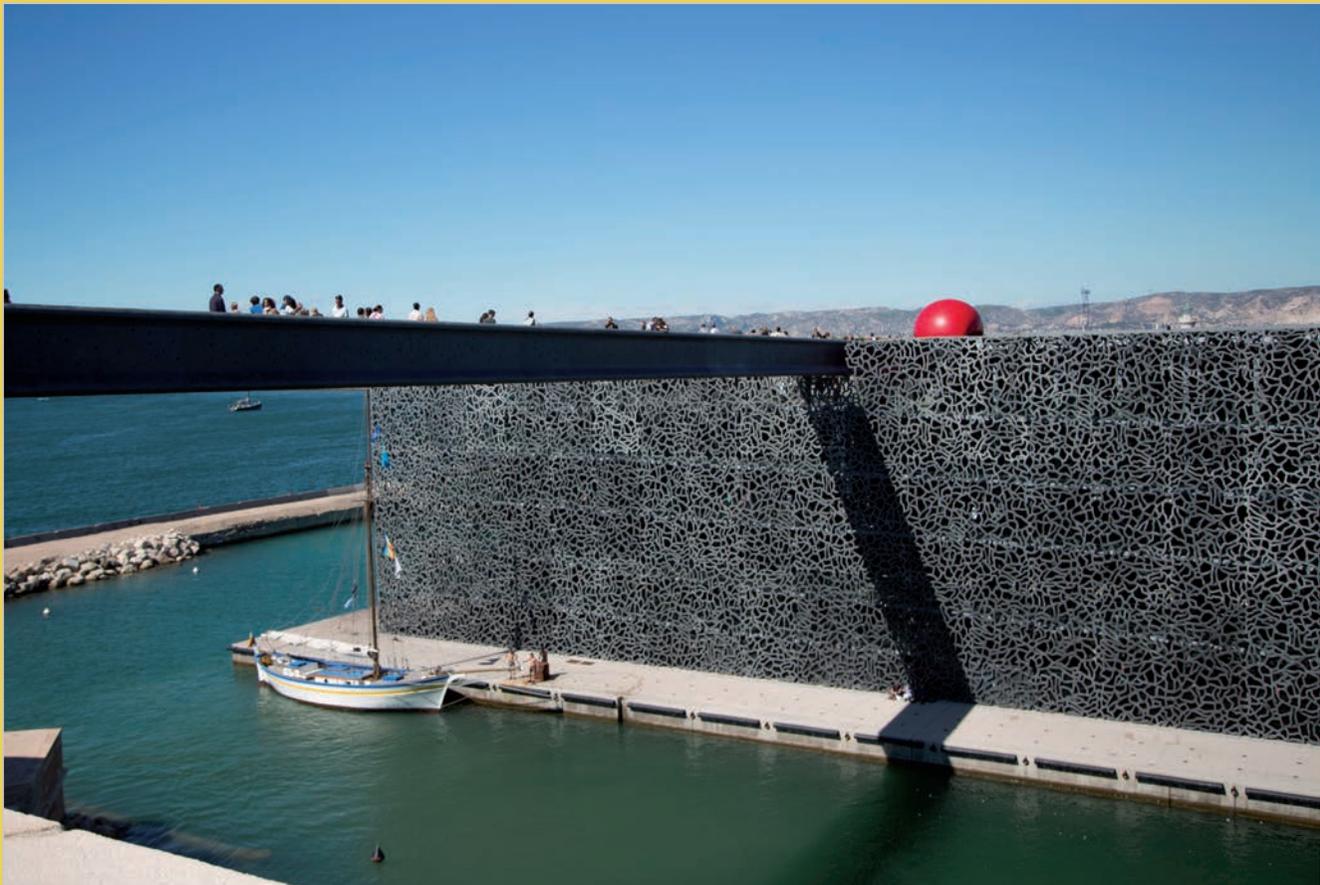
Historiquement premier centre national de création en France, Lieux publics est labellisé Centre National des Arts de la Rue et de l'Espace Public (CNAREP) en 2017. Il a également obtenu l'appellation Pôle européen de production en cette même année 2017.

Lieux publics est un lieu de création et de production, un abri pour les artistes et compagnies qui font de la ville le lieu, l'objet et le sujet de leurs réflexions : trente projets sont accueillis tout au long de l'année, de l'émergence de nouvelles formes aux artistes confirmés du secteur.

Lieux Publics assure la direction artistique de projets d'envergure en réponse à des commandes de partenaires : ZAT à Montpellier, Marseille-Provence 2013 et 2018, les Dimanches de la Canebière à Marseille...

Installée aux Aygalades, La Cité des arts de la rue se déploie sur 36 000 m² d'espaces de travail. Cet immense laboratoire artistique héberge dix structures et rassemble ainsi une chaîne de compétences et de savoir-faire.

— *La Transumante*, Installation de Johann Le Guillerm pour Lieux Publics à la Porte d'Aix. © Gregoire Edouard



— *Redball Project* de Brittany Wogan, ici au Mucem. © Brit Worgan

LES ARTS DE LA PISTE :

Entre tradition et innovation, un art vif et transgressif

Par Cathy Berbon
Conseillère Culture Arts de la Scène

La mutation des trois dernières décennies des Arts de la Piste est d'abord d'ordre esthétique : un paysage de création offrant désormais un large éventail de formes et d'approches qui font du cirque une expression artistique majeure. Les évolutions du genre se conjuguent à la pluralité des écritures qui le composent et offrent aujourd'hui un art dans sa pleine maturité. Par sa présence vivifiante sur notre Métropole, le cirque, en salle ou sous chapiteau, est un enjeu pour le territoire urbain en matière d'offre culturelle, d'accès aux œuvres, d'identité, d'attractivité, de rééquilibrage territorial, de lutte contre la relégation spatiale et participe pleinement à l'écosystème du vivre ensemble.

| 76 |

Archaos, Pôle National du Cirque, accueille à Marseille des compagnies en résidence, développe un projet de formation et d'insertion professionnelles et inscrit cette dynamique au cœur des quartiers populaires, générant ainsi une expérience unique d'implantation sur un territoire.

Initiateur de la manifestation *Cirque en capitales*, l'un des temps forts de l'année 2013, Capitale européenne de la culture, Archaos a mis à l'honneur le cirque contemporain et a permis de fédérer la majeure partie des initiatives, des opérateurs et des collectivités du territoire.

Archaos crée, en 2015, la Biennale internationale des arts du cirque et depuis trois éditions illustre le formidable élan qui conforte Marseille dans son rôle de capitale du cirque, favorisant ainsi une nouvelle dynamique pour ce champ artistique que la Ville accompagne.

Dans le paysage local, le cirque de création, porté par des jeunes artistes venus se réinstaller à Marseille, est aujourd'hui extraordinairement innovant ; après les précurseurs, une nouvelle génération voit le jour et développe des écritures et des esthétiques singulières qui privilégient l'ouverture aux autres champs artistiques.

Aux quatre coins de la cité, ont fleuri des lieux et des projets.

Le Centaure de Camille et Manolo : trait d'union entre l'homme et l'animal

Mi-animal, mi-humain, le comédien à cheval, acteur archétypal, réalise ce centaure, sacré ou monstrueux, qui décuple par sa spécificité les émotions et décrit toute la palette des sentiments, des plus sombres aux plus clairs, se confrontant aux grands textes du répertoire. Après vingt ans de vie à Pastré, le Centaure a installé à l'automne 2016 dans les Hauts de Mazargues, à la Jarre, le lieu de fabrique artistique des centaures, mais a également ouvert les portes d'un lieu de vie et de culture entre ville et nature.

La Compagnie NoNo : la biodiversité culturelle aux portes des Calanques

Aujourd'hui, appelée le Théâtre des Calanques, la compagnie NoNo, dirigée par Marion Coutris et Serge Noyelle, propose des dispositifs de convocation des spectateurs toujours inventifs, conquiert un large public en privilégiant la convivialité d'un lieu de vie, l'accès aux écritures nouvelles fondé sur une réflexion poétique, une expérience physique



— La Biennale internationale des Arts du Cirque sur les plages du Prado en 2019. © Matthieu Colin

de l'espace, un surréalisme revendiqué et un univers plastique empreint d'une radicalité picturale. Du land-art à l'opéra, de la chorégraphie au cirque, du théâtre de rue à des expériences intimistes, la compagnie recherche sans cesse de nouvelles passerelles esthétiques où les maîtres mots sont voyage et découverte.

La Compagnie Cahin-Caha ou les provocations de Gulko

Souvent étiqueté « provocateur », Gulko, le directeur artistique de la compagnie de cirque radical Cahin-Caha, développe un style « bâtard » : métissé, irrévérent, lyrique et dense. Il cherche à provoquer réflexions, excitations et rires selon un processus créatif iconoclaste et irrévérent, portant un regard critique sur l'évolution de la société et la condition humaine. Cette vision permet à la compagnie de proposer des langages nouveaux situés à la frontière de l'art contemporain et de la culture populaire.

La Compagnie Libertivores : une écriture de cirque au féminin

Fanny Soriano travaille sur une forme d'expression artistique qui s'articule autour des disciplines aériennes, de la danse contact et des performances improvisées. Elle développe une approche nouvelle de ces techniques et du dépassement d'un corps qui survit pour aller vers un corps qui vit et respire. Elle déploie ainsi un travail mêlant cirque et danse pour explorer, avec poésie, les relations entre

l'environnement et la nature humaine, la place de l'Homme au sein d'un paysage en constante transformation.

Festival Tendance Clown ou comment dénicher les plus belles pépites clownesques

Depuis plus de quinze ans, le Festival Tendance Clown, porté par l'équipe du Daki-ling, tend à faire découvrir, populariser un genre encore trop méconnu : « *le clown d'aujourd'hui* » et changer la représentation encore trop traditionnelle que le public peut en avoir. Sous chapiteau, au théâtre, en rue ou dans les différents parcs de la ville, le festival a offert au clown, avec ou sans nez rouge, avec ou sans paroles, provocateur ou tout simplement attendrissant, d'innombrables espaces de jeu.

La nouvelle équipe municipale fait le choix de soutenir un champ artistique riche qui parle à notre imaginaire. L'engouement collectif et populaire qui l'accompagne prouve que la culture est accessible à tous. Il est le symbole de ce que peut être une politique culturelle moderne qui atteint plusieurs objectifs fondamentaux : soutenir les artistes, en les aidant à créer et à faire partager leur création avec le plus grand nombre ; être généreuse et ouverte, en permettant à chacun de rêver et de se construire; susciter une énergie collective, en fédérant des partenaires culturels, économiques, médiatiques et institutionnels ; promouvoir un territoire, sa richesse, sa diversité et ses potentialités.

A large audience is seated in a theater, filling the foreground and middle ground. The audience members are diverse in age and appearance, many holding books or papers. The theater has red seats and a dark stage area in the background. A central white text box is overlaid on the image.

—M—

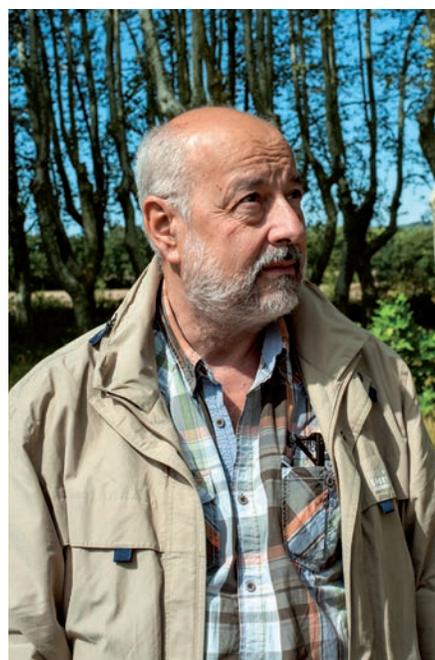
AUTOUR DE L'ÉCRIT

— MARSEILLE, LES NOUVEAUX TERRITOIRES DE LA CULTURE —

LA TRIPLETTE DE LA BELLE VILLE (DE MARSEILLE) :

Ascaride, Blanc, Valletti

Par Médéric Gasquet-Cyrus,
d'Aix-Marseille Université



— Gilles Ascaride, Henri-Frédéric Blanc et Serge Valletti. © Photos Jean-Marc Valladier, PatrickBOX/Hop et Ville de Marseille

La littérature marseillaise est à l'image de la cité : antique, tragique, comique, colorée, puissante, lumineuse et ombragée, à la fois, tapageuse, dérangeante, populaire, bigrement bigarrée et pleine d'accents. Cette littérature foisonnante se déploie dans des genres très divers et, si les années 1990 ont vu émerger un genre local avec le « polar marseillais », on n'oubliera pas quelques écrivains dont les textes sont repris et portés sur les planches. Et comme à Marseille on aime bien les trilogies (ou les triplettes, à pétanque), trois auteurs se détachent à l'avant-scène : Gilles Ascaride, Henri-Frédéric Blanc et Serge Valletti. Pas de place, dans ce court article, pour les biographies de ces trois auteurs à forte personnalité, ni pour l'analyse de leurs textes finement ciselés ; il s'agit simplement de présenter un travail littéraire original et de donner envie : envie de découvrir, d'entendre et de voir les textes de ces auteurs marseillais qui se lisent, qui se disent et qui se jouent.

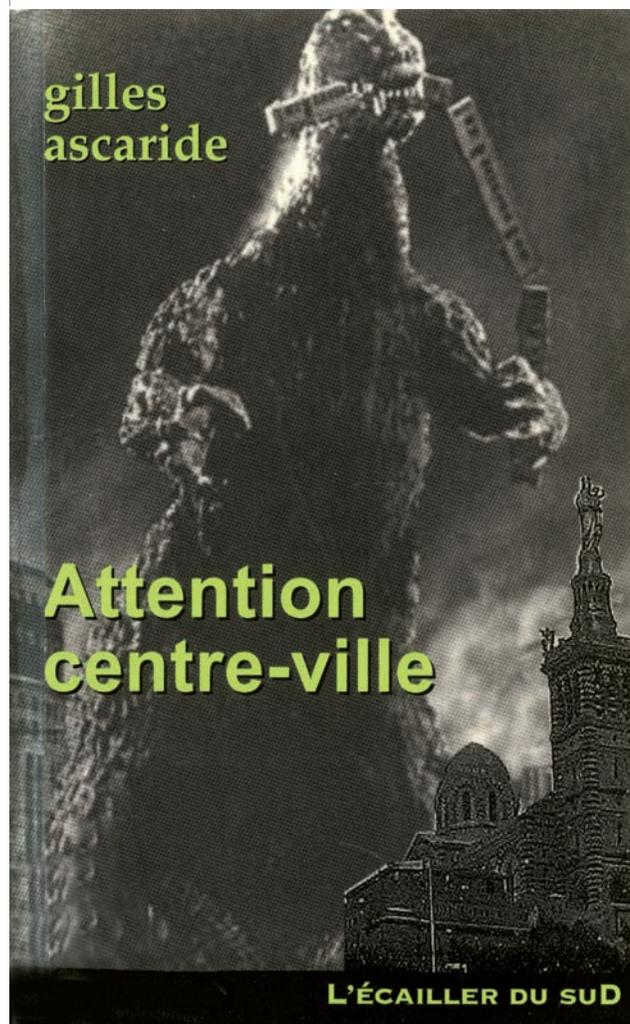
Ascaride, l'engatsé de l'Overlittérature

Gilles Ascaride est un auteur proluxe dans des genres très divers. Sans tenir compte de son métier de chercheur en sociologie et de ses écrits académiques passés, il a publié romans, nouvelles, essais, préfaces, journal de voyage... Il est aussi connu pour être, avec Henri-Frédéric Blanc, l'un des fondateurs de l'Overlittérature. Ce mouvement propose une « littérature crue, iconoclaste, qui se caractérise par son réalisme burlesque, son mauvais goût assumé, son irrespect total, sa marseillitude joyeuse loin de tout régionalisme et le recours méthodique aux armes de la dérision, de la finesse graveleuse et de la satire. » Cette définition correspond assez bien aux styles pourtant différents des trois auteurs dont nous parlons ici. D'ailleurs, Ascaride et Blanc ont tous deux publié dans la collection Overlittérature (autrefois aux Editions L'Ecailler, puis au Fioupélan), et Serge Valletti y a laissé quelques lignes sous forme de préface.

Les textes d'Ascaride accueillent en général deux personnages (*Le Sultan est dans l'escalier*, *Rencontre avec mon beau-frère*, *J'ai tué Maurice Thorez*, *Mademoiselle Espérance*, *Rigolo Circus Parade*, *Gégé et Jéjé*). Sur scène, avec des partenaires complices qui rappellent des duos de clowns de cirque, Gilles Ascaride endosse lui-même des rôles qui lui permettent de faire étalage de son jeu tout en maîtrise et en puissance ; un jeu qui rend bien l'énergie des colères, des souffrances, des drames contenus dans les pages des livres, avec toujours de l'humour un peu grinçant et l'expression d'une amertume cynique, et la mort qui rôde – ou qui est déjà là. C'est dans une maison de retraite que Madame Eugénie revit son passé de chanteuse de l'âge d'or du music-hall marseillais (*Mademoiselle Espérance*). Et c'est une tante Zoé au crépuscule de sa vie qui nous fait revivre, sous le genre sequel (« suite »), ce qui aurait très bien pu se passer si Pagnol avait poursuivi l'écriture de sa trilogie. A l'aise dans les rôles de femmes, Ascaride laisse avec Zoé (postface de Philippe Caubère) ce qui sera sans doute son chef-d'œuvre ultime.

Ses pièces ou ses textes adaptés pour la scène sont joués dans toute la France, en particulier à Avignon ou à l'occasion du Festival Overlittérature de Septèmes-les-Vallons, dont il est l'âme et l'animateur. Gilles Ascaride partage ce goût du théâtre avec son frère Pierre, auteur, acteur et metteur en scène qui dirigea longtemps le Théâtre 71, scène

Couverture d'*Attention centre-ville* de Gilles Ascaride, 2005.



nationale de Malakoff, et bien sûr sa sœur Ariane, César et Prix de la Mostra de Venise. Tous les trois ont joué et lu ensemble, notamment *Moi, votre ami ?* enregistré en public à Avignon en 2011.

Fadas, jobis et cagoles : le théâtre philosophique de Blanc

Henri-Frédéric Blanc touche lui aussi, depuis toujours, à des genres variés, à commencer par de nombreux romans et nouvelles parus (et traduits dans de nombreuses langues) chez des éditeurs comme Actes Sud, Flammarion, Le Rocher, L'Ecailler, Le Fioupélan, notamment dans la collection Overlittérature ; plusieurs textes ont été portés à l'écran (*Combat de fauves au crépuscule*, *Jeu de massacre*, *Le Dernier survivant de Quatorze*).



— Henri-Frédéric Blanc
vu par F. Vicente, 2015.
© Collection particulière

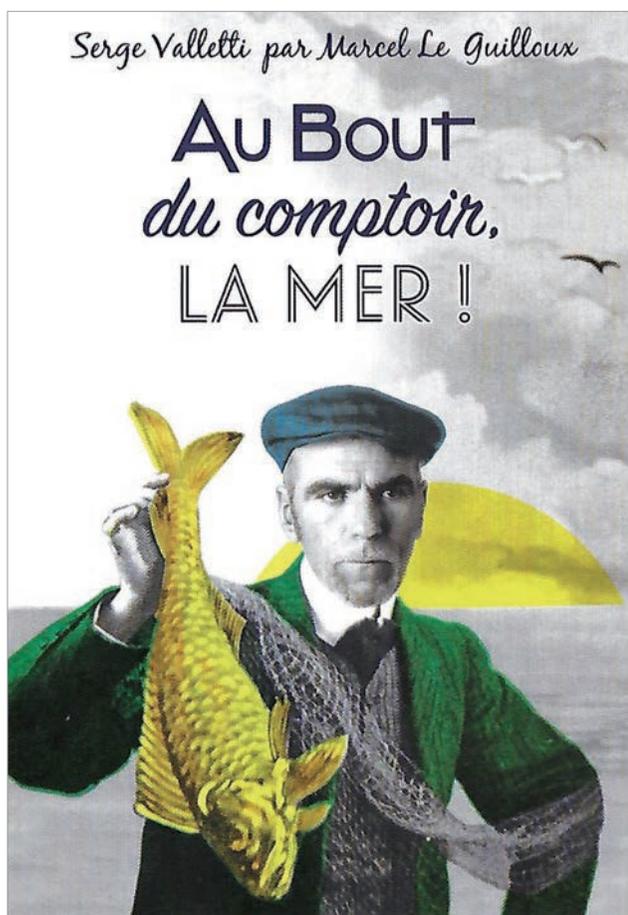
Il a également publié de la poésie (*Cirque univers*, *L'Art d'aimer à Marseille*) et œuvre comme rédacteur en chef de la *Revue des Archers* créée par Richard Martin du Théâtre Toursky. Blanc a également publié des « Discours » (*Discours de réception du diable à l'Académie française*, *Discours sur l'universalité de l'esprit marseillais*, *De la sardinitude*, *Épître aux Marseillais...*). Ces textes souvent courts, à une ou deux voix, se prêtent aisément à la mise en scène ou aux lectures publiques (que l'auteur assure souvent lui-même avec une bonhomie presque pas feinte qui contraste avec la vivacité de l'écriture et qui produit des effets délicieux auprès du public).

Certains textes sont écrits pour le théâtre (*Sidi*, parodie du *Cid* en marseillais ; *Les Cochonks*, dans un esprit qui rappelle le Père Ubu de Jarry, Beckett et Ionesco). Mais nombre d'autres, imprégnées de sa philosophie joyeuse, sont adaptées par des compagnies qui le jouent dans toute la France (et la francophonie), avec une forte présence au Festival d'Avignon (*Mémoires d'un singe savant*) ou au Festival Overlittérature (*Cagole Blues*). Signalons aussi les shows marseillais mis en scène par Cyril Lecomte, *Marseillons !* et *Marseillons 2*, qui rassemblèrent, à l'Odéon notamment, de nombreux artistes (comédiens, musiciens, rappers...) autour des textes de Blanc (dont *Les Bouches d'Or*).

D'Aristophane à Valletti

Serge Valletti est sans doute le plus « théâtral » des trois (notez l'allitération). Comprendre : celui dont la vie est la plus étroitement liée au théâtre, notamment à travers « l'œuvre » par excellence : la traduction des pièces d'Aristophane (« *Toutaristophane* »). C'est l'écriture cinématographique (il a travaillé à des scénarios de films, avec Robert Guédiguian, notamment) qui a ravivé « *le goût du dialogue, et donc du théâtre à plusieurs voix* » (extrait

de la « biographie officielle de l'auteur sur Internet) chez Valletti. Publiés chez L'Atalante, ses textes sont joués un peu partout en France, avec notamment des œuvres tanquées dans la ville comme *Jésus de Marseille*, *Monsieur Armand dit Garrincha*, *Pourquoi j'ai jeté ma grand-mère dans le Vieux-Port*. « *Je me laisse entraîner par des histoires qui me rentrent dans le cerveau et qui ont de la peine à en sortir, il en reste toujours des bribes, des fragments, des débuts, des fins, parfois un type qui parle tout seul* » écrit-il dans *Au bout du comptoir, la mer !*



— Festival off d'Avignon 2013. © Photo Mary Carroll

Ces derniers mots peuvent constituer un dénominateur commun aux trois auteurs. Leur théâtre met en scène peu de personnages, souvent un peu ou beaucoup excentriques, extravagants : *fadas*. Des fous lucides dont les paroles, parfois solitaires, monologues ou imprécations, soliloques d'alcooliques ou dialogues imaginaires, font entendre une langue enflée, colorée, poétique, pleine de néologismes ou de jeu sur l'oralité (accent, prononciations, syntaxe...). Une parole déclamée, créée, chantée, jouée, écrite par des auteurs de théâtre dans une ville déjà théâtrale.

OÙ L'ON REPARLE DU POLAR MARSEILLAIS

*Comment quatre romans parus en rafale
entre 1994 et 1996 ont imposé un genre nouveau
et changé la perception de la ville*

Par Jeanne Baumberger

| 82 |

*« Je te dis, ma collègue, je te dis franchement
C'est une vraie pègue d'être ton enfant
Marseille, Marseille, ville méchante,
Marseille, Marseille, tié mon tourment ! »*

Chanson *Maman Marseille* du groupe Quartiers Nord, 1988

Les Chapacans. Trois Jours d'engatse. Total Khéops. La Faute à dégün. C'est dans cet ordre qu'apparaissent, entre février 1994 et juillet 1996, les œuvres fondatrices d'un courant appelé à croître rapidement sous l'étiquette « *polar marseillais* ». Quatre premiers romans dus à quatre inconnus : Michèle Courbou, Philippe Carrese, Jean-Claude Izzo et François Thomazeau. Et la parenté ne s'arrête pas là ! Via des mots « typiques » qui claquent dès le titre, tous affichent crânement une appartenance à la ville qui deviendra vite « le » signe distinctif du genre.

Les dates de parution sont tout aussi significatives. Marseille est, à l'époque, une ville meurtrie : au déclin économique, au chômage et aux « affaires », viennent s'ajouter un climat rendu délétère par la montée de l'extrême-droite^[1] et un lynchage médiatique quasi permanent... Comment ne pas faire le lien entre cette situation chaotique et la naissance de ces noirs romans ?

Et pourtant, ce que l'on ne perçoit pas encore distinctement, c'est que la « *vieille aux 2600 ans* » a déjà entamé un vigoureux « *retournement du stigmat* ». Un mouvement est en effet apparu à la fin des années 1980 pour réaffirmer une identité bafouée - « *Fier d'être Marseillais* » en version culturelle - et déployer une créativité tous azimuts. Quand l'ampleur de la vague deviendra patente, les médias, tout ébaubis, chanteront la « *Movida marseillaise* ». « *Branchée* » comme il se doit. De par son succès, critique autant que public, le polar sera un des vecteurs essentiels de cette inversion de tendance. Délectable ironie quand on songe à la désespérance qu'il véhicule...

À l'occasion de ce numéro, et avec presque trente ans de recul, il semblait intéressant de revenir sur ce courant littéraire (et populaire) que personne n'attendait. Et quel meilleur guide que Patrick Coulomb pour ce faire ? Non seulement il a pu observer le phénomène de près, en tant que journaliste, mais il en a été partie prenante, à la fois comme auteur - on lui doit, sous le pseudonyme de Patrick Blaise, les polars *Pourriture beach* et *Voir Phocée et mourir* - et aussi comme éditeur. L'Ecailler du Sud, la maison d'édition qu'il a fondé en 2000 avec François Thomazeau, a beaucoup fait pour révéler les nombreux et turbulents rejetons des fondateurs. Mais laissons-lui le soin de raconter l'histoire...

[1] Dans le contexte des élections municipales de 1995, qui voit la ville basculer à droite, le meurtre du jeune Ibrahim Ali par des colleurs d'affiches du Front National, le 24 février 1995, constitue la manifestation la plus accablante de ce climat. Dans une diatribe au vitriol, Carrese traitera les assassins de « *lémuriens* » ; Izzo dédiera son deuxième roman, *Chourmo*, au jeune Comorien. Le F.N. restera la bête noire du polar marseillais.



James Ellroy avec Patrick Coulomb et François Thomazeau sur la Canebière. © Photo Bruno Richard

MARSEILLE, LE NOIR TE VA SI BIEN !

Propos recueillis par Jeanne Baumberger

Plongé dès le départ dans l'aventure du polar marseillais, le journaliste et écrivain Patrick Coulomb en retrace ici les contours.

Revue Marseille : Comment expliquez-vous qu'entre février 1994 et juillet 1996 le polar marseillais surgisse comme de nulle part et s'impose aussitôt ?

Patrick Coulomb : Mais il ne surgit pas de nulle part ! Plusieurs auteurs marseillais se sont déjà illustrés dans cette veine : dans les années 1930, Jean-Toussaint Samat avec *Le Mort de la Canebière* ; dans les années 60, Sébastien Japrisot, René Cambon, Clarence Weff, Jimmy Guieu ou encore Claude Klotz (alias Patrick Cauvin). Un peu plus tard, Jean Contrucci vient rejoindre les rangs de ces précurseurs avec *La Poisse* ou *Comme un cheval fourbu*. Et donc, quand paraissent, au milieu des années 90, les quatre titres qualifiés plus tard de « fondateurs », ils ne sont pas nécessairement perçus, y compris par leurs auteurs, comme la manifestation d'un courant émergent. Courbou, Carrese et Thomazeau ne se connaissent pas, ou à peine. Et Izzo n'habite plus Marseille depuis longtemps. Leurs éditeurs respectifs ne les rapprochent pas davantage. *Les Chapacans* et *Total Khéops* sont publiés dans la Série Noire comme n'importe quel titre de cette collection. Pour *La Faute à dégün* et *Trois jours d'engatze*, c'est un peu différent : l'un et l'autre sortent la même année chez un éditeur corse, Méditorial, qui, de par son implantation régionale, discerne sans doute mieux leur « marseillitude ».

R. M. : Mais alors, quand se met-on à parler de « polar marseillais » ?

P. C. : A partir du succès foudroyant de *Total Khéops*. Le bouquin « cartonne » et déclenche un engouement dont le cinéma et la télévision ne tardent pas à s'emparer. L'emballement médiatique est d'autant plus vif qu'Izzo est déjà connu du « microcosme » ; non pour ses recueils de poésie, restés confidentiels, mais parce qu'il a activement participé à la création de plusieurs événements littéraires majeurs comme le Festival *Etonnants voyageurs* de Saint-Malo. Son succès en appelle d'autres. Des éditeurs, des auteurs, s'engouffrent dans la brèche... Ce qui initie un « mouvement » !

R. M. Comment se structure-t-il ?

P. C. : Certains éditeurs nationaux s'intéressent assez vite au phénomène. Dès 1999, Métailié publie Jean-Paul Delfino avec succès (*Tu touches pas à Marseille !*) et Cédric Fabre entre dans la Série Noire (*La Commune des minots*). Le Poulpe, la collection polar des Éditions Baleine, sort trois titres : *Allons au fond de l'apathie* (Philippe Carrese), *Un pastis à la soviét* (Michel Abax), *Saint-Pierre et Nuque Longue* (Serge Scotto). Thomazeau est « recruté » par Librio pour sa série *Guigou et Scramm, RMistes justiciers*. Fleuve Noir et La Manufacture de livres viendront plus tard, le premier avec Marie Neuser (*Prendre Gloria, Délicieuse*), le second avec Jean-Louis Pietri (*Marseille opus mafia*). Mais l'épicentre du mouvement reste Marseille. Jigal, qui est, au départ, un éditeur de musique parisien, s'y installe en 1997 et se spécialise aussitôt dans le roman noir, avec une attention particulière aux « autochtones ». Il lance

ainsi deux auteurs qui se révéleront prolifiques : Gilles Del Pappas avec *Le Baiser du congre* en 1998 et Maurice Gouiran avec *La Nuit des bras cassés* en 2000. En cette même année 2000, François Thomazeau et moi-même créons notre maison d'édition, que nous baptisons L'Ecailler du Sud.

R. M. : En clin d'œil aux Cahiers du Sud ?

P. C. : Plutôt un jeu de mots référencé, que l'on doit d'ailleurs à un autre écrivain marseillais, Jean-Christophe Duchon-Doris ! Les trois premiers bouquins que nous publions sont signés François Thomazeau, Serge Scotto et Patrick Blaise.

R. M. : ...Qui n'est autre que vous-même !

P. C. : Eh oui... Jusqu'à ce qu'elle s'arrête en 2013, l'aventure de L'Ecailler a permis de publier pas moins de 150 titres, dont environ un tiers de « Marseillais » ; il faut citer Serge Scotto, Pierre Jérôme (le pseudo du troisième cofondateur, le journaliste Michel Martin-Roland), Bruno Leydet, Mathieu Croizet, Thomas Labat, Annie Barrière, Dominique Lombardi, Sylvie Aniorthe-Paz, Jean-Luc Luciani, Ridha Aati, Franck Burns, Robert P. Vigouroux, Edmond Zucchelli, Alexandre Clément, André Fortin, Michel Sanz, Georges Foveau... Et bien sûr Jean Contrucci !

R. M. : Avec presque trente ans d'âge, le polar marseillais a-t-il encore de beaux jours devant lui ?

P. C. : Oui, s'il ne cède pas au « folklorisme » et à l'auto-caricature. Vous savez, Serge Scotto à l'habitude de dire que le polar, c'est le dernier endroit où on peut dire la vérité. Alors, par les temps qui courent, comment pourrait-on s'en passer ?

Les incontournables du polar marseillais, par Patrick Coulomb

Le « carré d'as » d'origine :

- Michèle Courbou : *Les Chapacans*,
- Jean-Claude Izzo : La trilogie Fabio Montale (*Total Khéops, Chourmo, Solea*),
- Philippe Carrese : *Trois jours d'engatse* (puis *Pet de mouche et la princesse du désert ; Graine de courge ; Le Bal des cagoles*, etc.),
- François Thomazeau : *La Faute à degun* (puis la série *Guigou & Shramm, RMistes justiciers ; Marseille confidential*, etc.),

et ensuite :

- Gilles Del Pappas : La série des *Constantin le Grec*,
- Maurice Gouiran : *Le Théorème de l'engambi*,
- Serge Scotto : *Nous Serons les rois de Marseille*,
- Ridha Aati & Nordine Zoghdani : *La Cité du fada*,
- Patrick Blaise : *Pourriture Beach*,
- Annie Barrière : *Chien des quais ; Tueuse*.



© Adobe Stock

LES QUATRE NUANCES DU POLAR MARSEILLAIS

selon Patrick Coulomb

1 - D'abord Marseille

La ville porte en elle les ingrédients de tout bon polar : une « tradition » de gangstérisme et d'affairisme, le brassage de populations que l'on trouve dans un grand port et son côté jungle urbaine. Mais ici, elle devient plus qu'un décor : elle interfère dans le récit, elle en est un personnage essentiel, quasi mythique. Marseille apparaît très souvent comme le lieu de la Quête au milieu du Chaos (celui du personnage et celui de la société). Qu'il soit flic ou pas, le personnage central, même désabusé, même déglingué, entend dénicher le Mal et dénoncer le Crime. Quel que soit le prix à payer, il va jusqu'au bout d'un bras de fer à la fois métaphysique et politique.

2- L'inscription au sein du polar méditerranéen

Surtout grâce à Izzo, le polar marseillais est, pour l'instant, le dernier né d'une riche famille, celle du polar méditerranéen, générée par Leonardo Sciascia et élargie ensuite au Catalan Manuel Vazquez Montalban, créateur du personnage de Pepe Carvalho, et au Sicilien Andrea Camilleri, « inventeur » du commissaire Montalbano. Un courant marqué par un attachement viscéral à une ville ou une terre, et porteur de connotations politiques fortes, « dénonciatrices ». Dans le cas marseillais, l'affirmation identitaire passe par l'utilisation du parler local, plus ou moins marquée selon les auteurs, et par des personnages qui affichent volontiers une certaine manière d'être : faculté à s'énerver, à exagérer, à évoquer des sujets graves sur le ton de la dérision...

3 - Le recours fréquent à un humour déjanté

Le polar marseillais use volontiers d'un humour « caractéristique » : assez galéjeur, voire « abracadabrantique ». Carrese en est une parfaite illustration, mais aussi Thomazeau et Delfino, surtout dans leurs premiers romans.

4- Un peu de douceur dans un monde de brutes

A la différence des romans policiers et des romans noirs qui viennent de New York, de Glasgow ou de Copenhague, le polar marseillais peut introduire, dans ses palanquées de noirceur, de petites bouffées de douceur de vivre, de gourmandise et de sensualité au contact du soleil, de la mer...



JEAN-CLAUDE IZZO, UN MARSEILLAIS

Par Sébastien Izzo

« On ne comprend rien à cette ville si l'on est indifférent à sa lumière. Elle est palpable, même aux heures les plus brûlantes. Quand elle oblige à baisser les yeux. Marseille est ville de lumière (...). Marseille, à vrai dire, on ne peut l'aimer qu'ainsi, en arrivant par la mer. Au petit matin. A cette heure où le soleil, surgissant derrière le massif de Marseilleveyre, embrase ses collines et redonne du rose à ses vieilles pierres. » [1]

C'est en lisant ces quelques mots de mon père l'écrivain Jean-Claude Izzo que s'est imposée cette évidence : faire découvrir son œuvre devait se faire aussi par la mer. C'est comme cela que j'ai imaginé pour les vingt ans de

sa disparition les balades littéraires et maritimes avec le Cobiac et Icard maritime. Des lectures d'extraits de ses romans par un comédien avec vue sur Marseille et son port, ponctuées par les musiques qu'il aimait.

Jean-Claude Izzo ne voit pas la mer, il la vit. Sa sensibilité poétique et son histoire personnelle font de la mer une dimension de son être, son point de gravité et de repère. La ligne d'horizon esquisse tous les possibles et ravive les rêves qui y demeurent suspendus pour demeurer intacts. La mer, c'est l'identité commune de ceux que la petitesse humaine, terrienne, distingue ; en somme, la mer est leur humanité et elle la divulgue, tel est le thème essentiel des Marins perdus. Elle draine tous les mythes qui nourrissent l'imaginaire poétique de mon père, et ses humeurs animent la beauté de la cité phocéenne.

[1] Marseille, textes de Jean-Claude Izzo, photographies de Daniel Mordzonski, Editions Hoëbeke, 2000.

La Méditerranée octroie à Marseille ses couleurs, exhale ses embruns le long des ruelles, lui insuffle de l'élan en souffle ou en brise. Elle est son âme. Sa lumière est partout, dans ses rues, sur les murs, dans le ciel et les yeux de ses habitants. Jamais il n'a pu vivre loin de tout rivage, car l'homme pas plus que l'écrivain n'aurait pu exister sans la mer. Source d'inspiration, au sens propre de l'expression, de toute son œuvre, elle est sa raison d'être en vie, comme elle, parcourue par des courants qui ne sont pas ondes, mais passions.

Son œuvre romanesque, il l'a écrite loin de Marseille, il vivait alors entre Paris et Saint-Malo. Il l'a écrite en mêlant le Marseille de son enfance, de ses souvenirs, en citant les rues de mémoire, se rappelant des histoires de son père et le Marseille d'aujourd'hui où il descendait régulièrement pour nous voir, sa mère et moi, et découvrir comment la ville avait commencé à changer. Il avait d'ailleurs dit, lors d'une interview à Têlerama, qu'il n'aurait jamais pu écrire *Total Kheops* s'il avait habité à Marseille. C'est après le succès de son premier roman qu'il décide de revenir s'installer dans le Sud, dans le village de Ceyreste, Marseille à quelques encablures, pour se rapprocher de son personnage, sa ville. Il pouvait ainsi être éloigné, mais sentir les vibrations et l'atmosphère du décor de ses romans.

C'est en se replongeant aussi dans ses livres que l'on se rend réellement compte que sa vision de Marseille, il y a vingt ans, est aujourd'hui toujours d'actualité. On peut ainsi lire dans chacun de ses livres comment les anciennes municipalités avaient prévu de reconstruire Marseille. En abandonnant le centre-ville pour, à terme, le transformer avec des constructions neuves, des places bétonnées et faire partir cette mixité sociale, ethnique qui a construit notre cité, vers les quartiers périphériques, dans des barres d'immeubles comme l'ont fait toutes les grandes agglomérations. En vingt ans elles y sont presque arrivées ; le cœur de Marseille s'est blessé, ses habitations se sont effondrées entraînant mort et désolation.

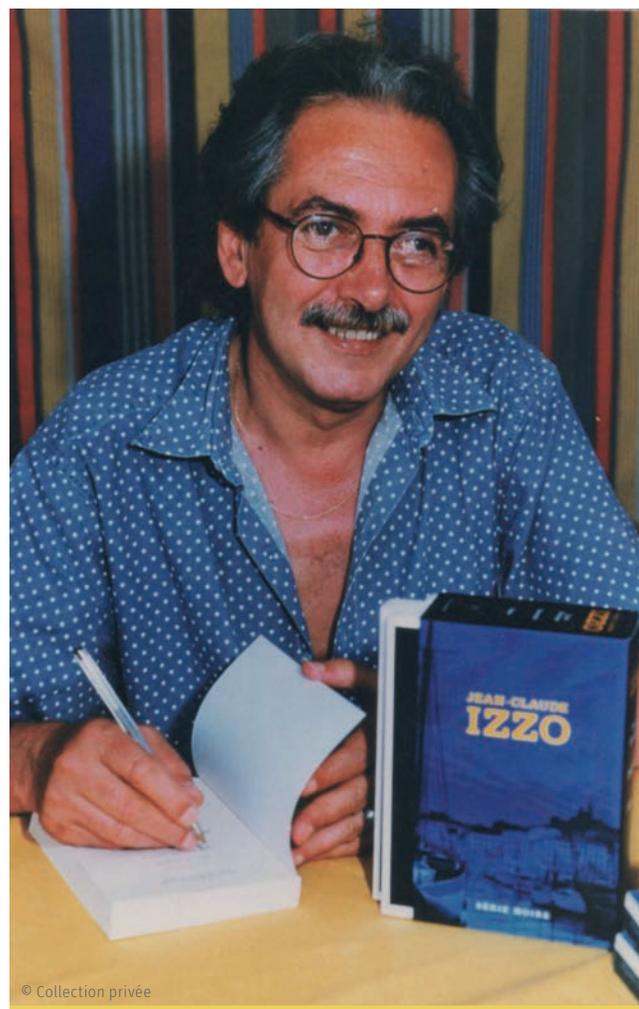
En fermant l'accès à la digue du large, en détruisant le quartier du port, le long de la mer pour en faire des quartiers d'affaires avec des bâtiments sans âme, sans commerces de proximité pour pouvoir se rencontrer. « On raserait donc les hangars. Le J3. Le J4. On redresserait les quais. On percerait des tunnels. On créerait des voies rapides. Des esplanades. On repenserait l'urbanisme et l'habitat, de la place de la Joliette jusqu'à la gare Saint-Charles. Et on remodelerait le paysage maritime. Ça, c'était la nouvelle grande idée. La nouvelle grande priorité. Le paysage maritime. » [2]

Ce combat contre cette exclusion a toujours été son cheval de bataille, et il l'a toujours exprimé dans ses livres, ses

articles de journaux. Qu'elle soit sociale ou politique. Tout comme certains courants de pensée racistes, islamistes qu'il avait dans ses romans déjà imaginé se développer, il y a vingt ans. Lui voulait se battre contre cette montée du fascisme qu'il avait vécue en tant que fils d'immigré italien, traité de nabot, macaroni, ou de chien des quais. Envoyé dans un lycée professionnel parce qu'un fils d'Italien ne pouvait pas être assez bon pour suivre une voie littéraire. Pourtant c'est ce métissage qui a fait de Marseille ce qu'elle est aujourd'hui.

Ce sont tous ces combats, ces idées qu'il a développés dans ses romans et sa poésie ou dans sa vie de tous les jours, qu'il a essayés de me transmettre. Lorsque je lis et relis ses écrits, ce sont ces quelques mots qui restent gravés dans ma tête : « J'aime croire - car j'ai été élevé ainsi - que Marseille, ma ville, n'est pas une fin en soi. Mais seulement une porte ouverte. Sur le monde, sur les autres. Une porte qui resterait ouverte, toujours. » [3]

Je crois qu'il a réussi...



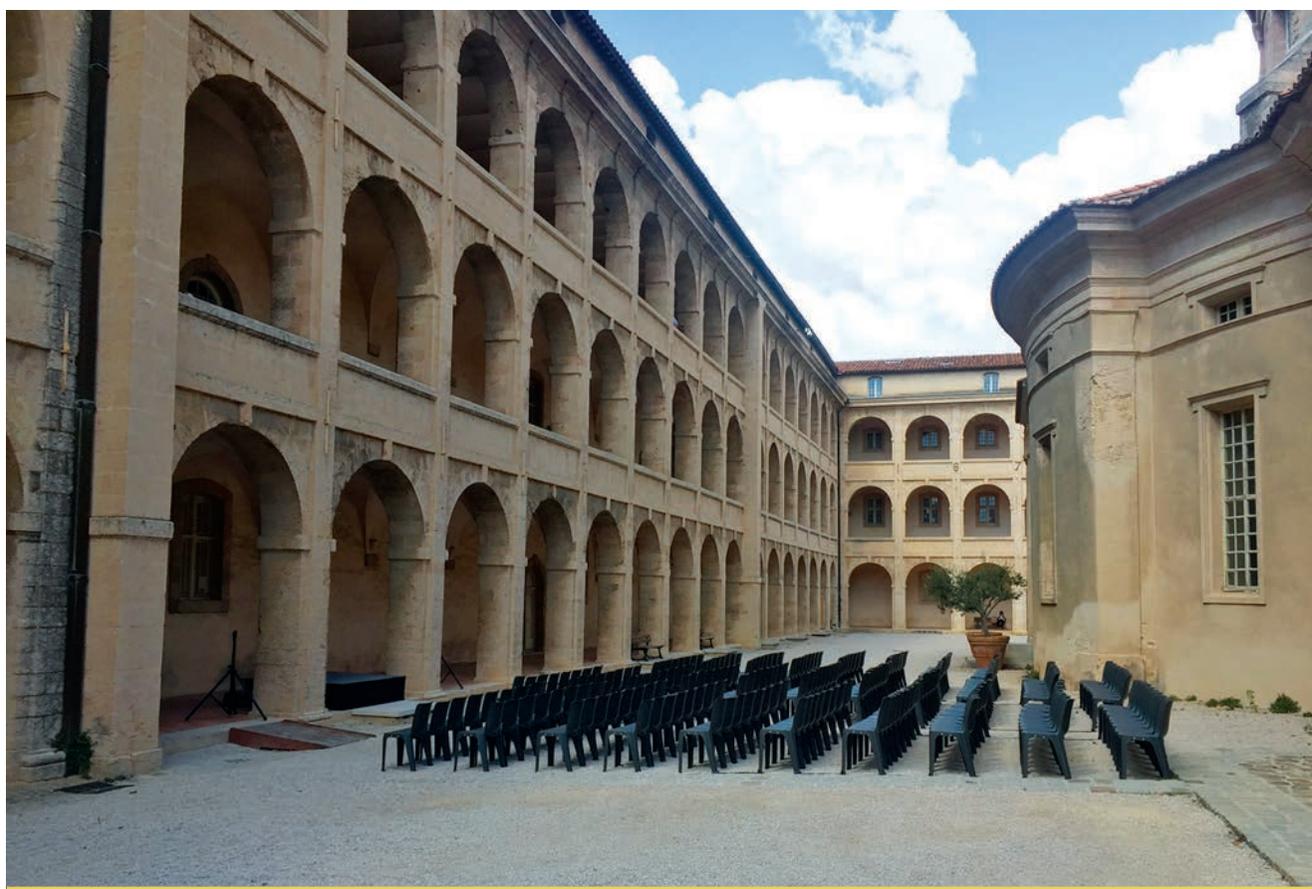
© Collection privée

[2] Solea, Editions Gallimard, collection Série Noire, n° 2500, 1998. [3] Marseille, op.cit.

LE CIPM : UNE RESSOURCE DE GRANDE VALEUR

Par Michaël Batalla,
directeur du Centre International de poésie de Marseille

88



Préparatifs pour les 50 ans d'*Eden, Eden, Eden* de Pierre Guyotat, lecture par Pierre Chopinaud, 2020. © Cipm

Qu'est-ce que le Cipm ?

Fondé en 1990, le Centre international de poésie est un objet à la fois incontournable et méconnu du paysage culturel de Marseille. Sa raison d'être est des plus simples : tenir ouvert un lieu dédié à la poésie contemporaine en tant que celle-ci existe et qu'elle est une discipline vivante, en France comme partout dans le monde. C'est compte tenu

de cette réalité que le Cipm propose au public, depuis plus de trente ans, tout au long de l'année, et – c'est un principe constitutif – invitant la plupart du temps les poètes à les concevoir eux-mêmes, des formes variées de rencontres avec les œuvres et les pratiques de ce vaste domaine que l'on peut localiser à la croisée des arts et de la littérature.

D'abord hébergés par la Ville dans l'ancien couvent du Refuge (quartier du Panier) durant les cinq premières années de son existence, les locaux du Cipm (bureaux, salle d'exposition et bibliothèque) sont situés depuis 1995

Performance
de Giovanni Fontana,
2020. © Cipm

au rez-de-chaussée du Centre de la Vieille Charité. Le Cipm est une association Loi 1901 qui reçoit des subventions publiques et privées. Il est composé d'un Bureau et d'un Conseil d'administration présidés depuis peu par Danièle Mémoire, instances desquelles j'ai l'honneur d'avoir reçu, suite à un recrutement national il y a de cela un peu plus de deux ans, la responsabilité de définir les orientations du Centre et de diriger sa formidable équipe composée aujourd'hui de six personnes, cinq femmes et un homme.

Une institution née dans un contexte unique

Le Cipm se défend souvent d'être une institution. Pour ma part, j'aime à dire qu'il en est bel et bien une, quitte à privilégier l'aspect durable du concept plutôt que son aspect figé. Et s'il n'y avait qu'un seul argument à avancer pour pointer la réalité de cette dimension institutionnelle, ce serait sans doute la prégnance de la fondation sur l'histoire. En effet, le Cipm « a été fondé »... et qui plus est, fondé dans une circonstance qu'on pourrait qualifier d'hapax dans l'histoire des institutions culturelles, puisqu'à l'époque on trouvait à la mairie de Marseille un objet n'ayant jamais existé auparavant, qui n'exista plus nulle part ensuite : une Délégation à la poésie. Cette « chose » était un outil conçu par le poète Julien Blaine (Christian Poitevin) à qui le maire Robert P. Vigouroux avait confié le poste d'adjoint à la Culture. Ainsi le singulier délégué à la poésie avait-il, dès sa prise de fonction, demandé à Emmanuel Ponsart, le directeur du Cipm jusqu'en 2017, alors éditeur et organisateur de festivals de poésie, de conduire une mission de préfiguration qui allait aboutir à l'inauguration du Centre le 20 avril 1990.

Une vision de la poésie

Dans ce contexte très favorable, l'innovation des fondateurs a été – justement, au niveau institutionnel – de ne plus réduire la poésie à sa classification en « genre littéraire », mais de défendre l'idée selon laquelle elle était devenue pensable sous les traits d'une discipline dont les formes



d'expression, potentiellement très différentes les unes des autres (en particulier à travers le prisme de l'international), pouvaient se déployer de la page à la scène en passant par toutes sortes de pratiques visuelles, graphiques, sonores et corporelles (l'univers de la performance) et en ayant recours à l'ensemble des techniques disponibles à une époque donnée.

Dès lors, la fonction du Cipm était claire, précise et invariablement valable aujourd'hui encore : explorer les poésies, leurs modes de diffusion et de traduction, cela dans leurs dimensions les plus actuelles, en promouvoir la découverte, la connaissance et la pratique au moyen de l'objet vivant et par excellence social qu'est la rencontre.

En attendant la réouverture

En un peu plus de trente ans, près de mille-cinq-cents auteurs ont été invités par le Cipm pour une lecture, une discussion, une exposition, une résidence. Les archives audiovisuelles, progressivement numérisées et mises en ligne, retracent en partie cette histoire. Le site internet cipmarseille.fr (en pleine refonte) offre la possibilité de passionnantes dérives à travers la multiplicité des actions menées depuis l'origine du Centre, ainsi que dans le catalogue de sa bibliothèque. Celle-ci, depuis le début du deuxième confinement, fait l'objet d'un important travail de réaménagement entrepris dans le but d'améliorer son confort, les conditions de lecture, de recherche et d'étude au sein de sa collection unique en France : quarante-cinq-mille documents rassemblés au fil du temps par acquisitions et donations, dont la consultation sur place est libre et gratuite.



MARSEILLE ENTRE DEUX RIVES

Les Rencontres d'Averroès dans la Cité

Par Thierry Fabre, fondateur des Rencontres d'Averroès,
directeur du programme Méditerranée de l'IMÉRA
(Institut méditerranéen de recherches avancées d'Aix-Marseille Université)

Ce fut d'abord juste une intuition. Ouvrir un espace de parole et de pensée, à partir de Marseille, pour « penser la Méditerranée des deux rives ». Ne pas s'inscrire dans la simple généalogie du passé d'une Méditerranée d'abord patrimoniale, gréco-latine, figée dans ses décombres et ses ruines. L'idée était de décentrer le regard et de prendre enfin vraiment en compte ce que le philosophe Alain de Libera avait appelé « l'héritage oublié ». Toute cette part arabe et judéo-arabe dans les sources de la connaissance européenne. Ce qui avait été résolument occulté, dénié ou refoulé de nos héritages culturels lointains. Pas simplement Athènes et Rome, mais également Jérusalem et Cordoue.

« *L'Héritage andalou* », premier thème exploré et débattu lors de cette édition inaugurale des Rencontres d'Averroès à Marseille, en 1994, au Théâtre des Bernardines. En ces jours gris et pluvieux du mois de novembre, rendez-vous fut pris avec le public et à notre grande surprise il y avait autant de monde dans le théâtre que dehors. Nous avons dû refuser du public et chercher un théâtre plus grand, dès la deuxième édition.

Que s'est-il passé à Marseille ? Une soudaine ferveur pour le débat d'idées ? Un besoin de se retrouver ensemble pour tenter de comprendre ? Une occasion de parler enfin en public de Méditerranée ? Sans doute tout cela à la fois...

Averroès était alors presque un inconnu. Ce philosophe et juriste andalou, né à Cordoue en 1126 et mort à Marrakech en 1198, n'était qu'une référence lointaine, une connaissance approximative, venue notamment du livre d'Ernest Renan, *Averroès et l'averroïsme*, mais pas tellement plus. Le *Discours décisif* d'Ibn Rushd/Averroès, qui fut publié en édition de poche, en français et en arabe, dans le sillage des Rencontres d'Averroès, puis inscrit au programme de l'agrégation de philosophie comme auteur à étudier, prenait toute sa place. La langue arabe n'était plus uniquement vue comme celle d'un texte religieux, elle était aussi une langue philosophique. Il y a là un acte de reconnaissance qui peut contribuer à changer le regard, à sortir du mépris colonial qui a longtemps façonné les représentations du monde en France et en Europe, à propos de la langue et de la culture arabes.

Marseille est à cet égard une ville singulière. C'est sans aucun doute une ville marquée par l'empreinte coloniale. Elle a d'ailleurs organisé, avec un réel succès public, deux grandes expositions coloniales, en 1906 et en 1922, et elle reste peuplée de statues et de monuments, comme par exemple celui dédié « *Aux héros des armées d'Orient et des terres lointaines* », récemment rénové à l'entrée du Vallon des Auffes, sans trop se poser de questions... Mais Marseille est aussi une cité qui a l'expérience de l'Autre, qui a su célébrer et exposer avec éclat, il y a près de quarante ans, *L'Orient des Provençaux*, raconter tous ces liens qui ont été tissés à travers l'histoire entre les deux rives.

Les Rencontres d'Averroès, dans la Cité, s'inscrivent dans cette histoire au long cours. Dans ce besoin profond, ce désir de comprendre, d'échanger, de débattre, de s'engueuler, de *s'engatser*, dirait-on en bon marseillais, tout en restant à l'écoute. La « *sensation du divers* », comme le dit si bien Victor Segalen, n'est pas fugitive ou passagère à Marseille, elle est là, durablement. Nous sommes tenus par l'expérience de l'Autre, au-delà des invectives ou

© Photographie Michel Denancé - Graphisme Adrien Bargin



des caricatures. Combien de fois des sujets « chauds », difficiles à aborder, à discuter en public, comme la violence et la haine, colonialisme et post-colonialisme, les relations entre Israël et Palestine, la question des monothéismes, les relations entre l'Europe et l'Islam ou les failles à surmonter, après le terrorisme, ont pu être débattus en toute sérénité au Théâtre de la Criée ou au Parc Chanot.

Cela fait plus d'un quart de siècle que ces échanges ont lieu, chaque mois de novembre, dans la cité phocéenne. De nombreux invités ont souvent été étonnés d'une telle attention, durant trois jours, de salles combles pour des débats d'idées, souvent pointus, de la qualité d'écoute, dans un premier temps, et de la vivacité des questions, dans un deuxième temps. Mais pas de débats impossibles, à Marseille, dans le cadre de ces Rencontres. Comme le disait si justement Henri Laborit : « *Tant qu'on se parle, on ne se tue pas* »... Il serait intelligent de ne pas sous-estimer la place et le rôle de la parole dans la cité, de la capacité de se parler, pour tenter de se comprendre. C'est une des façons de faire vivre un espace public et de fabriquer du commun, là où tant de divisions règnent. De ne pas consentir au silence, de ne pas se détourner des questions qui fâchent, de ne pas s'abandonner au déni mais rechercher plutôt, comme le disait Paul Ricoeur, une politique de la reconnaissance.

Marseille est profondément reliée à la Méditerranée. Il y a là une part majeure de son histoire, depuis la légende de sa fondation et la rencontre entre Gyptis et Protis, jusqu'à aujourd'hui, où il nous faut enfin écrire une histoire juste, une « histoire à part égale » où chacun peut s'y retrouver. Nous sommes encore bien loin du compte et ceux qui viennent d'ailleurs, comme avant-hier les Italiens et les Arméniens, hier les Maghrébins comme les rapatriés, et aujourd'hui les réfugiés, le plus souvent africains, sauvés du naufrage, notamment par SOS Méditerranée, ONG créée à Marseille, ont besoin de se sentir d'ici.

« *Nous serons tous d'ici* », voilà un projet ou un récit qui nous invite à fabriquer tout un monde en commun. C'est ce à quoi se consacrent depuis toutes ces années les Rencontres d'Averroès. Relier ce qui semble être séparé, traverser les frontières du savoir, partager avec un grand public des idées, en plein cœur de la Cité, et aller au-devant du jeune public, à travers le programme *Averroès junior*, dans les classes, les collèges et les lycées. Mais il reste tellement à faire pour aller plus loin, pour renforcer la cohésion dans la Cité, alors que tant de failles, de

peurs et d'incompréhensions la divise. L'inertie n'est tout simplement pas possible.

« *Penser la Méditerranée des deux rives* », il y a là une nécessité de notre temps pour inventer demain, à partir de Marseille, pour donner un autre visage à l'avenir que celui mortifère qui nous est présenté aujourd'hui par les nationalistes et les identitaires. Il paraît que Marseille est, pour le national-populiste Victor Orban, dirigeant autoritaire et identitaire de la Hongrie actuelle, l'anti-modèle, la ville repoussoir qu'il ne faudrait surtout pas imiter. Et si nous prenions plutôt cette critique pour un hommage ?

Marseille – ville refuge de la Méditerranée, Marseille ville trait d'union entre les deux rives, Marseille ouverte sur le grand large, Marseille qui invente un monde commun avec les autres villes et cités de Méditerranée... Il y a par là un bel horizon pour une ville capitale du XXI^e siècle, une ville qui ne serait justement pas une ville citadelle, d'une Europe cadenassée dans sa peur de l'Autre. Une ville entre deux rives, qui ne serait plus à la dérive, mais au contraire devancière, une ville qui se vit et qui se rêve pleinement comme une ville méditerranéenne.



Averroès Junior, rencontre avec Massimo Cuono, La Criée, 2019. © Nicolas Serve / Rencontres d'Averroès

Rencontres d'Averroès, La Criée, 2019. © Nicolas Serve / Rencontres d'Averroès



Le stand de la librairie *L'Odeur du temps* à La Criée. © Nicolas Serve / Rencontres d'Averroès



—M—

ÉMERGENCE D'UNE CULTURE URBAINE

— MARSEILLE, LES NOUVEAUX TERRITOIRES DE LA CULTURE —



— Fresque de Jace, demi-échangeur de Saint-Julien. © Stéphane Aboudaram / WeAreContents

Rocade L2

« L'ARTOROUTE » A TROUVÉ SA VOIE

Par Franck Meynial

Uniques en leur genre à l'échelle européenne, les trente-cinq fresques qui recouvrent les murs des échangeurs de la Rocade L2 (A 507) représentent la plus grande œuvre du genre en Europe. Un parcours artistique urbain hors normes définitivement incontournable !

Villes de transit migratoire, territoires d'accueil chargés d'imaginaires, cités portuaires parfois controversées, Marseille et New York ont en commun une longue histoire. Parfois polémique, comme au temps de la *French Connection*, dont l'ampleur distendit quelque peu les liens entre la France et les Etats-Unis ; parfois productive, à l'instar de l'exposition *I learn America*, qui évoquait en 2017, au Musée d'Histoire de Marseille, les migrations contemporaines vécues ou révélées par des trajectoires familiales.

De la réciprocité sentimentale entre les rives de l'Atlantique et celles de la Méditerranée est aussi née une inspiration moins connue. Celle-ci n'a pas exactement trouvé sa source à *Big Apple*, mais 150 km plus au Sud, sur les rives du fleuve Delaware, dans l'Etat de Pennsylvanie... Plus précisément à Philadelphie, la ville de l'amour fraternel. Inouk Moncorgé, qui compte plus de vingt ans d'expérience multiculturelle continue dans le développement, la direction et la gestion d'infrastructures durables, raconte mieux que quiconque l'origine de ce déclic : « *J'ai travaillé et habité là-bas. À l'époque, l'environnement était fortement dégradé, particulièrement dans le centre où la pauvreté s'installait. C'est alors qu'un collectif d'artistes s'est constitué, avec le soutien de la mairie, pour tenter d'inverser*

la tendance. Grâce au Mural arts project qu'ils ont monté, ils ont réussi à impulser un changement notable dans la cité. J'y ai fortement pensé à l'heure du chantier de la L2 à Marseille ». En intégrant les jeunes dans un projet de fresques murales qui les fédère, « *Philly* » a réussi son coup et attire désormais dix-mille touristes par an autour de ce seul concept qui compte trois-mille-cinq-cents graffitis et quarante œuvres majeures.

« Corriger ce côté minéral et froid »

S'il est sensible à l'art, Inouk Moncorgé l'est au moins autant lorsqu'il œuvre à l'aménagement urbain. A ce titre, et en sa qualité d'ex-directeur général de la société de la Rcade L2, il sait tout des difficultés surmontées pour arriver à finaliser le vieux serpent de mer marseillais. Grâce à deux rubans de trois voies longs de plus de neuf km, trente-mille véhicules contournent la ville par l'Est, plutôt que de la perforer en son centre, depuis le 25 octobre 2018.



— Mègot, échangeur de Frais-Vallon. © Laurent Carte-Magellan



Seth (détail), échangeur
de Frais-Vallon.
© Photo Olivier Metzger

Cela après plus de 80 ans d'attente et moult atermoiements qui ont conduit à des doutes et des reports. Ou *vice versa*. Bien des efforts auront été nécessaires pour mener à bien ce chantier XXL, d'un coût finalement supérieur à un milliard d'euros, financé grâce à un partenariat public-privé. Imaginez un peu : 180 000 m³ de béton, 250 000 tonnes d'enrobés, 800 km de câbles et 16 000 tonnes d'acier. Mais aussi huit tranchées couvertes et un axe enterré à 60 % pour permettre à environ quatre-vingt-mille véhicules de circuler chaque jour.

Les chiffres donnent le tournis et il fallait bien une note de poésie pour faire passer les quatre années nécessaires à la réalisation de cette voie. D'où l'idée de fresques murales sur tous les murs des échangeurs, susceptibles de recueillir l'adhésion des riverains et des élus : « *Ce projet n'était pas prévu initialement dans le contrat, mais Inouk Moncorgé l'a divulgué aux actionnaires de la Société de la Rocade L2 en proposant de corriger ce côté minéral et froid des murs tout en offrant la possibilité aux usagers de mieux se repérer au milieu de cette succession de tranchées couvertes. Il fallait donner une identité aux points d'échanges et aux différentes sections. Pendant les multiples périodes d'arrêt du chantier, entre 1990 et 2013, les graffeurs marseillais ont investi*

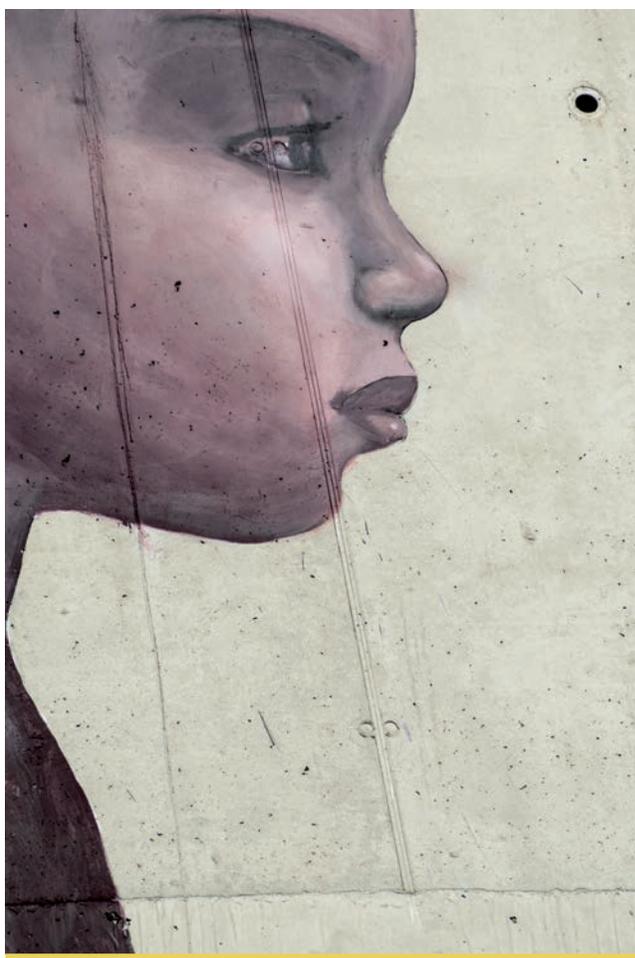
les lieux déserts. En observant la richesse des écritures présentes sur les murs est apparue l'idée de développer ce formidable terrain de jeu clandestin et historique pour devenir l'un des plus grands espaces publics d'expression artistique urbaine en France », rembobine avec précision Pascal Béria, directeur général adjoint de la Société de la Rocade L2.

« *Nous avons été mis en relation en mai 2014 pour ce projet de territoire faisant appel à des artistes locaux et internationaux pouvant fédérer les partenaires et les habitants grâce à une dynamique d'ateliers et de rencontres pédagogiques* », se souvient Caroline Séguier, présidente de Planète Emergences, une association créée en 2000 par Gérard Paquet, par ailleurs fondateur de la Maison des Métallos et du Festival de Châteauvallon. Cette structure vise depuis à décroquer et fabriquer des espaces communs de création et d'action culturelle en favorisant les échanges entre technique, pensée et société.

« Il était important que la scène locale s'approprie ce projet »

Restait ensuite à trouver trente-cinq artistes capables de mettre en lumière ce décor minéral de 40 000 m² devant lequel des millions de conducteurs allaient ensuite circuler chaque jour. Pour ce faire, Jean Faucheur, une figure de l'art urbain en France, a été approché pour apporter son expérience en complétant le travail de recensement des graffitis existants photographiés par Laurent Carte. « *Des artistes urbains qui ont une pratique artistique de la ville, ce n'est pas forcément facile à trouver* », relève Jean Faucheur, actuel président de la Fédération de l'art urbain. Mais ce dernier d'ajouter : « *Marseille est une scène active du graffiti ou du street art et il était important que la scène locale s'approprie ce projet. Ils représentent la moitié des intervenants, les autres faisant partie de mon réseau* ».

Après des litres de sueur et des hectolitres de peinture, des efforts physiques intenses conduisant parfois à des tendinites, des contraintes liées au chantier, les artistes sont parvenus à leurs fins en intégrant la mise à l'échelle de leurs œuvres initiales pour les reproduire sur des murs gigantesques en dansant sur des nacelles. Il en résulte des géants, comme l'impressionnante fourmi de Dire 132, sur l'échangeur Florian ; des personnages angéliques couchés par Yz et Maksim, sur les murs de l'échangeur des Caillols ; ou encore l'univers marin fantasmagique et drolatique de Jace, au niveau du demi-échangeur de Saint-Julien.



— Seth (détail), échangeur de Frais-Vallon © Laurent Carte-Magellan

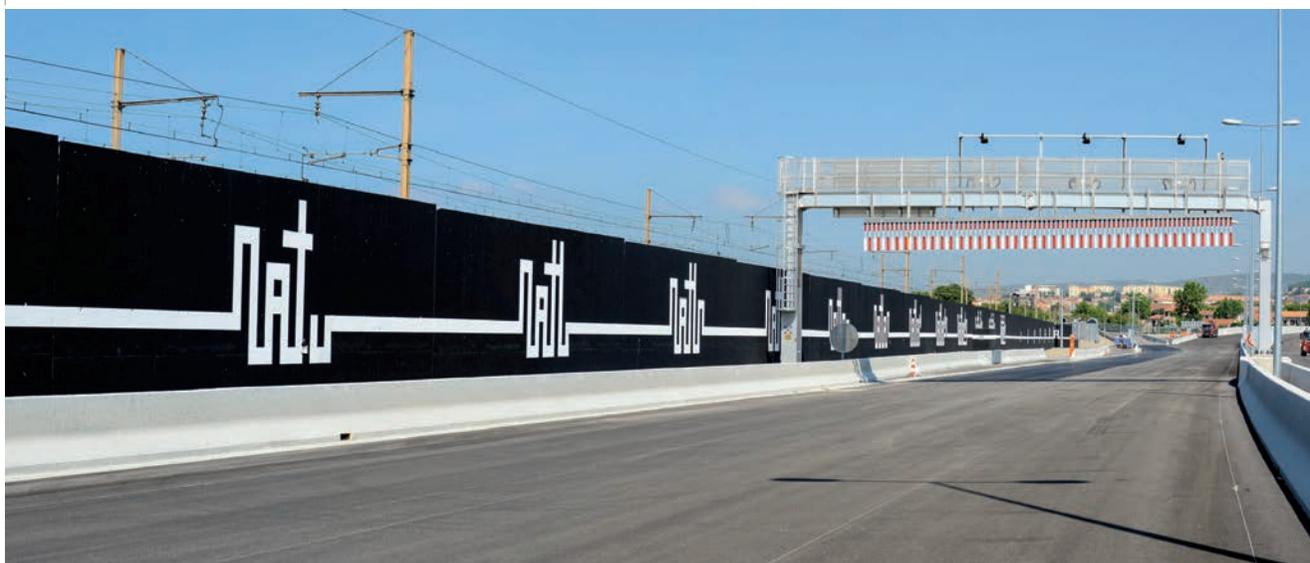


Les artistes phocéens ont aussi marqué de leurs empreintes les murs de la L2. Comme le gorille à la peau déchirée de Nyops & Veter, près du cimetière Saint-Pierre ; le poste d'électricité à forte tension de Moscato, proche d'Air Bel ; le voyage vers l'inconnu de l'historique Crew PM, sur l'échangeur des Faïenciers ; ou les symboles marseillais détournés du Crew TKO, sur la bretelle Queillau. D'autres artistes de renommée internationale ont apporté leur pierre à l'imposant édifice. Le Réunionnais Mégot a utilisé sa science de la mécanique des formes au-dessous du viaduc de Frais-Vallon ; l'Outsider a décliné son savoir de la déformation et de la transformation des typographies pour offrir un flash de couleurs sur un espace très géométrique, au niveau de l'échangeur des Faïenciers ; et L'Atlas, reconnaissable à ses signes calligraphiques

en noir et blanc, a déposé une incomparable pellicule cinématographique en 80 séquences au MIN des Arnavaux.

Dorénavant, ce sont toutes ces fresques qui rythment les entrées et les sorties des automobilistes empruntant la Rocade L2. Soit la plus grande galerie d'art à ciel ouvert du Vieux Continent, où l'imaginaire se renouvelle par l'exploration d'espaces abandonnés. « Elles ont toutes un lien avec les quartiers, comme la rencontre de ces enfants de couleurs de peau différentes reliant Montolivet à Frais-Vallon. Ce sont des inspirations comme celle de Seth qui peuvent faire réfléchir ceux qui empruntent la L2 », tient à préciser à ce sujet Inouk Moncorgé. Lequel « garde un souvenir fort » de ce chantier unique. Comme, en somme, un voyage à Philadelphie qui resterait à jamais gravé dans sa mémoire.

Fresque de L'Atlas, MIN des Arnavaux. © Laurent Carte-Magellan



Des fresques intactes depuis 2018

Entièrement financé par la Société de la Rocade L2 et l'association Planète Emergences, qui a reçu le soutien du ministère de la Culture pour la fresque de Seth, « *Les murs de la L2* » est un projet dont le coût approximatif s'élève à un million et demi d'euros. Les intervenants ont parallèlement mené des projets pédagogiques avec les écoliers des établissements environnants, conduisant même à

une suite logique, le festival d'art contemporain *Magiciens de la Ville*. L'une des œuvres emblématiques de ce nouveau programme spectaculaire, *Target*, réalisée par Jean-Baptiste Sauvage, est toujours visible sur l'échangeur Carénage, à la sortie du Vieux-Port.

Concernant les fresques de la L2, réalisées sur du béton lisse ou projeté, le concessionnaire souligne qu'elles sont aujourd'hui en très bon état. Elles sont globalement épargnées par les tags sauvages

(sauf celles du MIN des Arnavaux), ce qui n'est pas le cas, par exemple, des écrans acoustiques sur lesquels il n'y a pas de fresques et qui sont régulièrement recouverts de graffitis depuis leur installation.

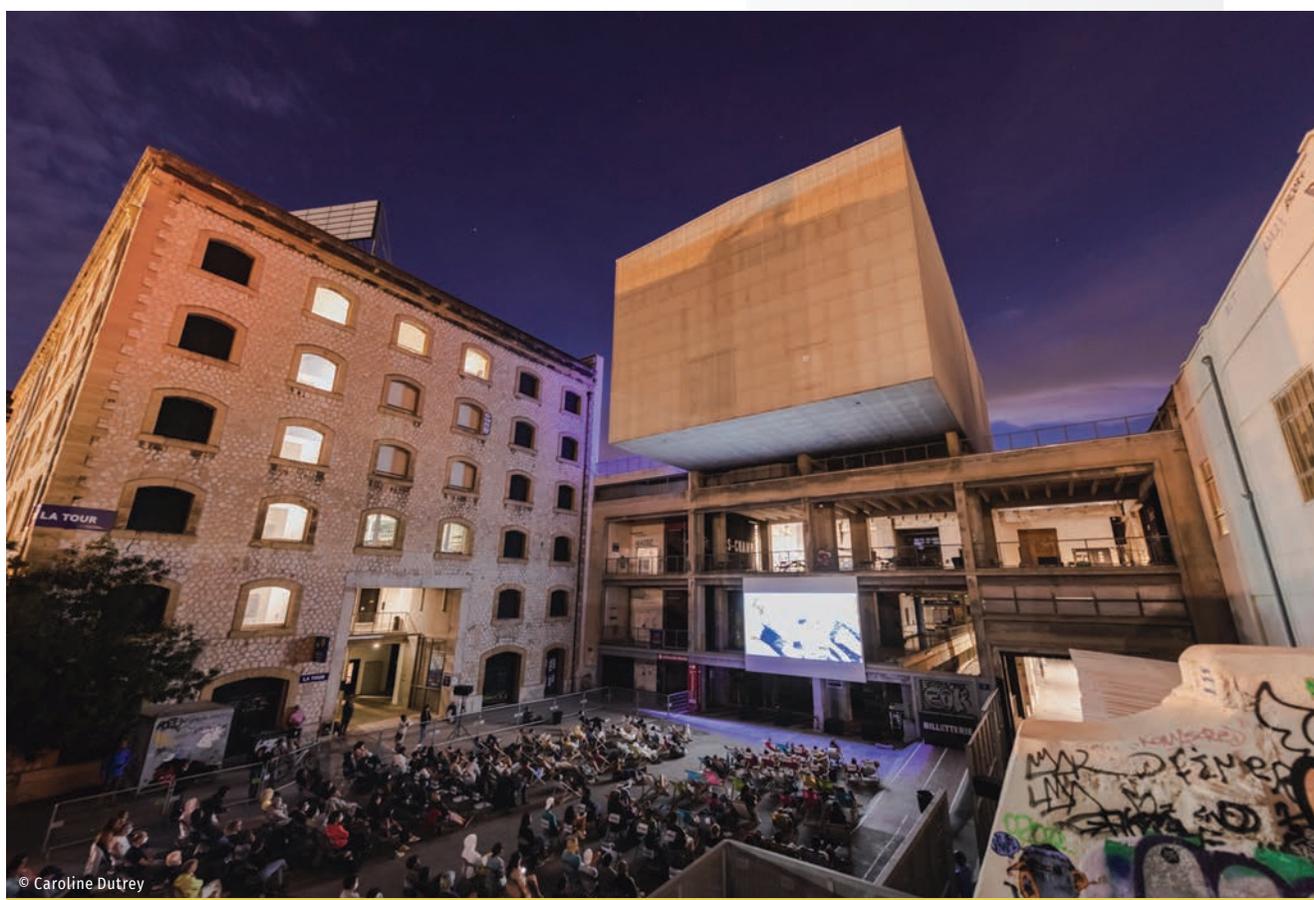
« Dans dix ou quinze ans, il faudra les repeindre ou créer de nouvelles œuvres, la question n'est pas encore tranchée, mais nous avons encore le temps d'y réfléchir car la SRL2 sera là jusqu'en 2043 », relève Pascal Béria, le directeur général adjoint de la Société de la Rocade L2.

LA FRICHE LA BELLE DE MAI, UNE HISTOIRE MARSEILLAISE

Par Philippe Foulquié,
fondateur et ancien directeur du Théâtre Massalia
et de la Friche la Belle-de-Mai

« On est en train de fabriquer un
porte-avions sans encore savoir
comment vont en décoller ses avions »

Ferdinand Richard ^[1]



L'histoire de la Friche la Belle de Mai est faite d'événements, de luttes et de concessions, de découvertes et d'inventions. Des femmes et des hommes qui fabriquent une grande histoire d'humanité. Il faudra plusieurs livres, tel ce travail exceptionnel déjà conduit par Fabrice Lextrait^[2], des études comme celle sur l'expérience d'Astérides de Marta Rosenquist^[3], pour dire encore la formidable capacité de Marseille à inventer de ces aventures qui marquent l'évolution des politiques culturelles, en France et en Europe.

[1] Fondateur du Festival MIMI et de l'AMI (musiques innovatrices), interview sur Radio Grenouille, mai 1992. [2] *La Friche, terre de culture*, Sens et Tonka éditeurs, 2017. [3] *La Friche la Belle de Mai à Marseille*, Aix Marseille Université éditions, 2019.

Un pari politique, une réponse novatrice

En 1986, le maire Robert Vigouroux engage une refonte globale de la politique culturelle municipale, confiée à Dominique Wallon, haut fonctionnaire d'Etat, démissionnaire du ministère de la Culture, qui, entre autres, ouvre deux théâtres en 1987 : Les Bernardines et Massalia. Revenu à Marseille pour fonder Massalia, le premier théâtre permanent de marionnettes en France et, après trois saisons qui ont imposé cette nouvelle réalité de la vie artistique marseillaise, j'ai dit « oui » avec enthousiasme à la proposition de Christian Poitevin : développer son projet de friche avec Alain Fourneau, fondateur des Bernardines.

Christian Poitevin, adjoint à la Culture (de 1989 à 1995), marquera l'histoire culturelle de Marseille. Inspiré par les six-cents hectares de friches industrielles de sa ville, il souhaite un projet, telles les grandes friches nord-européennes, qui explore les alternatives culturelles.



« Croisez les publics et croisez les disciplines » est son exigence de fond, face à ces équipements du ministère « qui n'escomptent jamais que l'apprentissage des masses au spectacle de la culture. »^[4]

La Friche croise plusieurs mouvements. Parce qu'elle remettait en selle des utopies jamais abandonnées, on l'a dite enfant de 68^[5]. Décentralisatrice, inventée par élu local et opérateur culturel, elle s'impose contre le centralisme du ministère de la Culture. Elle conteste les réductions catégorielles qui séparent les disciplines et divisent les couches sociales. Elle développe avec volontarisme ses échanges internationaux, européens (membre actif de Trans Europ Hall) et mondiaux : les Etats-Unis et surtout l'Afrique noire et le monde arabe. Elle affirme que la création artistique et la présence active des artistes sont inséparables de l'exigence de public, en explorant les territoires réels ou symboliques au sein desquels elle invente ses projets, en travaillant sans craindre la curiosité et la faim de culture des habitants.

Après quelques mois dans la première friche, se dégagent des enseignements tels les rapports créations-productions, les principes d'accueil dans des lieux souvent ingrats... En rappelant l'importance de la pluridisciplinarité, Christian Poitevin prolonge la confiance pour une nouvelle saison. L'excellent accueil des publics et la qualité des prestations l'ont convaincu. Mais les exigences du propriétaire, qui s'affichera plus tard en mécène résolu, nous obligent à chercher d'autres lieux

La Manufacture des tabacs de la Belle-de-Mai

Nous négocions avec la SEITA le prêt de l'îlot 3 de l'ancienne manufacture, celui de la distribution régionale. C'est l'ouverture, le 1^{er} mai 1992, de la Friche la Belle de Mai, nom choisi en hommage à son quartier. Cet îlot renferme dans une sorte de monstruosité des architectures du XIX^e et du XX^e siècles, mais nous imposons assez tôt une centralité autour du Barataba, grande salle de concert où s'installent le restaurant et Radio Grenouille, tandis que se distribuent des studios de musique, des ateliers de plasticiens dans la Tour. Les autres espaces s'ouvrent aux explorations artistiques et s'y installent des scènes provisoires, des expositions jouant des lieux.

Quelques événements parmi des centaines : l'Ile en Ville, où l'on vient visiter en train, « entrant dans le décor sans le savoir » avant la fin du spectacle. Le concert d'IAM,

[4] *Simulacres et simulation*, Jean Baudrillard, Editions Galilée, 1981. [5] « La Friche la Belle de Mai : l'invention d'une nouvelle époque culturelle », article de Fabien Labarthe, Revue *Faire Savoirs*, n°10, décembre 2013.



© Caroline Dutrey

103

résidant permanent : quand le public du groupe Dunes (danse) tombe sur cet autre public, un millier de jeunes de tous les quartiers de Marseille. Le gigantesque *Marseille, Adam, Quoi ?* d'Armand Gatti, où soixante-quinze stagiaires assurent trois représentations d'un spectacle de dix-neuf heures, événement majeur et unique dans l'histoire du théâtre contemporain.

Massalia s'installe dans la Friche et Astérides construit ses ateliers d'artistes. Ferdinand Richard assure les choix musicaux et le Festival *Logique Hip-Hop*. L'ERAC crée ses troisièmes années avec Claude Régy. En 1993, Alain Fourneau et Les Bernardines se retirent de la Friche, et Poitevin me demande d'assurer, seul, la direction. Fabrice Lextraite reste administrateur.

Tous ces artistes et beaucoup d'autres reviennent fréquemment à la Friche, certains y installent leur résidence permanente, d'autres y sont programmés plusieurs fois. La Friche « *qui n'est ni un squat, ni une alternative, qui n'est peut-être qu'un exemple de cette formidable capacité des hommes à déjouer les systèmes qui les empêchent de parler* »^[6], va poursuivre son histoire d'inventeur, de programmeur pluriel et interdisciplinaire, de grand œuvre collectif.

[6] Document de présentation, mai 1993.

Les difficultés se bousculent, bien qu'après un sérieux audit de la nouvelle municipalité, Jean-Claude Gaudin ait décidé de soutenir la Friche : l'augmentation des résidents et des programmes, les appétits opportunistes, la progression trop lente des financements, les contresens et les impatiences, un dépôt de bilan rattrapé sur le fil, et les procès en légitimité du ministère « qui ne m'a pas nommé ».

La culture, alternative économique

L'arrivée de Jean Nouvel à la présidence de Système Friche Théâtre (SFT) va nous aider à formuler nos intentions dans le *Projet Culturel pour un Projet Urbain*, tout en augmentant notre notoriété. Saluant l'abondance des tournages de films d'auteurs, Robert Guédiguian lui succède quand s'ouvrent les studios dans l'îlot 2. Car le site SEITA est composé de trois îlots, où vont se répartir les trois aspects de la culture : le patrimoine s'installe dans l'îlot 1, le plus ancien, avec sa belle architecture XIX^e (Archives

municipales, INA, Ateliers de restauration, etc.) ; l'îlot 2, (Pôle média), pour l'industrie culturelle, les entreprises de production audio-visuelle, musicale et numérique autour des deux studios de cinéma ; l'îlot 3, celui des auteurs et de la création artistique, le dernier à vivre les transformations architecturales, en 2012. Nous posons un pari : « *La culture peut être une alternative économique pour ranimer un site industriel devenu obsolète, à condition qu'elle cesse de s'accrocher à ses petites querelles de préséances* ». Aujourd'hui, le nombre d'emplois sur le site SEITA dépasse largement les mille postes existant quand démarrait le procès de fermeture en 1980.

La consécration nationale

Puis c'est l'époque bénie où Michel Duffour, secrétaire d'Etat au ministère de la Culture, Fabrice Lextrait en est conseiller, crée une ligne budgétaire nationale destinée aux "nouveaux territoires de l'art" et demande à la Friche d'accueillir, en février 2002, le colloque international où mille-cinq-cents participants, dont un tiers d'étrangers, font de cet événement un grand moment d'espérance pour la culture, hélas démenti le 21 avril 2002.

Après une installation provisoire dans l'îlot 1, nous commençons nos aménagements, dirigés par l'architecte Matthieu Poitevin. Les difficultés budgétaires croissantes m'amènent à décider en 2004 de créer la SCIC, fondée en 2007 : elle va gérer le site, ses travaux, ses coûts, en renforçant la responsabilité des résidents. Patrick Bouchain en est le premier président. Système Friche Théâtre, l'association fondatrice, conserve la direction artistique.

"E la nave va..."

Entre temps, la Friche, « *seul équipement marseillais qui a une vraie dimension internationale* » (Bernard Latarjet), a joué un rôle essentiel, pour ne pas dire premier, pour que Marseille soit Capitale européenne de la culture 2013, ce qui va garantir sa propre pérennité. M^e Marc Bollet, qui connaît trop bien nos difficultés, devient président de la Friche pour affronter les complexités juridiques des différentes instances y travaillant et des grands chantiers de transformations, qui commencent sous une autre direction, pour poursuivre le voyage de ce beau bateau.



Le skatepark de la Friche ouvert en 2008 © Photo Ange Lorente



LE CHÂTEAU DE SERVIÈRES : UN DESS(E)IN MARSEILLAIS

Par Bénédicte Jouve

Première en France, l'ancienne bastide de Servières au cœur du 15^e arrondissement de Marseille a fait le pari fou de la création d'une galerie d'art contemporain dans un centre social. Implanté depuis 2007 au sein d'un bâtiment communal abritant également des ateliers d'artistes de la Ville, le Château de Servières dispose aujourd'hui d'un espace de 900 m². Des plasticiens de la scène locale ou internationale y perpétuent l'ADN du projet : l'initiation des publics.

Cela débute comme une chanson dédiée à ces utopies des années 1960-70 qui peuplent notre mémoire collective. Vers 1950, au cœur des quartiers nord de Marseille, se trouve une bastide au toit plat, coincée entre l'autoroute et le chemin de fer, entourée d'un immense terrain appartenant à un armateur. Ce dernier la cède à des familles mal-logées des alentours, nombreuses dans ce contexte de l'Après-guerre. Ces *Castors*^[1] - auto-bâisseurs animés par l'idée de créer une communauté - acquièrent le terrain afin d'y édifier eux-mêmes leurs maisons.

[1] Les *Castors* se réunissent autour d'un projet coopératif. Plusieurs sites d'habitation marseillais ont été réalisés par des *Castors*, comme dans les quartiers du Merlan et de la Rose. Avec un héritage fortement marqué par une époque disparue, ils sont aujourd'hui confrontés aux fractures du vivre ensemble (comme le repli sécuritaire) et aux pratiques citadines en mutation.

Des castors aux artistes

La bastide devient le lieu d'accueil temporaire des familles en attente de logement et se transforme de fait en centre social, dont l'existence est officialisée en 1962. Les maisons achevées sont distribuées par tirage au sort aux habitants et le lieu fonctionne ainsi. Deux décennies plus tard, en 1988, Régine Dottori, une employée du Centre social, soumet aux usagers - tous majoritairement venus des cités alentour, comme Bassens - un questionnaire destiné à choisir les activités culturelles du centre. Surprise : les usagers réclament à l'unanimité des cours de dessin.

Enthousiasmée, Régine Dottori décide d'aller plus loin, et de créer dans le centre une véritable galerie d'art pour faire partager l'art contemporain au plus grand nombre et implanter ainsi l'offre culturelle là où elle n'existe pas, en attirant du même souffle un public aguerri. La galerie du Château de Servières était née.

Liberté, mixité, renommée

La galerie se fixe immédiatement comme objectif de créer un lieu à l'exigence artistique égale aux galeries d'art du centre-ville, non un lieu dédié à un art « social » ou estampillé « adapté à un public particulier ». Selon Martine Robin, l'actuelle directrice du Château de Servières, c'est bien là la grande force de la proposition de départ : « *la volonté d'accomplir un travail d'excellence, tout en valorisant la double culture qui existe déjà sur le site par un brassage des populations* ». Ainsi, des artistes du pourtour méditerranéen transitent par le Château et exposent leur travail. Arrivée en 1999 comme responsable du secteur culturel du Centre social, Martine Robin étend l'ouverture du lieu aux artistes comoriens.

Le Centre social acquiert une réputation de centre expérimental. L'investissement de ses travailleurs sociaux y participe grandement, jouant un rôle de médiation et d'accueil. La reconnaissance s'étend progressivement au-delà du secteur, en complémentarité du projet social. L'association du Château de Servières devient l'une des premières en France à travailler dans un même élan au soutien et à la diffusion de la jeune création, faisant un véritable travail de médiation culturelle... Ainsi, des artistes de renommée internationale passent par Servières : Guy

Françoise Aubert, Lydie Marchi, accompagnées de Céline Ghisleri, médiatrice, Martine Robin et Michèle Sylvander.

© Jean-Christophe Lett



Limone, Yazid Oulab... « *Plus de 300 artistes ont transité par le Château* » se remémore Martine Robin, mais au tournant des années 2000, le projet s'essouffle un peu, avant que la bastide ne ferme ses portes définitivement.

Nouveau lieu, nouveau souffle, mêmes envies

En 2007, l'association décide de conserver cette dénomination, presque devenue un label - *le Château de Servières* - et de perpétuer la proposition initiale en déménageant au n° 19 du boulevard Boisson, dans le 4^e arrondissement. L'adresse est celle d'une ancienne manufacture appartenant à la Ville de Marseille, qui met le lieu à disposition via un bail de trois ans, renouvelé régulièrement.

L'association assure aux artistes une aide à la production d'œuvres et des espaces reconfigurés (modifiables pour chaque exposition) afin de servir au mieux leur projet.

La médiation complète ce travail de diffusion auprès de professionnels, d'amateurs et de tous les publics éloignés de l'offre culturelle. Longtemps associé à l'émergence de nouveaux talents, le lieu a en même temps démontré largement sa capacité de proposition d'artistes confirmés, son dynamisme quant aux formats, et sa flexibilité de travail avec des partenaires différents, dont le FRAC PACA.

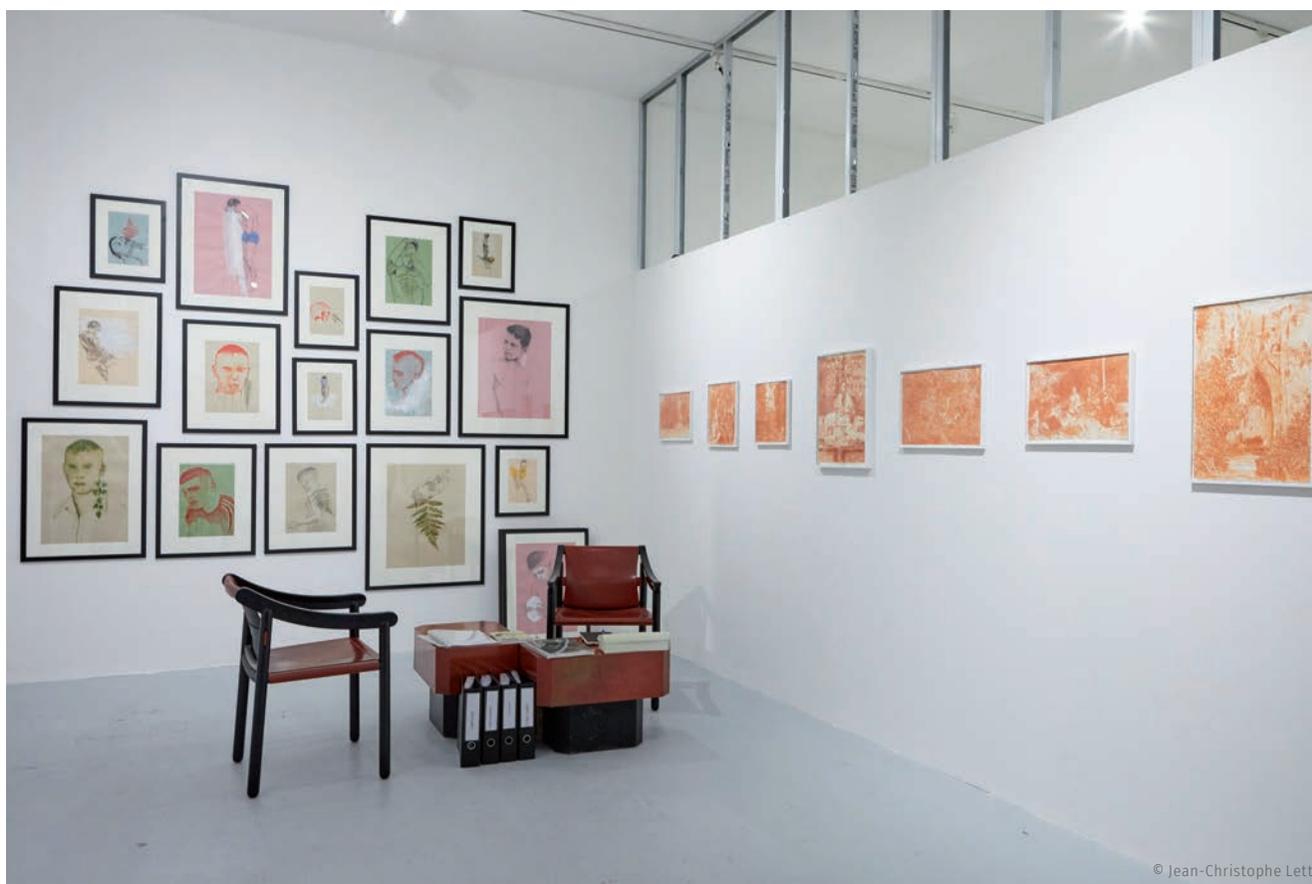
De plus, depuis 22 ans, le Château reconduit les ouvertures d'ateliers d'artistes. La manifestation vise le grand public, les professionnels et les programmeurs de notre territoire. Lors de l'édition 2020, cinquante-six ateliers étaient ouverts avec plus de deux-cents artistes inscrits. Une vingtaine de quartiers ont participé à la manifestation (la Belle-de-Mai, Longchamp, Boisson, cours Julien, la Plaine, Préfecture, Vauban, Camas, la Joliette, ainsi que Mazargues et la Calade) mettant ainsi en valeur la ville.

Depuis 2014, le Château produit et accueille Paréidolie^[2], le premier Salon international du dessin contemporain à Marseille, permettant une ouverture à la création nationale et européenne au cœur de la cité. Ce festival attire journalistes et critiques spécialisés, alléchés par la proposition originale. Il a fait le choix pertinent d'une forme

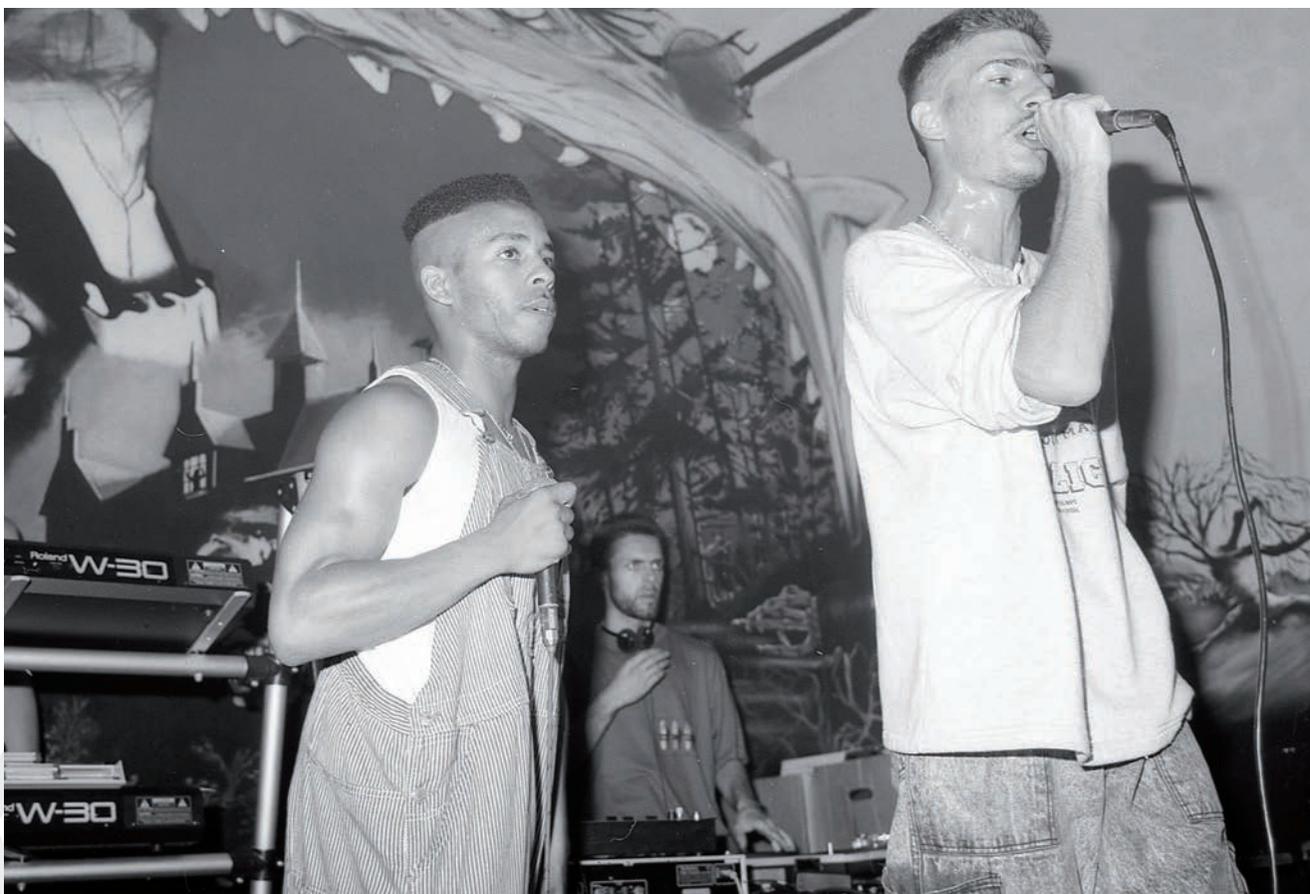


courte, à la fin du mois d'août, comme un complément du Salon Art-O-Rama, à la Friche... Pour prolonger ce moment et associer les professionnels de notre territoire, le Château de Servières imagine depuis 2015 la Saison du Dessin qui dynamise les échanges entre artistes et professionnels de la culture.

Renseignements :
chateaudeservieres.org



[2] Paréidolie a été porté à l'origine par trois personnes, Michèle Sylvander (artiste), Françoise Aubert et Lydie Marchi.



Le groupe IAM à ses débuts. © Jean-Pierre Maero Photographe

HIP-HOP

L'armée des ombres

Par Julien Valnet

*Un nouvel âge d'or est en train de saisir le hip-hop marseillais ; la lecture médiatique de cette success story sur quatre décennies est tentante, mais elle ne doit pas faire oublier l'essentiel : les stars du rap marseillais existent parce que la ville entière fourmille de fans, de groupes, de passionnés, de talents de l'ombre dont le travail mérite reconnaissance.**

Août 2020. En pleine pandémie, le phénomène Jul, épaulé par le rappeur SCH et une poignée de talents moins renommés, sort le titre *En bande organisée*. Le single affole les compteurs de Youtube et la punchline « *C'est pas la capitale, c'est Marseille bébé* » devient, vingt-six ans après le *Mia* d'IAM, un hymne repris par la France entière.

Mais avant que le rap ne devienne le genre musical le plus écouté en France, il aura fallu, une cinquantaine d'années auparavant, qu'un jeune DJ jamaïcain, Kool Herc, organise sa première soirée *Sound system* face à une centaine de gamins et de parents du coin dans une modeste salle des fêtes du quartier dévasté de South Bronx, New York. Le hip-hop vivait là son acte de naissance.

Né sur fond de misère et de guerre des gangs, celui-ci s'affirme dès son origine comme une culture combative, porteuse de valeurs. Dans la lignée du *Peace, Love, Unity & Having Fun* défini par Afrika Bambaataa et la Zulu Nation, le hip-hop originel prône la paix, le respect de l'autre, valorise le dépassement de soi par une saine compétition. Cette culture hip-hop comporte cinq disciplines principales : rap, turntablism (les DJs), beatbox, danse et graffiti.

* M.A.R.S., *histoire et légende du hip-hop marseillais* par Julien Valnet, Editions Wildproject, 2013.

A fond de cale

A Marseille, le hip-hop arrive par la mer. Au début des années 1980, le porte-avion américain « USS Forrestal » fait fréquemment escale au port. Le navire dispose d'une radio qui diffuse sur les ondes marseillaises les premiers morceaux de rap US. Dans la foulée, à la rentrée 1983, Philippe Subrini et Patrick Gastine proposent sur Radio Star l'émission *Startin' Black*, consacrée à un genre naissant et confidentiel : le rap. Autour de Subrini s'agrègent les premiers membres de la communauté hip-hop : Akhénaton, DJ Kheops, DJ Rebel, Faf Larage...

A New York comme à Marseille, les DJs apparaissent en premier, puis viennent les danseurs et, seulement ensuite, les rappers. Les MCB, Marseille City Breakers, se révèlent au tournant des années 80. En 1984, ils sont à Cannes pour la projection du film *Beat Street* avec la crème des danseurs new-yorkais de l'époque. Le groupe performe même sur TF1 dans l'émission *H.I.P. H.O.P.* de Sidney.

Les premiers graffitis hip-hop sont apparus autour de 1983. Le premier à avoir réalisé un graff pourrait être un certain Frédéric Coupet, étudiant aux Beaux-Arts. A partir de 1987, le mouvement se densifie, avec l'apparition des artistes KENSO, JM, SOLO (du groupe B.VICE), SEEK et DR NO (des ABS), SHEENO, notamment.

Une première communauté hip-hop voit le jour. Elle a ses émissions de radio, ses points de ralliement (la bouche de métro Vieux-Port et le Free Time, un snack situé à l'emplacement de l'actuel Burger King), ses codes (notamment vestimentaires), ses valeurs, ses actions coup de poing (l'éradication des *skinheads* du centre). Elle est en ville, mais aussi dans les quartiers nord, à la Busserine, La Savine, Saint-Joseph...

Les sentiers de la gloire

IAM sort en 1989 la *K7 Concept*, produite sur le *matos* rudimentaire du Massilia Sound System. L'opus est une réussite et IAM positionne Marseille sur la carte du rap mondial. L'année suivante, en juillet, le groupe fait la première partie de Madonna à Bercy ! En 1991, ils signent chez Labelle Noire, label « tête chercheuse » de Virgin Music. L'histoire est en marche.

2020, le "phénomène Jul" déferle sur Marseille.

© Jean-Pierre Maero Photographe



Au début des années 90, le rap connaît un début de médiatisation. Il se distingue progressivement des autres disciplines et prend désormais l'essentiel de l'exposition médiatique. A partir de 1993, les quelques multinationales du disque qui régissent le marché manifestent un intérêt croissant pour le rap, désormais « *bankable* ».

La scène marseillaise, qui poursuit son ascension, va bénéficier de ce contexte favorable. Les groupes principaux se nomment IAM, Soul Swing, Uptown, B.Vice... A partir de 1994 et du *Mia*, IAM connaîtra le succès qu'on lui connaît. Les autres restent dans l'*underground*, alors que déjà la seconde génération fourbit ses armes. Fonky Family, 3^e Œil, puis Psy4 de la Rime (où s'exprime le talent de Soprano) achèvent de placer Marseille en capitale rap.

Le rap marseillais va alors vivre son « âge d'or ». Créativité et succès vont de pair. La plupart des « classiques » marseillais, tels *L'Ecole du micro d'argent* d'IAM, *Si Dieu veut Inch' Allah* de la Fonky Family, *Hier, aujourd'hui, demain* du 3^e Œil, *Block party* des Psy4, ou l'emblématique *Chroniques de Mars* paru chez Kif Kif Prod, le label d'Imhotep qui réunit tout ce que la ville compte de rappers et DJs influents, ont été édités entre 1994 et 2002. Les disques se vendent comme « des petits pains », les salles sont pleines, les albums en solo fleurissent, le son marseillais est reconnu, tant pour sa qualité que pour sa couleur spécifique.

Vaches maigres

Pourtant, et malgré les succès à venir de Keny Arkana et de Soprano en solo, la scène rap marseillaise s'apprête à vivre une période de « vaches maigres ». Son développement s'est fait grâce aux *majors* de l'industrie musicale. A l'exception, peut-être, de Jul à ses débuts, enfant de Youtube et des réseaux sociaux, aucun disque d'or du rap marseillais n'a été fait dans un circuit 100% indépendant des *majors*. Or, au tournant des années 2000, l'industrie du disque subit une double crise : les graveurs de CDs, puis le téléchargement illégal auront raison de son modèle économique. Il faudra une dizaine d'années au secteur pour se recomposer. Entre temps, les budgets auront réduit comme peau de chagrin et les *majors* auront globalement quitté Marseille.

Au début des années 2010, le rap marseillais est donné pour moribond, dépassé, mais à partir de la fin 2013 des artistes tels que Jul ou SCH vont replacer Marseille au centre du *game*. Cette nouvelle génération rappe sur des sonorités différentes, affiche sa prédilection pour « *l'égotrip* » en lieu et place du « *conscient* » et (ab)use sans complexe de *l'Auto-Tune*. En octobre 2020, sort l'album *13 Organisé*. Un succès ! Plus grand vendeur de rap français de tous les temps, souvent critiqué voire moqué, Jul bénéficie désormais d'une « crédibilité » maximale en invitant sur son opus tout ce qui compte dans le rap marseillais, toutes générations confondues. Un tour de force qui fait écho à l'album *Chroniques de Mars*. L'histoire est affaire de cycles, dit-on...

Une réalité obscure

Ces têtes d'affiche sont la partie visible d'une réalité obscure : la ville entière transpire le hip-hop. Marseille est peuplée de centaines d'activistes : rappers, danseurs, beatboxers, deejays, graffiti-artists, mais aussi – puisque le hip-hop est affaire de valeurs – ingénieurs son, entrepreneurs, dirigeants associatifs, éducateurs, conducteur de train, député ou avocat. Présents au plus près du terrain, ce sont eux qui font vivre cette culture au quotidien.

A partir du début des années 90, des structures associatives qui soutiennent les activistes hip-hop émergent.

Parmi elles, B.Vice à la Savine, L'Affranchi à Saint-Marcel, l'AMI à la Friche. Objectif sous-jacent à ces initiatives : faire reconnaître l'excellence de ces pratiques artistiques pour elles-mêmes.

L'exemple de la danse est éclairant. Née dans la rue, elle est contrainte de passer sous les fourches caudines d'une pratique « élitiste », la danse contemporaine, pour être acceptée dans les théâtres. C'est ici l'exemple de Châteauvallon qui, sous l'impulsion de son directeur Gérard Paquet, accueille à partir de 1993 des résidences où se croisent danseurs contemporains et hip-hop. Au niveau national, cela donnera naissance à un hip-hop de ballet et de répertoire, qui verra son aboutissement dans la nomination des chorégraphes Kader Attou, en 2008, et Mourad Merzouki, en 2009, à la tête de Centres chorégraphiques nationaux.

Malgré cela, à Marseille, il fallut attendre 2018 et une *battle* organisée par le Festival Hip-Hop Society avec les danseurs d'Urban Dream pour que le Théâtre national de la Criée accueille son premier spectacle de danse hip-hop, gratuit, devant mille-deux-cents spectateurs en folie. Macha aurait adoré...

La reconnaissance des droits culturels (pourtant inscrite dans la législation française depuis la loi NOTRe en 2015) des populations habitées par la culture hip-hop reste encore largement à conquérir. Soly, des B.Vice, rappelait en 2013 dans *M.A.R.S.* : « *On n'a jamais été considéré comme des gens porteurs d'une culture. Nous sommes considérés comme du social.* ». Créé en 1988, le groupe B.Vice s'était structuré en association en 1991. Rapidement financé par la politique de la Ville, il devra attendre 2015 pour obtenir son premier financement DRAC.

Ecouter, concerter, entendre

Parmi les tâches à accomplir afin de poursuivre ce travail de légitimation culturelle, se pose la question des archives du mouvement. Disséminées partout dans la ville, chez des particuliers dans des cartons, des caves, elles courent le risque d'être perdues à jamais. Il est urgent de faire ce travail de collecte. Sauver le maximum, sans hiérarchiser les contenus et les témoignages. Puis classer, numériser, rendre accessible et favoriser l'étude, dans un contexte où de plus en plus de jeunes chercheurs de l'Université s'intéressent aux *hip-hop studies*.

Soprano à l'étroit dans l'Orange Vélodrome... En octobre 2019, le rappeur marseillais a dû rajouter une date pour satisfaire l'ensemble de son public.
© Jean-Pierre Maero Photographie



Archiver et conserver ne signifie pas enfermer dans un bocal de formol. Le hip-hop est une culture vivante, mouvante et en constante évolution. Il n'est pas seulement un mouvement culturel à préserver, il est un mouvement profond à écouter. Il se dit à Marseille que la nouvelle équipe municipale désire créer une maison du hip-hop.

Cette maison, les activistes culturels en rêvent depuis fort longtemps. L'institution publique, pour bien faire, devrait en premier lieu écouter. Concerner. Entendre. Associer. Prendre pour point de départ les aspirations de ceux qui font vivre cette culture. Ce sont les artistes renommés, les associations, les entreprises ayant pignon sur rue, mais ce sont aussi, et peut-être surtout, les petits, les modestes, les peu structurés, les invisibles. Le hip-hop, ce sont ces jeunes qui dansent sur le sol lisse de la gare Saint-Charles, ces graffeurs vandales qui « cartonnent » les trains la nuit, ces préados qui suivent un atelier de *beatbox* au centre social de leur quartier, ces rappeurs, beatmakers, DJs, musiciens, souvent autodidactes, qui s'apprennent et s'entraident les uns les autres.

Ce sont ceux qui vivent cette culture qui savent le mieux ce qui est bon pour eux. Et ce sont eux, qui bien souvent chats échaudés craignant l'eau froide, sont les plus méfiants vis-à-vis de pouvoirs publics jugés indigents et absents. Cette méfiance-là, il faudra savoir la prendre en compte, l'embrasser et la contrer avec sincérité pour établir la confiance, préalable à un travail sain et efficace.

Une maison du hip-hop devrait être l'écho des aspirations profondes de la communauté marseillaise, dans toute sa richesse et sa diversité. Un tel dispositif pourrait archiver, transmettre, former, éduquer. Permettre les pratiques, amateurs ou professionnelles. Donner à voir (à travers des spectacles, concerts, *battles*, expositions, conférences, etc.). Favoriser l'entrepreneuriat. Le tout en dialoguant autant avec son quartier qu'avec le monde. Et ainsi, tout en œuvrant au développement d'un écosystème local, artistiquement solide et économiquement porteur, reconnaître cette relation unique qui s'est tissée entre le hip-hop et Marseille.

B.VICE, 30 ANS D'HISTOIRE HIP-HOP, MAIS PAS QUE...

Par Mbaé Tahamida Mohamed,
médiateur socio-culturel,
auteur compositeur et slameur

S'il existe une culture qui a été pendant longtemps oubliée à Marseille, c'est le hip-hop. Et s'il y a une ville qui en est pourtant l'une des capitales internationales, c'est bien la cité phocéenne. Un bien curieux paradoxe donc. Une anomalie d'autant plus absurde lorsque l'on sait combien les activistes de ce mouvement n'ont eu de cesse de porter leur ville dans leur cœur, de la raconter, de la défendre contre vents et marées, de la questionner, de la magnifier pour au final la faire briller aux quatre coins du monde.

112

Quelle est donc l'origine de ce mépris des institutions pour une culture perçue au départ comme un phénomène de mode promis à vite disparaître et qui fête aujourd'hui en France ses quarante ans d'existence après son arrivée aux débuts des années 1980 ? Est-ce le fait qu'elle trouve la grande majorité de ses adeptes et activistes dans les quartiers nord abandonnés de la ville ? Est-ce parce que les paroles critiques des rappeurs à l'égard des politiques sur leur gestion et leurs pratiques déplait ?

Mais ce dédain pour le hip-hop ne vient-il pas tout simplement du fait que « *ce que les uns qualifient de culture* » n'en a pas forcément les attributs pour les autres ? Oui, n'est-ce pas encore un de ces traits de hiérarchisation des pratiques culturelles à la française qui nous conduit à percevoir de l'exotisme ou du folklore dans ce qui fait l'essence et l'histoire de l'autre ? Et dans une ville multiculturelle comme Marseille, Vieux-Port ouvert sur le monde est-ce concevable ? L'existence même d'une maison du hip-hop à Lille depuis 2014 (après Paris en 2007) et non à Marseille pose en tout cas question (sinon problème). Aujourd'hui l'idée d'un tel projet fait cependant son chemin

au sein de la nouvelle municipalité marseillaise qui semble vouloir corriger cette anomalie de l'histoire.

Fort heureusement, les amoureux de cette culture n'ont jamais attendu la construction d'un lieu dédié à leur art pour la vivre. Après tout, le hip-hop est né dans les rues de New York de la volonté de jeunes gens sans le sou et souvent sans formation académique. De cette mentalité positive de débrouillards, B.Vice, un collectif de la Savine dans le 15^e arrondissement de Marseille, en a fait sa philosophie pour écrire une des histoires les plus originales du hip-hop en portant un projet pédagogique qui allie les valeurs de cette culture, exigence artistique et ouverture sur le monde : l'association Sound Musical School B.Vice.

Personne ne savait alors à sa création en 1991, en particulier ses jeunes membres, qu'elle construisait les fondations d'une véritable institution qui permettra l'émergence de nombreux talents et artistes locaux comme Soprano et Alonzo des Psy 4 de la Rime, Algérino, Kenza Farah, Soosol, 45 Niggaz, Donkichoc, GAP et tant d'autres acteurs de la scène hip-hop. De près ou de loin, la Sound Musical School B.Vice a soutenu ces derniers dans leur pratique culturelle



— Debout au fond : Mze Mogne Eldine ; debout deuxième rang de gauche à droite : Mzé Islam, Ahmed Mouss aka Djamadjal, Mogne Nasser, Mbaé Mohamed aka Soly, Ibrahima Hassany ; assis devant : Ahamada Saïd. © DR

tant elle a été pendant très longtemps le seul lieu de la région où ils pouvaient développer leur carrière et leur projet artistique à moindre coût, ou tout simplement exprimer leur créativité. Ce n'est donc pas un hasard si les connaisseurs la surnomment « le Conservatoire du rap ». Un titre assez réducteur cependant au regard de l'étendue de ses activités : (slam, technique studio, MAO, danse hip-hop et ethnique, graph, photo numérique, vidéo...). Par ailleurs, elle mène depuis sa création des actions de médiation sociale et culturelle en direction de ses différents publics. Ses collaborations avec de grandes institutions et artistes de renom ne se comptent plus : Festival d'Aix-en-Provence, Raphaël Imbert, Geneviève Sorin, Mark Withers et le London Symphony Orchestra, Thierry Thieû Niang, l'Orchestre des Jeunes de la Méditerranée... Bref, une aventure humaine et artistique hors du commun qui dure, mais dont on ne connaît hélas pas aujourd'hui la suite. En effet, le plan de rénovation urbaine du quartier de la Savine menace aujourd'hui ce projet et la Sound Musical School B.Vice ne sait rien de son devenir.

Mais ça, c'est une tout autre histoire.

Bibliographie

Maux écrits

Editions Cœlacanthe, 2019

Mots et cris

Editions Cœlacanthe, 2019

Thérapie, Mémoire à Ibrahim Ali

Editions Cœlacanthe, 2015

Solidarité & Kallisté, Que sont nos cités devenues ?

Editions Plurielles, 2011. Textes : Salim Hatubou & Mbaé Tahamida Mohamed. Photos : Jean-Pierre Vallorani

En mémoire d'Ibrahim Ali, membre de B.Vice

L'avenue des Aygalades portera désormais le nom d'Ibrahim Ali. Vingt-six ans après le meurtre de cet adolescent commis par des colleurs d'affiches du F.N., la municipalité a officialisé ce changement lors du conseil municipal du 8 février 2021.



— M —

LA CULTURE À MARSEILLE



—M—

LA MÉDIATHÈQUE DU PLAN D'AOU

pérennise le message de Salim Hatubou

par Jean-François Cauquil

Fauché en mai 2015 par une crise cardiaque, le poète et conteur franco-comorien Salim Hatubou n'avait pas la notoriété de Soprano ou d'Ibrahim Ali, d'origine comorienne comme lui, mais sa brutale disparition à l'âge de 43 ans a laissé un immense vide dans le paysage culturel marseillais.

A l'âge de 11 ans, il rejoint son père, ancien militaire installé à Marseille, Cité de la Solidarité dans le 15^e arrondissement. Adolescent déraciné, il commence à écrire, inspiré par sa grand-mère maternelle qui animait les veillées contes du village de Milépvani, en Grande-Comore. Son premier ouvrage sort en 1994 aux Editions L'Harmattan. Il porte naturellement le titre de *Contes de ma grand-mère*. Devenu adulte, il retournera régulièrement aux Comores recueillir auprès des anciens ce précieux héritage culturel de transmission orale, menacé de disparition.

Le conteur laisse derrière lui une œuvre d'importance, composée de contes, mais aussi de romans, d'albums illustrés, de pièces de théâtre. Au total, plus de trente ouvrages. Ayant acquis au fil des ans une reconnaissance internationale, Salim Hatubou était l'un des fers de lance de cette jeune littérature comorienne d'expression française. Un auteur engagé dont la double culture permettait qu'il aborde, tour à tour, des sujets liés à la société française ou à la société comorienne. Traduits au Brésil ou au Japon, ses ouvrages sont fréquemment étudiés dans les écoles de l'hexagone, ainsi que dans son archipel natal.

Depuis le 20 octobre 2020, la nouvelle médiathèque de Saint-Antoine, située sur le plateau du Plan d'Aou, porte le nom de cet enfant du quartier, comme pour prolonger son action militante en faveur des échanges culturels, contre l'exclusion et le séparatisme. Ici, vingt-cinq mille documents (livres, CD, DVD, journaux et magazines) sont mis à la disposition du public. L'accent de cet équipement porte sur une programmation riche et diverse qui fait la part belle à la jeunesse (lecture aux tout-petits, éveil musical, ateliers créatifs) et au numérique (initiation à l'informatique ou à l'internet, ateliers de création numérique, programmation). Des ateliers pratiques ou



*« Souviens-toi d'où tu viens,
tu sauras toujours où tu vas »*

Salim Hatubou

de loisirs vont être également proposés aux adultes : recherche d'emploi, club lecture...

Ce nouvel établissement du réseau des Bibliothèques de la Ville de Marseille, aménagé sur 900 m² pour un investissement de 5,4 millions d'euros, a pour vocation de devenir un facteur d'intégration, dans un quartier populaire où 25 % de la population a moins de 14 ans, situé à proximité des écoles et des centres sociaux. « *Un joyau, un outil formidable* » salués par Jean-Marc Coppola, l'adjoint à la Culture, lors de l'ouverture de la médiathèque. Celui-là même qui avait su convaincre Jean-Claude Gaudin, au temps où l'équipement était encore en travaux, de le baptiser du nom de Salim Hatubou.

*Inspirés par le Savon de Marseille, la suite !*SARAH OUHADDOU
ET JEREMIE SETTONPar Patrick Boulanger,
de l'Académie de Marseille

Dans le n° 267 de notre revue, nous avons évoqué le travail de Frédérique Nalbandian, plasticienne du Grand Sud qui sculpte le savon de belle manière pour faire éclore des fleurs ou élever des colonnes. Cette présentation fut l'occasion de rappeler certains artistes, et non des moindres tels Sebastiano Fini, Ai Weiwei, Taysir Batniji, Hervé Di Rosa, qui s'essayèrent un temps à façonner le savon de pareille matière. Aujourd'hui, ce sont des représentants de la nouvelle génération, Sarah Ouhaddou et Jérémie Setton, qui font du savon un support à leur créativité. Deux usines marseillaises garantes de la fabrication traditionnelle les ont aidés à décliner leurs questionnements en des styles bien différents.

Sara Ouhaddou, vers des passages méconnus

La récente Biennale européenne de création contemporaine *Manifesta 13 Marseille*, écourtée par le confinement général, a permis de découvrir une nouvelle facette du travail de Sarah Ouhaddou. La native de Draguignan, « montée à Paris » pour suivre les cours de l'Ecole Olivier de Serres, est devenue une artiste plasticienne qui se partage désormais entre la France et le Maroc.

Lors d'une résidence *Fraeme* à la Friche de la Belle-de-Mai, d'avril à juillet 2019, Sara Ouhaddou s'était intéressée à l'histoire millénaire de Marseille et tout particulièrement à un chapitre oublié de son passé médiéval. De par sa double culture, elle s'attacha aux fouilles archéologiques menées



« Je te rends ce qui m'appartient / Tu me rends ce qui t'appartient », détail de l'installation de Sara Ouhaddou. © Jean-Christophe Lett

en 1990 dans le quartier Sainte-Barbe qui avait accueilli des potiers au XIII^e siècle. La découverte inattendue d'un four de céramique dit « à barres », d'origine arabe, comme des restes de poteries et vaisselles islamiques, suggéra la présence d'artisans étrangers, spécialistes des techniques de la glaçure et de l'émail alors inconnues en Provence.

Détail de l'installation de Sara Ouhammadou, savon vert et céramique, 2020. © Baptiste de Ville d'Avray



En se documentant, Sara Ouhammadou rencontra également le savon, un autre apport marquant de la civilisation arabe à l'Europe occidentale, que Marseille sut ultérieurement porter à un haut degré de perfection jusqu'à lui accoler son nom. Elle se pencha sur les interactions liées aux migrations avec l'aire culturelle d'Al-Andalous. Pour elle, « *la simple existence de ces échanges atteste d'un brassage plus grand que celui qui est communément raconté.* »

Invitée par la Biennale Manifesta qui lui donna, dit-elle, le temps et les moyens d'explorer ce « *passage peu connu* » du passé méditerranéen, Sara Ouhammadou déploya son projet en investissant un espace public, le Musée d'Histoire de Marseille au Centre Bourse, qu'elle considérait déjà par ses visites « *comme un lieu fait de paradoxes et de parallèles culturels* ». Au sein de l'exposition collective *Traits d'union.s / Le Port*, elle présenta une étonnante mise en scène « *de fausses recherches archéologiques* », recréant partiellement un centre d'études déshumanisé où semblaient réunis d'étranges objets issus d'une « *fouille annexe* » à celles de Sainte-Barbe, près de Belsunce.

A sa restitution toute personnelle, Sara Ouhammadou tint à associer le savon, à ses yeux « *le matériau le plus fort de Marseille!* » qu'elle considère « *en mouvement, en constante évolution, lui qui sèche, change de couleur et perd de son poids* », nous a-t-elle confié. L'usine du Fer à Cheval, fondée en 1856, reprise il y a six ans par la famille Seghin, lui apporta sa précieuse collaboration au mois d'août 2020. Dans l'un de ses ateliers, chemin de Sainte-Marthe, Sara Ouhammadou put « *questionner* » à loisir la pâte encore tiède, comme elle le déclare avec ses mots, la poussant dans ses limites, y enfonçant des pièces de céramique afin de la transformer en d'étonnantes « *trouvailles archéologiques* ».

A la frontière des réserves d'un musée et de la table de travail des scientifiques, dans les rencontres aléatoires des habitants du centre-ville, des touristes de passage et des habitués du centre commercial, un passage s'ouvrait dans le passé pour qui voulait le découvrir. La jeune plasticienne entendait ainsi réaffirmer la dimension mouvante de l'Histoire et de son écriture en soulignant la présence effacée d'artisans étrangers porteurs d'un savoir-faire il y a huit siècles.^[1]

[1] L'installation de Sara Ouhammadou est actuellement présentée à Paris par la Galerie Polaris, tandis que l'artiste vient d'être nominée pour le Prix AWARE 2021.

Jérémie Setton, vers d'autres histoires évaporées

Changement de registre et de lieu avec le Marseillais Jérémie Setton. Accueilli en résidence à la Savonnerie du Midi, rue Augustin-Roux, à l'invitation du collectif « Voyons voir / Art contemporain et territoire », il a subi lui-aussi à cause de la pandémie les restrictions d'accès à son exposition réalisée avec le soutien de la Drac PACA dans le cadre du dispositif « Art et monde du travail » initié par le ministère de la Culture.

Jérémie Setton avait intégré l'usine « *sans idée préconçue, désireux de se nourrir du lieu* », qui tire ses origines d'une première société fondée en 1894. Après avoir réfléchi « *à l'histoire industrielle et ouvrière des Aygalades* », une fois initié à la technique de la saponification, celui qui enseigne à l'Ecole supérieure d'art d'Aix-en-Provence avoue s'être passionné par l'observation d'une « *matière colorée qui bouillonne* ».

La présentation publique de ses créations, nées de six semaines passées avec les professionnels du savon, se fit dans la salle des cuves et chaudières qui avait favorisé leur émergence : des œuvres inédites mises en situation, sensées dialoguer avec leur environnement. Il en fut ainsi



— Les redables de Jérémie Setton, matières mixtes et savons, installation à la Savonnerie du Midi, 2020. © Photo Julie Cohen



— Jérémie Setton, *Semmelweis*, eau savonneuse sur panneau de ciment, 2020. © Photo Julie Cohen

temps, démontra l'utilité du lavage des mains, un geste simple dont on ignorait l'importance au milieu du XIX^e siècle et que l'on répète aujourd'hui à l'envi pour lutter contre la Covid-19. *Semmelweis* : une peinture sans pigment, ni colorant, réalisée... à l'eau savonneuse, technique dont Jérémie Setton s'est fait le spécialiste, en l'espèce le résidu gras du savon imprégnant le panneau de ciment mat pour révéler une image résiduelle.

Un travail sur la mémoire évaporée que Jérémie Setton avait commencé en 2016-2017 lors de son exposition *Ubiquités contrariées* présentée à Essen, dans le bassin de la Ruhr. Les combats menés alors à Alep et la situation dramatique des migrants l'amènèrent, lui qui ne connaissait que peu de choses sur la culture du Proche-Orient si ce n'est la réputation des savons locaux augmentés d'huile de laurier, à reconstituer l'existence de son propre arrière-grand-père d'origine syrienne. Il se lança en particulier dans une quête familiale rétrospective à partir de vieilles photographies de jours heureux en Méditerranée orientale, accentuant le côté évanescent de ses portraits modifiés à l'eau savonneuse.

Redables et *Semmelweis* côtoyaient des gravures sur acier, deux vidéos et une lunette astronomique « customisée », accompagnée d'un étonnant jeu de miroirs renvoyant les images de l'intérieur d'une chaudière pendant la cuisson d'une matière « vivante et bouillonnante », comme Jérémie Setton aime le répéter.^[2]

de sa série de *redables*, outils servant à mélanger les matières incorporées pendant la cuisson et à briser la croûte solidifiée, mais cette fois réalisés à partir de bois de récupération, peints, puis trempés à leur extrémité dans des savons blancs ou verts.

Des *redables* originaux, parfois nommés *radiables* il y a plus d'un siècle, mais jamais retables comme on a pu le lire ou l'entendre... L'artiste alla jusqu'à fabriquer un véritable *redable* ornementé par ses soins sur la partie métallique, témoignage de reconnaissance qu'il offrit au maître-savonnier, la gravure montrant celui-ci affairé de manière artistique dans son quotidien.

Il y avait aussi *Semmelweis*, un grand portrait en pied rappelant le médecin hongrois Ignaz Semmelweis (1818-1865), pionnier des mesures d'antisepsie en milieu hospitalier qui, allant contre l'avis dominant des professeurs de son

Mémoire, recreation & transmission

Sara Ouhaddou et Jérémie Setton aiment ainsi travailler sur des existences d'hommes et de femmes bien oubliés. Chacun de ces plasticiens attachants, sans se connaître, sans s'être concertés, s'inscrivent dans le sens de l'Histoire, avec la révélation de leurs sensibilités, l'une pour des artisans issus du royaume arabe El-Andalous, l'autre avec un médecin avant-gardiste de l'Europe centrale, monstrations qui trouvent une résonance dans certaines questions sociétales contemporaines. Des éléments méconnus qui interrogent ; d'utiles mises en perspective, leur semblait-il. A chaque fois, ils ont trouvé des interactions positives entre leur sujet de réflexion et le savon de Marseille, tant sont fortes les valeurs intrinsèques de ce produit sain et naturel, l'ancêtre de nos produits d'hygiène est-il besoin de le rappeler ?

[2] Avec la pandémie, l'exposition de Jérémie Setton est restée en place pour le plaisir des collaborateurs de la savonnerie. A quand sa réouverture au grand public ?

TERRE ! ESCALES MYTHIQUES EN MÉDITERRANÉE

par Xavier Corré



© Photo Xavier Corré

Le Musée d'Histoire de Marseille a accueilli du 15 juillet 2020 au 3 janvier 2021 l'exposition *Terre ! Escales mythiques en Méditerranée - Trésors de la BnF et collections marseillaises*. Cent-quarante objets ont permis tour à tour de découvrir la collection de vases grecs figurés du Département des Monnaies, médailles et antiques de la Bibliothèque Nationale de France et celles des Musées de Marseille, d'explorer les liens entre ces pièces rares et la « mer vineuse » dans le contexte nocturne du banquet, de partir dans le sillage illustré des grands voyageurs mythologiques que furent Jason, Thésée, Ulysse, Héraclès, et de s'arrêter sur le rôle de l'image dans le cas du célèbre vase d'Arcésilas, ou encore, en guise d'épilogue, dans la transmission de la légende de la fondation de Marseille par des marins phocéens.

Le prêt, exceptionnel de la part de la BnF, de quatre-vingt-dix vases majeurs, orchestré par sa commissaire Louise Détrez, conservatrice au DMMA, nous a rappelé que des Provençaux comme Rascas de Bagaris, Peiresc ou l'abbé Barthélemy, ont contribué à organiser, protéger et enrichir l'extraordinaire

collection du plus ancien musée de France, héritier du Cabinet royal. La scénographie de la société L'Agence privée a merveilleusement valorisé ces rares créations prêtées par le Louvre ou de multiples institutions marseillaises (Musée d'Histoire, Musée d'Archéologie méditerranéenne, Bibliothèque de l'Alcazar, Académie des Sciences, lettres et arts, Chambre de Commerce et d'industrie Marseille Provence, Département des Recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines). Elle a également réussi à intégrer, tout aussi heureusement, des collections inattendues provenant des Muséums de Paris, Toulon, Dijon et Marseille, comme de l'artiste contemporaine marseillaise Christine Fabre.

Cette exposition, frappée comme tant d'autres par la crise sanitaire, a tout de même trouvé son public durant l'été 2020, des visiteurs marqués par la qualité exceptionnelle de cette présentation. Elle est à retrouver sur les réseaux sociaux ou à travers son catalogue que l'Académie des Sciences, lettres et arts de Marseille a récemment couronné de son Grand Prix.

LE PRÉAU DES ACCOULES

Quand les arts s'interpellent et se répondent...

Par Bénédicte Jouve



© Ville de Marseille

121

Comment construire le lien entre la musique et l'art à destination du jeune public ?

En déclinant l'histoire de la musique à travers les arts, de l'Antiquité à nos jours, et en mettant en exergue la façon dont la musique a inspiré les plasticiens, nous répondent les organisateurs de l'exposition accueillie au Préau des Accoules. *La Symphonie des couleurs ou comment peindre la musique* a été proposée aux Marseillais dès le 14 octobre, avant que le Musée des enfants ne ferme ses portes, conformément aux mesures de crise sanitaire.

« A travers l'art, nous voulons apprendre aux enfants à situer le monde et le passé afin de mieux comprendre le présent. Ce que nous leur racontons à travers l'art, c'est l'histoire des hommes. Le parcours chronologique est un choix délibéré ; cela offre une suite logique pour les enfants », explique Soria Bektî, responsable du Préau des Accoules.

Le vrai plus ? Des outils ludiques sont mis à disposition à chaque étape : puzzles, jeux, images à manipuler, visuels des artistes... Résolument chronologique donc, le parcours commence avec l'Antiquité sous le titre « *La musique dans le divin* ». La présence de la musique dans la mythologie est matérialisée par des bas-reliefs, des sculptures, des instruments... L'exposition aborde ensuite « *La musique*

partout et tout le temps », évoquant notamment le goût des Européens pour l'Orientalisme au XIX^e siècle.

L'irruption de la musique dans l'art moderne est approchée via diverses créations montrant des ouds, des guitares. « *Comme la musique est aussi le mouvement, nous présentons des sculptures évoquant la danse. Les œuvres proviennent du Musée Cantini et du Musée des Beaux-Arts, comme le joueur de flûte en bronze* », précise Soria Bektî.

Enfin, la période contemporaine est appréhendée au travers d'œuvres d'Arman et du Japonais Shiraga. Pour Arman, sa *Colère au violon* peut être expérimentée par les enfants avec des assemblages d'objets pour recréer une « accumulation ». Un peu plus loin dans le parcours, ils se familiarisent avec Kandinsky en restituant l'un de ses tableaux à l'aide de morceaux de bois aimantés. Des ateliers complètent le tout, comme celui de sistre (un instrument issu de l'Antiquité). « *Nous avons voulu tout adapter aux enfants, les laisser jouer pour comprendre, mêler les sens pour tout ressentir et vibrer* », résume Soria Bektî.

La Symphonie des couleurs ou comment peindre la musique, au Préau des Accoules, une exposition initialement prévue jusqu'au 12 juin 2021.

AU FIL DE LA CULTURE

Par Jeanne Baumberger

Alain Arnaudet quitte la Friche

L'information circulait depuis un certain temps. Elle a été confirmée début décembre : l'actuel directeur de la Friche La Belle de Mai, Alain Arnaudet, quittera ses fonctions le 31 mars, « pour raisons personnelles » précise-t-on au service de presse.

On se souvient peut-être que sa prise de poste, en juillet 2011, avait soulevé ici et là, quelques interrogations inquiètes. Non qu'Arnaudet manquât de compétence ou d'expérience - il avait exercé, entre autres responsabilités, la direction administrative des Rencontres Photo d'Arles au début des années 2000 - mais il n'était pas simple de succéder à Philippe Foulquié, « le père fondateur », celui qui, en 1992, avait lancé l'expérience « frichiste », avant de la façonner opiniâtrement pendant près de vingt ans.

Alain Arnaudet s'est pourtant rapidement imposé à la tête de ce qui est sans doute la plus grande « fabrique culturelle » d'Europe (pour mémoire : cinq hectares au sol et le double en développé !). Tout en gardant au lieu son esprit d'origine, il a su accélérer son développement, en particulier au moment où l'Année Capitale apportait une manne bienvenue. C'est en effet en 2013 qu'ont été inaugurés certains équipements majeurs comme la Tour Panorama et ses 3000 m² de surface d'exposition ou l'immense et festif toit-terrasse de 8 000 m². L'inclusion du cinéma Gyptis, hors des murs de la Friche, mais placé sous sa gestion, suivait, quant à elle, quelques mois plus tard.

Également à son actif, l'implantation, en 2015, de deux structures de formation aux métiers du spectacle, l'une pour les acteurs, l'autre pour les techniciens, et une ribambelle d'« espaces de vie » - aires de jeu, jardins partagés, marché paysan, crèche associative, etc - qui sont opportunément venus compléter le restaurant et le skate park, ouverts depuis 2006. Le compagnonnage originel entre la création artistique (via la soixantaine de structures résidentes) et



© Photo Ludovic Carême

sa diffusion (surfaces d'exposition multiples, cinq salles de spectacle, café-librairie, un cinéma) n'en a été que plus étroit, de même que s'est renforcé le « tricotage » entre enjeux culturels de haute volée et travail de terrain dans le quartier.

Juste avant que la pandémie ne frappe, la Friche accueillait, annuellement, 500 000 visiteurs et 600 événements. Depuis la fermeture des lieux culturels, Alain Arnaudet ne décolerait pas. Le 14 décembre dernier, il avait publié dans *La Provence* une virulente lettre ouverte qu'il concluait ainsi : « *Les revenus des artistes seront bientôt aussi vides que les lieux culturels. Notre lassitude n'a d'égale que notre inquiétude devant un monde qui, peu à peu, pourrait bien finir par s'y habituer...* »

À l'heure où nous mettons sous presse, le nom de son successeur n'est pas encore connu. Mais une chose est sûre : il lui faudra avoir les épaules larges !



Après Babel Med Music, Babel Music XP !

Reportons-nous au 20 décembre 2017 : le programme de la 14^e édition de Babel Med Music est déjà annoncé, les professionnels ont confirmé leur présence et les amateurs de musiques du monde piaffent d'impatience en attendant les 15, 16 et 17 mars 2018 quand soudain on apprend par un communiqué laconique que l'événement n'aura pas lieu. La raison ? Une baisse drastique et inattendue de ses subventions.

Exit les formidables concerts publics en soirée (15 000 spectateurs en 2017) Et exit aussi le forum professionnel qui, depuis 2005, confortait la place occupée par Marseille dans ce secteur musical. La manifestation est-elle en train de s'essouffler comme l'affirment alors les institutions pour justifier leur décision ? En tout cas, l'association organisatrice, Latinissimo, ne se résigne pas à la disparition de Babel Med ! Elle repense soigneusement le concept, l'adapte aux évolutions actuelles des musiques du monde et, après deux ans de concertation, convainc trois collectivités territoriales - Région, Métropole, Ville - de l'intérêt (artistique et économique) d'une telle manifestation.

Le grand retour de Babel Med se prépare donc, toujours sous la houlette de Latinissimo, mais sous une forme renouvelée, ce que signalent à la fois le changement

d'intitulé - la manifestation s'appelle désormais Babel Music XP - l'arrivée d'une nouvelle équipe de direction pilotée par Olivier Rey et Lucie Taurines et un partenariat avec Zone Franche, le réseau professionnel dédié, en France, aux musiques du monde.

Happy end ? Pas encore ! Au départ, il est convenu que cette renaissance se fera au printemps 2021, et qu'elle sera précédée d'un « tour de chauffe » en novembre 2020. Outre le forum professionnel, ce *before* doit accueillir, en concert public, la trentaine de groupes sélectionnés, parmi 1 300 candidats, par un jury indépendant. Evidemment, la Covid ne fera qu'une bouchée de ces belles prévisions !

Le volet professionnel a quand même été maintenu les 26 et 27 novembre dernier, mais en « distanciel ». Un véritable tour de force quand on sait que les 850 participants se trouvaient dans vingt-neuf pays différents, répartis sur quatre continents ! Comme on l'imagine bien, les tables rondes au programme de ces journées ont principalement porté sur les conséquences catastrophiques de la pandémie dans le secteur des musiques du monde, particulièrement vulnérable, ainsi que sur de nouvelles coopérations qui permettraient de faire face au mieux.

Après ce prélude aux forceps, reste maintenant à déterminer quand et comment se déroulera le premier Babel Music XP. Il devait avoir lieu, on l'a dit, en mars 2021. Mais au regard de la situation sanitaire, cette date semble peu réaliste. L'équipe managériale réfléchit donc à différentes hypothèses... Suite au prochain numéro !

Du ZEF à la Cômerie : des projets mis à mal par la pandémie

Covid encore ! Parmi les lieux dédiés au spectacle vivant, comment s'en sortent les structures qui devaient entamer en 2020 une nouvelle et importante phase de leur développement ? Pour avoir un début de réponse, voyons du côté du ZEF et de Montévidéo qui se sont, bien malgré eux, retrouvés dans ce cas.

Après une gestation longue de deux ans, mais plutôt sereine, le ZEF est né en septembre 2019 de la fusion, devenue économiquement nécessaire, entre le Théâtre du Merlan-scène nationale dirigé par Francesca Poloniato et la Gare Franche, « maison d'artistes et de curiosités » fondée par Wladislaw Znorko dans le 15^e arrondissement, et portée à bout de bras par Catherine Verrier depuis le décès de cet immense artiste en mars 2013.

A noter que, contrairement à d'autres fusions advenues dans le monde culturel marseillais au cours de ces dernières années, celle-ci avait été impulsée par les deux partenaires et conjugait, si on peut dire, amour et raison.

Outre qu'elle s'annonçait étincelante (Pippo Delbono, Emma Dante, Claude Brumachon, Emanuel Gat, les spectacles de

la Biennale des arts du cirque, Michel Kelemenis, l'expo de la photographe Yohanne Lamoulère, des films, des ateliers, des artistes en résidence, etc.), la saison inaugurale devait servir de test grandeur nature pour les équipes, les artistes et le public. Ce test n'aura finalement été que très partiel puisque la saison dernière s'est arrêtée en mars, et qu'on n'a guère d'espoirs pour la présente, au moins d'ici l'été.

Au ZEF, on veut pourtant rester optimiste : « *Il est évident que nous aurions aimé prendre davantage nos marques, mieux mesuré ce qu'on peut tirer de ce fonctionnement sur deux lieux, et comment y répond le public* » explique la chargée de communication Marion Ibanez. « *Mais le début de la saison dernière a montré que la dynamique était au rendez-vous et qu'elle était très forte.* » Après le confinement « dur », les ateliers et les travaux en résidence ont d'ailleurs immédiatement repris. Au ZEF, on reste donc très motivé et très actif en attendant le « *retour des jours heureux* ».

Pour Montévidéo, le fief d'Hubert Colas, la question s'est posée tout à fait différemment. On sait que cet auteur et metteur en scène de théâtre, par ailleurs concepteur du Festival Actoral, a créé en 2000 ce lieu de résidence et de création pour les écritures contemporaines, vite devenu essentiel.

Un nouveau projet lui vient en tête lorsqu'il apprend que plus haut dans la rue Breteuil, à une centaine de mètres à peine du Montévidéo, les sœurs franciscaines quittent leur couvent de la Cômerie et que la Ville le rachète avec



Devant le ZEF, né en septembre 2019 de la fusion entre le Théâtre du Merlan et la Gare Franche. © Photo Vicent Beaume

l'idée d'y faire à la fois un jardin public (ouvert depuis) et une Maison des pratiques culturelles à destination des habitants des 6^e et 8^e arrondissements. Pourquoi ne pas proposer à la municipalité de faire vivre cet espace, en attendant la conclusion des études de faisabilité ? (Et plus si affinités...)

La proposition est bien accueillie par les édiles. L'association Montévidéo reçoit un titre d'occupation temporaire, valable jusqu'en mars 2023. Là encore, tout commence bien. Hubert Colas et son équipe reçoivent les clés fin 2019, et réaménagent aussitôt les espaces (les religieuses avaient ultimement transformé le lieu en Ehpad) avec un double objectif : à travers résidences et ateliers, faire de la Cômérie un lieu partagé avec d'autres structures marseillaises et proposer au public des activités et des animations culturelles. Les premiers artistes résidents sont hébergés dès janvier 2020, mais tout s'arrête net à la mi-mars. A partir de l'été, l'activité reprend un peu : lectures, résidences, deux ou trois ateliers, une réunion de quartier ; par contre, l'accueil du public reste problématique et ce volet du projet ne peut quasiment pas se mettre en place. Le grand

Le jardin public du couvent de la Cômérie. © DR



événement Cômérie 2020 devait être l'exposition dédiée à la création contemporaine africaine, en partenariat avec la Fondation Pernod-Ricard, dans le cadre de la saison Africa. Il faudra attendre mai-juillet 2021, si tout va bien.

Manifesta 13 à l'heure des bilans

Après toute une série de préludes et de rendez-vous présentés dès octobre 2019, Manifesta 13 devait officiellement démarrer le 7 juin pour se terminer le 1^{er} novembre 2020. Mais, bien sûr, cette 13^e Biennale européenne de création contemporaine a été, elle aussi, fortement perturbée par la pandémie. L'équipe organisatrice a décidé de maintenir la manifestation « *par solidarité envers les artistes, et les citoyen.nes.s de Marseille* ». Et donc, n'a finalement disposé que de deux petits mois, du 28 août au 29 octobre, pour présenter « en vrai » les travaux sélectionnés (Grâce au numérique, une partie de la programmation a eu fort heureusement une existence plus longue !). A l'heure des bilans, elle annonce une fréquentation de 120 000 visiteurs, chiffre qu'elle qualifie de « *satisfaisant* », compte tenu des circonstances.

Beaucoup d'œuvres ont été produites pour l'occasion, de force inégale, comme toujours dans l'art contemporain. Parmi les travaux commissionnés, on retiendra, en toute subjectivité, et outre ceux déjà cités dans notre précédent numéro, les trois courts-métrages de la Germano-Iranyenne Yalda Afsah, et chez les artistes locaux du programme les

Parallèles du Sud, la machinerie sonore et poétique installée par Sud Side dans le jardin de la cascade aux Aygaldes.

Mais plus encore, ce qui restera de Manifesta 13, c'est sa démarche, très productrice d'idées. On n'en donnera qu'un exemple, le plus significatif : pour donner une vraie consistance à son programme-phare, *Traits d'union.s*, pour faire en sorte que les artistes invités tendent un miroir à cette cité protéiforme et contradictoire qu'est Marseille, et qu'en retour ses habitants la (et se) questionnent aussi, la Biennale avait préalablement commandé une étude urbaine et pluridisciplinaire au décoiffant architecte néerlandais Winy Maas. Laissé en héritage, ce document, *Le Grand Puzzle*, reste une source de réflexion pour dessiner le Marseille du futur et pour sinon éliminer, du moins atténuer, ses fractures.

Aux amoureux d'art contemporain qui n'ont pas pu suivre tout ou partie de cette édition, signalons qu'il n'est pas trop tard pour le faire ! Les visites virtuelles d'expo sont toujours en ligne sur le site <https://manifesta13.org/fr/home>, ainsi que de nombreux retours en images sur les trois axes de la manifestation : *Traits d'union.s*, *Tiers programme* et *Parallèles du Sud*. Ils pourront également suivre les préparatifs des deux prochaines éditions, à Prishtina (Kosovo) en 2022, et à Barcelone en 2024. Par ailleurs, l'étude de Winy Maas, *Le Grand puzzle*, est maintenant disponible en librairie.

— M — À LIRE



Malgré le sous-titre *La peste en Provence*, Marseille est au cœur du nouveau livre écrit par Gilbert Buti. Après *De Charybde en Scylla* centré sur les événements de mer, paru en 2018, ce professeur émérite s'attacha à l'écriture d'un ouvrage dans la perspective des commémorations du tricentenaire de l'épidémie de 1720, jusqu'à ce qu'il soit, comme vous et moi, pris dans le confinement né de la Covid-19. Son texte imprimé en juin 2020 prend un écho particulier en cette période de bouleversements. En le lisant, on voit qu'il y a trois siècles on parlait au quotidien de « contagion », de « quarantaine », d'« enfermement », et ailleurs de « barrières » et « billets de santé ». Avec une reprise attentive des sources textuelles, en privilégiant « la parole des témoins de l'époque, malades, savants et religieux », Gilbert Buti a fait la synthèse des études menées par divers universitaires, archivistes et archéologues, ambitionnant, avoue-t-il, que cette remise en perspective rappelle et rafraîchisse « un temps fort d'une histoire ancienne qui demeure pourtant présente, sinon chargée d'avenir ».

Connue sous le nom de « peste de Marseille », qualifiée de « céleste courroux », de « fléau du ciel » ou de « cruelle Parque », l'épidémie s'était diffusée par le biais d'une cargaison d'étoffes contaminées arrivée de Seyde en mai 1720. Marseille effraya l'Occident ; placée « en interdit » avec la fermeture de son port, elle se transforma en hôpital et en charnier ! Elle était devenue

« l'épicentre » d'une catastrophe mortifère ravageant Aix, Toulon, Arles, Avignon et leurs environs. Gilbert Buti nous permet de connaître les moyens engagés à l'échelle des provinces touchées (Provence, Comtat et Languedoc), comme les actions mises en œuvre au niveau local. Il dresse le bilan d'un « événement catastrophe » tôt instrumentalisé, évoque les mesures de défense et de surveillance pour arrêter son cheminement, les vérifications de la mobilité des hommes et des marchandises, la nomination de responsables reconnus pour leur autorité.

Avec le style que nous lui connaissons, Gilbert Buti souligne l'impuissance de la médecine traditionnelle. En l'absence de remèdes efficaces ou simplement... de gels hydro-alcooliques, on composa ainsi le vinaigre dit « des quatre voleurs », avec lequel on devait se frotter « les tempes, les oreilles, les narines, les mains, de temps en temps, quand on sera obligé d'approcher des pestiférés. » A Marseille, l'isolement des personnes contaminées, la fuite de celles qui ne l'étaient pas, l'organisation d'une solidarité urbaine furent autant d'expériences difficiles. Dans le sud du royaume, la peste venue d'Orient allait emporter 120 000 personnes environ, dont 40 000 pour la seule Marseille. Si le bilan humain exact reste délicat à dresser trois siècles plus tard, il en va de même pour les conséquences économiques ou les traces laissées dans l'imaginaire collectif. Une suite de douze « Annexes » (délibérations, mémoires, vœux, avis, rapports) permet d'accéder avec profit à l'état d'esprit des contemporains ; parmi eux, deux Marseillais encore : le négociant Roux et le chevalier de Langeron.

Patrick Boulanger

Gilbert Buti,
Colère de Dieu, mémoire des hommes
La peste en Provence 1720-2020
Editions du Cerf, 2020, 311 p., 22 €.



Régis Bertrand, professeur émérite d'Histoire moderne, membre de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille, spécialiste de l'Histoire religieuse sous l'Ancien Régime, nous propose un nouvel éclairage sur la peste dont on commémora en 2020 le 300^e anniversaire, avec la biographie de monseigneur de Belsunce, évêque de Marseille depuis 1709. Cette épidémie fit entrer le prélat de son vivant dans l'Histoire. Incarnation du don de soi, Henri de Belsunce de Castelmoron montra sa générosité en multipliant les secours tant matériels que spirituels aux malades. A plusieurs reprises, il organisa des manifestations de piété collective, menant les processions sans sa mitre, les pieds nus, une corde au cou, tenant à apparaître comme le bouc émissaire chargé des péchés du peuple marseillais.

Conduite on ne peut plus courageuse dans une Marseille « ville morte »... Pour calmer « l'ire de Dieu », à son initiative, le diocèse et la cité furent les premiers au monde consacrés au Sacré-Cœur de Jésus. Ayant échappé au destin tragique qui lui semblait promis, refusant successivement son élévation à l'archevêché de Laon, puis de Bordeaux, Mgr de Belsunce préféra rester en Provence. Il écrivit alors de nombreux ouvrages et prit part à la création de l'Académie de Marseille, entérinée par lettres patentes de Louis XV en 1726. Il fut aussi l'un des prélats les plus actifs de son

M

À LIRE

temps dans la lutte contre les jansénistes, puis les francs-maçons. A sa mort à l'âge de 85 ans, il fut enterré en sa chère cathédrale de la Major.

Au fil d'un remarquable travail d'érudition, en dix chapitres documentés par les sources de l'époque, Régis Bertrand délivre une biographie contrastée du personnage. L'auteur a su restituer en particulier le palais épiscopal, bien différent des locaux de la police judiciaire que l'on nomme communément « l'Evêché ». Marquant les générations, passant à la postérité pour son dévouement en des heures cruelles, Henri de Belsunce fut le seul évêque de Marseille statué par deux fois sur la voie publique, en bronze aujourd'hui devant la cathédrale de la nouvelle Major et en pierre de Tarascon sur l'une des façades de la préfecture. Mieux encore, depuis 1852, l'une des principales artères du centre-ville rappelle le souvenir de l'homme d'Eglise.

Patrick Boulanger

Régis Bertrand,

Henri de Belsunce (1670-1755)
L'évêque de la peste de Marseille

Editions Gaussen, 2020, 359 p., **20 €.**



Créées à Marseille en 2008, les Editions Gaussen se sont taillées une excellente réputation grâce à leurs livres d'histoires générale et régionale. Avec la collection Melmac, apparue en 2017 et placée sous la direction de Patrick Coulomb, elles investissent maintenant le champ de la fiction, et plus particulièrement celui de la nouvelle. Pour preuve, les *14 histoires de musique(s) à Marseille*, spécialement écrites pour ce recueil. Bien que très diverses de ton et de style, toutes respectent l'impératif assigné par l'éditeur : parler de musique sur une toile de fond marseillaise. Ou vice versa. Et comme il était prévisible, leurs auteurs sont soit des écrivains qui pratiquent parallèlement, ou ont pratiqué, la musique avec passion - François Thomazeau, Serge Scotto, Nadia Tighidet, etc. - soit des musiciens chevronnés qui font parfois un crochet par l'écriture, tels Bernard Vitiello, Marilyn Estrada, Pierre Luciani, Vincent Palacio, Laurent Alexandre (du groupe Moon Râ).

La première partie est la plus éclectique : Jean-Paul Delfino laisse voguer son inspiration du côté de Gaby Deslys, la Mistinguett marseillaise. Un jazz assez désespéré se faufile chez Pia Petersen (*Improvisation*). Scandé comme un rap, le farouche *Baby Kat* de Marie Van Moere renvoie à Shurik'n et à son *Samourai*. Le texte de Nadia Tighidet, *Les pieds nus*, se calque sur le rythme enfiévré des *bendirs*

berbères tandis qu'Olivier Descosse nous conte une drôle d'*Entrée en scène* et que Bernard Vitiello vagabonde sur *Trois petites notes*. Deux « fantaisies », livrées par Serge Scotto (*Elvis is not dead*) et François Thomazeau (*Le couillon chantant*), font office de souriants intermèdes avant que ne se mette à vibrer le « gros son » de la deuxième partie. Du 100% rock où l'on n'hésite pas à flirter outrageusement avec le polar (*L'interview* de Mathieu Croizet ; *Jdid* de Pierre Luciani) ou à « partir en live » à la première occasion, les deux exemples les plus « perchés » étant *Moon's dog* de Laurent Alexandre (hommage crypté au chien Saucisse ?) et surtout l'hilarant *D'où que le punk est né à Marseille (le 14 juillet 1974)* de Cédric Fabre...

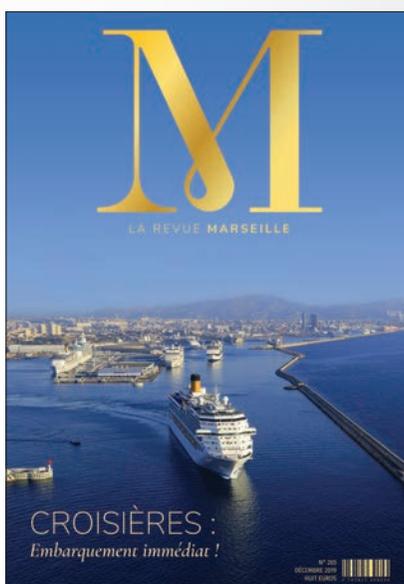
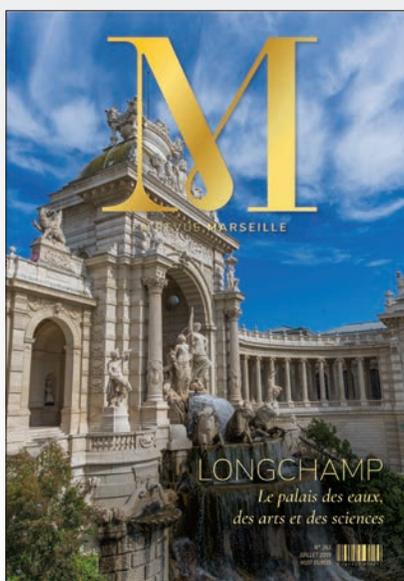
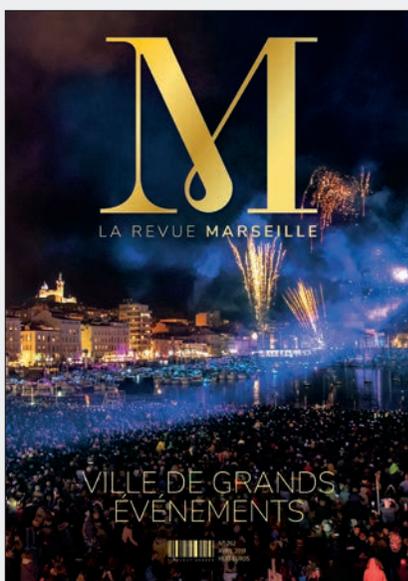
Pourquoi une telle prédominance du rock dans ce recueil ? Question de génération chez les auteurs ? Ou tempo profondément et définitivement en adéquation avec la ville ? En tout cas, de cette immersion dans le Marseille *underground*, on retiendra particulièrement les deux virées hallucinées que nous offrent Marilyn Estrada, par ailleurs leader du groupe Marilyn and the rockin' bombs, et l'ex-batteur Vincent Palacio. La première nous balance sans ménagement *Dans le repaire des damnés* - comprenez le célèbre Trolleybus - chargé de bruit, de désir et de fureur jusqu'à la gueule. Particulièrement inspiré, le second déploie et « marseillise » avec talent le style *gonzo* cher à Hunter S. Thompson. Des clapotis du port aux cités pourries des quartiers nord, c'est sûr, *Rock'n'roll will never die !*

Jeanne Baumberger

Patrick Coulomb (Coordination éditoriale),

14 histoires de musique(s) à Marseille

Editions Gaussen – Melmac collection,
2020, 223 p., **18 €.**



Retrouvez la Revue Marseille et abonnez-vous en ligne sur :
Marseille.fr/culture > "Accès rapide Revue Marseille"

N° 268
REVUE TRIMESTRIELLE
ISSN 2607-1967

Directrice de la Publication
Véronique BRAMBILLA

Directeur de la Revue
et Responsable de la Rédaction
Patrick BOULANGER

Direction Technique
et Conseiller Culturel
Emmanuel LAUGIER

Rédacteur en Chef
Jean-François CAUQUIL

Régie et Secrétariat
Nathalie SIMON

Directeur honoraire de la Revue
Pierre ÉCHINARD

COMITÉ DE DIRECTION

Présidente
Véronique BRAMBILLA

Secrétariat
Jenna CEFALIELLO

Vice-Président
Jean-Robert CAIN

Daniel ARMOGATHE
Jeanne BAUMBERGER

Jean-Noël BRET

Christian BRUNNER

Michel CALLAMAND

Sylvie CLAIR

Catherine DUREUIL

Danièle GIRAUDY

Jacqueline MAGNE

Georges REYNAUD

Jean-Louis VISSIÈRE

Conception graphique et Mise en page
Léonardo Communication

Impression
Azur Offset
80, chemin de la Parette
13012 Marseille

MAIRIE DE MARSEILLE

Direction Générale Adjointe de l'Attractivité
et de la Promotion de Marseille

Maison Diamantée

2, rue de la Prison

13233 Marseille cedex 20

Téléphone : 04 91 14 64 16

Courriel :

revuemarseille@marseille.fr

www.marseille.fr

Abonnement par courrier

4 numéros : 26 euros

8 numéros : 48 euros

à l'ordre du « Trésor public ».

Retrouvez la *Revue Marseille*

et abonnez-vous en ligne sur

Marseille.fr > Culture >

Accès rapides - Revue Marseille

Toute reproduction des textes et des illustrations est
interdite sans autorisation préalable de la revue et de
l'auteur. La *Revue Marseille* n'est pas responsable des
textes, dessins, photos et illustrations qui sont envoyés
sous la seule responsabilité de leurs auteurs.